

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE PARCOURS DE PATRICK STRARAM ET SON INSCRIPTION
DANS LE ROMAN *LA FAIM DE L'ÉNIGME*

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
XAVIER MARTEL

AOÛT 2009

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je remercie Jacques Pelletier, mon directeur de maîtrise, professeur au département d'Études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, pour ses encouragements et ses conseils judicieux. Je remercie également Isabelle Laberge-Bélair pour sa patience, sa perspicacité, son support et son amour; Père et Mère pour leur générosité; Marie-Ève Desrochers pour ses lectures et ses éclats de rire; Oliver Granger pour les conversations rythmées par la marche, Marie-Andrée Morache pour m'avoir fourni, la première, un exemple quotidien de ce que représente la rédaction d'un mémoire; Alain Deneault pour m'avoir fait part d'un certain plan; Christian Morissette pour le scotch et la maison pleine de vent; Steven Frampton pour les déjeuners, les délires et la rigueur, et les autres, nombreux, pour les moments de répit et l'amitié. Je remercie aussi les membres de *La Traversée* et le *Gang De Champlain*, pour leurs gentils encouragements. Je remercie, finalement, un professeur de cégep, Louis-Ferdinand Archambault, qui m'a énormément inspiré lors de mes années collégiales par sa façon d'enseigner. Il me semble qu'il devait interpeller ses étudiants d'une manière semblable à celle de Straram, soit en y mêlant une large dose de provocation.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	vi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I À L'EST DE L'ATLANTIQUE (1949-1954).....	7
1.1 L'Internationale lettriste.....	7
1.1.1 La dérive.....	10
1.1.2 La création de situations.....	13
1.1.3 Le rôle de l'écriture.....	15
1.2 L'Internationale lettriste, une nouvelle aventure de Patrick Straram ?	17
1.2.1 Les bouteilles se couchent mais la vie s'éveille.....	18
1.2.2 La dérive dévoilée dans l'écriture.....	19
1.2.3 L'alcool est une fête.....	21
1.2.4 Le jeu.....	22
1.2.5 La faim de l'énigme ou le désir du jeu ?.....	22
1.2.6 Lettristes à l'époque de Saint-Germain-des-Prés.....	25
1.3 Un renouvellement nécessaire à l'I.L.	26
1.3.1 La période Ivan Chtcheglov : exercices sans filet.....	28
1.3.2 Une expérience de la communauté.....	30
1.3.3 Mystère et occultisme.....	31
1.3.4 L'autobiographie exaltée : lyrisme et mysticisme.....	33
1.3.5 La débauche ou la fête comme posture.....	35
1.3.6 Une courte période.....	37

CHAPITRE II	
UN HOMME TOTAL SE PROMÈNE AU CANADA (1954-1967).....	41
2.1 L'Internationale situationniste.....	41
2.1.1 L'art et la culture révolutionnaire (1957-1962).....	43
2.1.2 L'analyse critique de la vie quotidienne (1962-1966).....	46
2.1.3 Propagande et moyens d'action (1966-1968).....	49
2.1.4 Un scandale.....	51
2.1.5 Mai 1968, la révolution au quotidien.....	52
2.1.6 La fin des situationnistes ?.....	55
2.2 Arrivée de Straram au « Cacanada ».....	55
2.2.1 <i>La faim de l'énigme</i> : roman autobiographique en forme de fiction.....	65
2.2.2 La première version de <i>La faim de l'énigme</i>	66
2.2.3 Les personnages.....	67
2.2.4 L'énigme.....	67
2.2.5 Les transformations du manuscrit.....	71
2.3 Demain matin, Montréal m'attend.....	72
2.3.1 La réconciliation avec Guy Debord.....	73
2.3.2 Confusion ?.....	79
2.3.3 Fixation, écriture et ratage	83
2.3.4 <i>Parti pris</i> : la révolution socialiste.....	84
2.3.5 L'absence d'humilité.....	88
2.4 Conclusion.....	89

CHAPITRE III	
LA DESCENTE DE STRARAM DANS LE QUÉBEC (1967-1988).....	92
3.1 La contre-culture : le vivier américain.....	92
3.1.1 Apparition de la contre-culture au Québec.....	97
3.1.2 La particularité québécoise.....	99
3.2 Straram chez les hippies.....	100
3.2.1 La contre-culture, oui, mais plus que la contre-culture.....	101
3.2.2 Un marxisme dialectique critique.....	102
3.2.3 Le mélange des genres.....	107
3.3 Un retour au Québec riche en promesses.....	110
3.3.1 L'homme cassé.....	113
3.3.2 <i>La faim de l'énigme</i>	114
CONCLUSION.....	122
BIBLIOGRAPHIE.....	134

RÉSUMÉ

Dans le présent mémoire, nous avons voulu démarquer le parcours de Patrick Straram le Bison ravi des divers mouvements auxquels il fut associé et montrer l'inscription de sa trajectoire particulière dans son roman *La faim de l'énigme*. Pour ce faire, nous avons eu recours à la biographie et à l'herméneutique, préférant la plupart du temps donner la parole à l'auteur plutôt qu'à ses commentateurs. La ligne suivie par sa trajectoire s'est peu à peu définie à mesure que la pensée des groupes auxquels Straram a été associé se précisait. L'hypothèse de départ était que Straram, bien qu'il soit associé à l'Internationale lettriste, à l'Internationale situationniste et au mouvement contre-culturel, proposait une réflexion différente de celle de ces mouvements.

L'analyse de sa pensée et de ses pratiques a démontré que Straram était irréductible à tous groupements idéologiques et que ses textes ne cadreraient jamais complètement dans aucun genre. Nous avons voulu mettre en évidence que c'est dans ses pratiques de la vie quotidienne, comme la dérive, l'expérience du jeu et les excès en tous genres, que Straram pouvait être lié à ces groupes, et non pas dans ses réflexions qui ont toujours débordé leurs cadres théoriques. Sa pensée a toujours été décalée d'une ligne éditoriale stricte. Elle est par essence marginale, tout en ayant absolument besoin d'un groupe pour s'exprimer, sinon elle deviendrait purement individualiste et perdrait de sa force. Straram semble chercher à exprimer l'individualité à l'intérieur d'un collectif. Le constat général qui s'est imposé est que sa pensée n'est pas centrée, mais éclatée, donc plurielle.

Mots clés :

Patrick Straram le Bison ravi, Internationale, lettriste, situationniste, contre-culture, autobiographie.

INTRODUCTION

[...] je crois possible un mécanisme hétérogénéisant en une même dynamique l'homo faber, l'homo sapiens et l'homo ludens. Je considère pour matérialiser ce possible, qui peut seul combler un besoin fondamental, qu'un moyen très efficace, et dont nous ignorons encore probablement à quelles découvertes il peut conduire, est ce jeu de la vérité.¹

Qui était Patrick Straram ? La réponse à cette question ne va pas de soi, parce qu'elle implique une identité stable, alors que celle du Bison ravi a été changeante, multiple et en constante construction. Comme dans la chanson de Bashung, chez Straram, il est toujours question, non pas d'un seul personnage, mais d'un « de ses plusieurs ». Il faut savoir que le personnage accordait une grande importance à la disponibilité et à la curiosité. Après l'avoir envisagé sous tous les angles, je crois qu'on ne peut commencer autrement cette recherche qu'en faisant défiler son parcours en accéléré, à l'image de sa vie, vécue à plein régime. Élève refusant toute autorité dans les établissements scolaires qu'il a fréquentés, jeune adolescent quittant ses parents à l'âge de quatorze ans, vagabond dans Paris en quête de vin, d'amis et d'aventures, écrivain, alcoolique, membre de l'Internationale lettriste, interné à l'asile de Ville-Evrard transcrivant un manuscrit pour Beckett, jeune marié immigrant au Canada, homme à tout faire dans l'hôtel de ses beaux-parents, travailleur forestier à Revelstoke, défricheur de la route transcanadienne, véhément partisan de la grève des réalisateurs de Radio-Canada, principal fondateur du « mythique » *Cahier pour un paysage à inventer*, fondateur avec Gaétan Ostiguy du cinéma cabaret l'Élysée, journaliste écrivant pour plusieurs journaux, correcteur d'épreuves pour la revue *Parti pris*, puis rédacteur d'une chronique intitulée, dans le prolongement de la pensée d'Henri Lefebvre, « Interprétations de la vie quotidienne », scénariste et acteur du film raté qu'est *La terre à boire*, sans emploi, voyageur dans l'époque contre-culturelle en Californie, critique de cinéma, laudateur

¹ Patrick Straram, « 20 000 draughts sous la table », *Écrits de la taverne Royal*, 1962, p. 124.

d'intellectuels français, animateur de *Rencontre/Questionnement* à l'ATEM, révélateur de plusieurs jeunes écrivains contre-culturels québécois, puis citoyen bénéficiant de l'aide sociale et pestant sur les infortunes de son propre sort...

Mais là ne s'arrête pas la litanie identitaire de Straram. D'autres visages viennent encore s'y ajouter. Bien sûr, il est intéressant de savoir lesquels de ces visages étaient de peau et lesquels étaient des masques portés dans des occasions fortuites. Straram a-t-il été lettriste ? Situationniste ? Contre-culturel ? Se plonger dans son œuvre revient-il à se perdre dans une confusion identitaire ? Qu'est-ce qui fait que les angles d'approche, pourtant si nombreux, placent l'interprète de son œuvre sur un sol instable ? Peut-être est-ce parce que ses textes font s'affronter les multiples hommes que Straram porte en lui : le jouisseur, le penseur, l'amoureux, l'individualiste, le marxiste, etc. Peut-être est-ce la forme même de ses textes qui pose problème au lecteur ? Après tout, son écriture manifeste cette pluralité emportée, cette pensée éclatée. Straram, dans son urgence à tout dire tout de suite, intercale plusieurs genres dans un même texte dans le but de faire de l'expression le lieu de tous les possibles et d'ancrer au quotidien la pensée dans le monde, peut-être pour mieux le faire sien : « qu'il s'agisse d'un livre ou d'une chronique, de critique ou d'informations, pour [lui] toute écriture se doit d'être agit-prop, poésie/actualités, almanach (avec ce qui met le plus en situation celui qui « parle » : citations/référentiels) et toujours *le journal de celui qui écrit*.² ». De fait, la multitude de réseaux, de savoirs, de genres littéraires pratiqués, d'expériences de vie, etc., nous lancent sur des pistes certes fascinantes, mais qui aboutissent toutes à des culs-de-sac. En revenant sur nos pas, en mettant en perspective son parcours fiévreux, on ne peut que constater que Straram a pris très au sérieux cette idée qui veut que l'unique vérité de nos existences est à chercher dans notre propre vie quotidienne, dans « ce jeu de la vérité³ » qui met la vie elle-même en jeu. Je crois que l'œuvre de Straram s'éclaire seulement à partir d'un point central : sa vie. Le lire implique donc de savoir de quoi étaient tissés son quotidien et ses rêves. C'est ce que ce mémoire tâchera de mettre en lumière.

² Patrick Straram, « truckin' », *La barre du jour*, no. 31-32, hiver 1972, p. 123-124.

³ Straram, « 20 000 draughts sous la table », *op. cit.*, p. 124.

La trajectoire intellectuelle de Patrick Straram le Bison ravi se situe au carrefour de pensées extrêmement politisées dont les origines peuvent être retracées en France, au Québec et aux États-Unis. Intellectuel engagé à transformer le monde sur les bases d'une identité nouvelle, largement inspirée du marxisme et d'une conception libertaire de la société, Straram a toujours jonglé avec plusieurs idéologies en même temps, ce qui a eu comme conséquence de rendre sa pensée difficilement accessible et qui fait que son legs culturel, pourtant d'une importance non négligeable, demeure flou. Nous savons que Straram a essayé de promouvoir une culture neuve au Québec, en constant rapport avec une vie quotidienne qui cherche à intensifier le moment présent sans perdre de vue le lien irrévocable qui unit l'individu au collectif. Nous savons aussi qu'il ne s'embarrassait pas des critiques de ses détracteurs, faisant preuve d'une singulière et vigoureuse conviction en suivant une voie toute personnelle. Mais peut-être n'avons-nous pas accordé suffisamment d'attention à cette idée qui irrigue toute son œuvre, à savoir que c'est toujours de sa vie qu'il était question. L'œuvre, c'est-à-dire le travail, la tâche, n'est-ce pas la vie, et vice versa ?

Pour comprendre l'œuvre de Patrick Straram et les sources de sa création, il est nécessaire de retracer son parcours en commençant par sa fréquentation du Saint-Germain-des-Prés à la fin des années d'après-guerre jusqu'à son installation définitive à Montréal dans les années soixante-dix. En ce sens, sa collaboration à l'Internationale lettriste l'entraîne à faire du jeu un concept central de sa pensée ; le marxisme qu'il découvre au Québec lui inspire une prise de position ferme contre toute forme d'exploitation, mais aussi une posture du raté ; enfin, la contre-culture qui émerge aux États-Unis fournit à Straram de nouveaux arguments pour promouvoir une vie sans hiérarchie, tout en renforçant l'idée de la profonde nécessité du politique pour que les changements ne restent pas lettre morte. L'intérêt de sa démarche vient de ce qu'elle résulte de la rencontre de cultures contestataires fort éloignées l'une de l'autre, soit la culture avant-gardiste française, le marxisme et la contre-culture américaine qui sont questionnées par l'auteur d'une manière originale (en se servant de ses propres expériences). En ce sens, l'œuvre de Straram permet de jeter un regard différent et peut-être exotique sur l'atmosphère canadienne, si l'on prend en considération qu'elle a été publiée et lue au Québec, à une époque où cette province tentait de s'ouvrir au monde.

Le roman *La faim de l'énigme* témoigne-t-il du parcours de Straram ? Mise en contexte d'un individu au sein d'une collectivité, d'une conscience aux prises avec celles des autres, d'une identité en construction, *La faim de l'énigme* relate le parcours décisif d'un apatride. De la première version, écrite en Colombie-Britannique en 1956, à sa publication en 1975, les transformations de ce roman semblent contenir les diverses étapes de la construction de la pensée du Bison ravi. En traçant un parallèle entre les versions du roman et la trajectoire biographique et intellectuelle de Straram, il sera possible de mieux cerner l'originalité de cette œuvre. Pour constituer son roman, il semble que Straram ait utilisé des idées concernant le jeu et la camaraderie expérimentées avec le groupe de l'Internationale lettriste à Paris, puis qu'il ait ajouté ses réflexions issues de sa solitude et de son isolement en Colombie-Britannique, en y juxtaposant des concepts marxistes, approfondis au Québec, ainsi que des réflexions concernant le rapport entre l'individu et la collectivité formulées durant son séjour chez les hippies, en Californie. Je m'attacherai donc à montrer les nombreuses influences qui ont formé le caractère irréductible et monstrueux de la pensée et des textes de Straram, lui qui n'a jamais réussi à se rattacher à une seule idéologie, préférant déployer une réflexion empreinte d'une pluralité d'avenues.

D'un autre côté, parce que les lignes de son parcours sont si nombreuses qu'elles en deviennent floues, peut-être est-il nécessaire de réduire Straram à certaines affiliations. C'est ce qu'on peut penser en regard des nouvelles études qui, depuis quelques années, peuvent être observées des deux côtés de l'Atlantique. La presque totalité des travaux publiés sur Patrick Straram s'intéressent avant tout à sa collaboration à l'Internationale lettriste, puis à l'Internationale situationniste. En France, les éditions Allia et Sens & Tonka, pilotées par Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné, tâchent d'éclaircir le contexte de la création de l'Internationale lettriste en publiant les récits des protagonistes de la première heure, histoire de démystifier les origines de ce groupe. Trois textes inédits de Straram ont ainsi été publiés en 2006 : *Les bouteilles se couchent*⁴, *La veuve blanche et noire un peu détournée*⁵ et une *Lettre à Guy Debord*⁶. Ici, au Québec, les études concernent également ses origines

⁴ Patrick Straram, *Les bouteilles se couchent*, Italie, Éditions Allia, 2006, 141 p.

⁵ Patrick Straram, *La veuve blanche et noire un peu détournée*, France, Sens & Tonka, 2006, 92 p.

⁶ Patrick Straram, *Lettre à Guy Debord*, Paris, Sens et Tonka, 2006, 84 p.

lettristes et supposément situationnistes. Dans l'article *Patrick Straram ou un détour par le détournement*⁷, Léon Ploegaerts et Marc Vachon essaient de démontrer que son œuvre est toute entière marquée par ses expériences situationnistes, en particulier son récit *La veuve blanche et noire un peu détournée*, dans lequel est utilisé le procédé créatif de la métagraphie (détournement) si cher aux situationnistes. Les auteurs expliquent que la démarche littéraire de Straram est avant tout situationniste et non pas inspirée de la contre-culture américaine. C'est d'ailleurs ce que défendra Vachon dans son essai *L'arpenteur de la ville : L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*⁸. Le but poursuivi par Vachon est de démontrer, en utilisant une grille de lecture situationniste, que son œuvre est avant tout situationniste. Il admet pourtant dans sa conclusion que Straram « [...] est situationniste pour autant que l'on réfère à un « vocable privé de sens abusivement forgé par la dérivation du terme »⁹ ». Dans *Le blues du bison*¹⁰, Véronique Dassas brosse un portrait du Bison ravi qui s'intéresse surtout à son parcours montréalais. Elle est davantage déterminée à présenter la spécificité de Straram qu'à faire de lui un situationniste. À la fin de son portrait, Dassas applique sa dernière touche en définissant plutôt Straram comme « une sorte de bête de culture comme on dit bête de scène, et un animateur né.¹¹ ». Dans son article *Des véritables rapports de Patrick Straram le bison ravi avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste*¹², Pierre Rannou reconstitue la biographie et les étapes de l'implantation de Straram au Québec en se questionnant sur la véritable nature de ses rapports avec les situationnistes (surtout Debord) et en cherchant à mesurer sa contribution à la diffusion de leurs idées au Québec. Il examine un foisonnement de sources qui s'étalent de 1950 jusqu'aux années soixante-dix pour arriver à la conclusion que « même s'il partage certaines des idées de ses anciens compagnons de route, [Straram] conserve entièrement ses propres préoccupations esthétiques et politiques.¹³ »

⁷ Léon Ploegaerts et Marc Vachon, « Patrick Straram ou un détour par le détournement », *Voix et images*, vol. XXV, n° 1(73), automne 1999, p. 147-163.

⁸ Marc Vachon, *L'arpenteur de la ville : L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, Montréal, Triptyque, 2003, 289 p.

⁹ *Ibid.*, p. 255.

¹⁰ Véronique Dassas, « Le blues du bison, Évocation de Patrick Straram », *Conjonctures*, n° 38, Hiver-Été 2004, p. 125-143.

¹¹ *Ibid.*, p. 140.

¹² RANNOU, Pierre, « Des véritables rapports de Patrick Straram le bison ravi avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste », *Inter, Art actuel*, Numéro 93, Printemps 2006, p. 40-44.

¹³ *Ibid.*, p. 44.

Le but de ce mémoire est de mettre le parcours de Straram en relation avec l'Histoire, en révélant les spécificités de sa démarche et de son projet social, ce qui permettra de questionner le lien névralgique qui unit l'œuvre et le biographique. L'étude que je me propose de faire tâchera, dans la mouvance du travail amorcé par Rannou et Dassas, de démystifier son appartenance à l'I.L., à l'I.S. et à la contre-culture, pour finalement l'inscrire dans une voie marxiste bien particulière. J'aimerais démontrer que s'il partageait le caractère subversif du groupe lettriste et du groupe situationniste, Straram semble avoir plutôt cherché à se définir par une subjectivité radicale qui s'harmonisait mal avec la pensée ferme de ces groupes. Je tâcherai d'exposer si, oui ou non, Straram opère une synthèse particulière de ces idées, s'il ne fait qu'en constituer la somme ou encore, s'il les lie entre elles en utilisant sa propre personne. Dans la perspective de cette hypothèse, j'examinerai également son rapport aux institutions littéraires et sa manière particulière de dénoncer les mécanismes du pouvoir.

CHAPITRE I

À L'EST DE L'ATLANTIQUE (1949-1954)

L'élargissement de la vie quotidienne n'avait pas encore suivi les progrès atteints dans la domination de la nature. La jeunesse s'écoulait entre les divers contrôles de la résignation. Notre objectif a saisi pour vous quelques aspects d'une micro société provisoire. [...] Ce groupe était en marge de l'économie. Il tendait à un rôle de pure consommation, et d'abord, de consommation libre de son temps. Il se trouvait ainsi directement occupé des variations qualitatives du quotidien, mais dépourvu de tout moyen d'intervention sur elle. L'aire de déplacement de ce groupe était très réduite. Les mêmes heures ramenaient au même endroit. Personne ne voulait dormir tôt. La discussion sur le sens de tout cela continuait. Notre vie est un voyage dans l'hiver et dans la nuit. Nous cherchons notre passage.¹⁴

1.1 L'Internationale lettriste

C'est à Aubervilliers, le 7 décembre 1952, qu'est fondée l'I.L.¹⁵. À partir de 1953, et jusqu'à la fondation de l'Internationale situationniste en 1957, ce groupuscule tâche de constituer, à travers, entre autres, ses organes de diffusion, le bulletin de *L'internationale Lettriste*, puis *Potlatch*, « un mouvement nouveau, qui devrait être d'emblée une réunification de la création culturelle d'avant-garde et de la critique révolutionnaire de la société. ¹⁶» Pour ce faire, l'I.L.

¹⁴ Citation tirée du film de Guy Debord réalisé en 1959 et intitulé *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps*.

¹⁵ Rannou, op.cit., p. 40.

¹⁶ Guy Debord, *Potlatch (1954-1957)*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1996 [1985], p. 8 de la préface.

entend dépasser les thèses des avant-gardes artistiques françaises de la première moitié du vingtième siècle, soit le dadaïsme et le surréalisme, qui consistaient en l'abolition de la séparation entre l'art et la vie, en y intégrant une critique de la société capitaliste issue de la pensée de Marx. Essentiellement, Debord et ses acolytes procèdent par tâtonnements et par expérimentations. Ils critiquent la création artistique et la société moderne, ébauchent un programme révolutionnaire des futurs loisirs et expérimentent des moyens pratiques et théoriques pour concrétiser leur ambition.

L'I.L. constate que les avant-gardes artistiques précédentes n'ont pas réussi à changer la vie car la révolution ne s'est pas faite, la bourgeoisie est toujours au pouvoir. Dans la mesure où les avant-gardes persistent à vouloir créer dans des formes dépassées par les conditions historiques et à accorder à la création de formes nouvelles la valeur (idéale) la plus haute parmi toutes les activités humaines, ces avant-gardes s'inscrivent, d'après l'I.L., dans l'ordre bourgeois. Elles doivent donc être considérées comme désuètes et inefficaces, sinon corrompues. Les membres du groupuscule pensent que l'art ne saurait se suffire à lui-même, mais qu'il doit être au service d'une accélération passionnelle de la vie quotidienne¹⁷. Il ne peut plus se cantonner dans un seul champ, comme la peinture ou la littérature, mais doit plutôt tendre vers la création d'ambiances particulières à l'intérieur d'un contexte général : l'art doit devenir une poésie des comportements à l'intérieur de milieux spécifiques. En d'autres termes, c'est dans le désir des hommes d'atteindre de nouveaux états affectifs, et non dans un idéalisme de la beauté standardisée, que l'art doit prendre racine. En ce sens, les membres du groupuscule considèrent que la production d'une propagande qui exalte la création d'une société ludique et critique est davantage susceptible d'apporter des changements qualitatifs au mode de vie que l'art en soi, celui-ci étant conçu comme pratique séparée de la vie quotidienne¹⁸. Ils estiment par exemple que les affiches propagandistes exposées dans les rues sont préférables aux peintures exhibées dans les musées, car les premières peuvent dénoncer efficacement le capitalisme en étant accessibles à tous

¹⁷ En termes marxistes, l'idée aurait été formulée ainsi : l'art doit être au service d'une augmentation qualitative de la vie quotidienne.

¹⁸ « Les distances à garder », *Pollatch*, op.cit., p.144.

gratuitement, participant de ce fait au caractère passager d'un art influentiel¹⁹ total qui a pour but une transformation sociale, tandis que les secondes inscrivent l'œuvre dans une hiérarchie basée sur une valeur idéale et marchande qui va de pair avec l'immobilisme social dont profite le capitalisme. En bref, pour les lettristes, l'art est subordonné aux changements sociaux radicaux.

D'un point de vue social, leur critique de la société capitaliste moderne consiste à montrer que lorsque la dimension économique prévaut sur tout, la vie quotidienne du plus grand nombre s'en trouve appauvrie. L'I.L. s'oppose à cette vision unidimensionnelle, car elle juge que l'Homme ne se définit pas d'abord par sa prospérité, c'est-à-dire par l'accumulation de capitaux et de marchandises, mais par sa dépense dans le jeu. Sous cet aspect, contrairement à Marx qui pose comme fondement de l'Homme le travail, les lettristes croient que ce sont les loisirs qui le constituent. À l'économique, les lettristes opposent le ludique en arguant que l'apport technologique de la civilisation qui vient augmentera le temps libre consacré aux loisirs et que, dès lors, le problème social numéro un ne sera plus la satisfaction des besoins élémentaires, mais bien l'emploi créatif du temps libre.

Le vrai problème révolutionnaire est celui des loisirs. Les interdits économiques et leurs corollaires moraux seront de toute façon détruits et dépassés bientôt. [...] Une seule entreprise nous paraît digne de considération : c'est la mise au point d'un divertissement intégral. [...] L'aventurier est celui qui fait arriver les aventures, plus que celui à qui les aventures arrivent. La construction de situations sera la réalisation continue d'un grand jeu délibérément choisi ; le passage de l'un à l'autre de ces décors et de ces conflits dont les personnages d'une tragédie mouraient en vingt-quatre heures. Mais le temps de vivre ne manquera plus. À cette synthèse devront concourir une critique du comportement, un urbanisme influentiel, une technique des ambiances et des rapports, dont nous connaissons les premiers principes. Il faudra réinventer en permanence l'attraction souveraine que Charles Fourier désignait dans le libre jeu des passions.²⁰

Le programme théorique de l'I.L. est donc de définir une critique révolutionnaire de la société moderne qui tienne compte des changements opérés par le pouvoir capitaliste et

¹⁹ Comme l'art doit concourir à créer des états passionnants, les lettristes entreprennent de transformer les idées reçues et de développer un sens critique du mode de vie prônant le travail, la famille et la patrie. Ils veulent influencer les gens à jouer leur vie plutôt qu'à la subir.

²⁰ « ... Une idée neuve en Europe », *Pollatch*, op.cit., p. 50-51.

communiste depuis l'après-guerre, de subvertir l'idée des plaisirs de la société bourgeoise en fournissant une nouvelle conception des loisirs susceptible de changer la vie et, finalement, d'apporter « d'utiles slogans à l'action révolutionnaire des masses.²¹» Les lettristes envisagent ces changements à l'échelle mondiale, sans faire de cas des particularismes, ni des nationalismes. Ils situent leurs revendications « au niveau du mode de vie complet.²²» Ils portent attention au système et non aux opinions, car leur ambition est de fournir une analyse globale des changements à opérer. Ils appellent « l'homme total » celui qui ne serait plus un spectateur soumis à un rôle de travailleur, mais qui participerait quotidiennement à inventer des jeux qui le mettent en scène.

Mais comment changer l'*homo faber* en *homo ludens* ? Il faut, d'après eux, construire de nouveaux états affectifs, plus passionnants. La dérive, qui consiste à déambuler dans les rues sans but, en suivant un itinéraire dicté par l'influence spontanée du décor sur le marcheur²³, remplira ce rôle, de même que la création de situations. L'urbanisme unitaire et l'architecture constituent les inspirations primordiales de ces pratiques à visée révolutionnaire. Il est question d'agir sur la forme et la dynamique de la ville, sur ce qui peut être immédiatement modifié par l'homme, et non, par exemple, sur l'organisation des régions. En outre, ces deux moyens (dérive, création de situations), dictés avant tout par la passion du jeu et le plaisir de la déambulation, sont intimement liés entre eux par l'importance spécifique qu'ils accordent à l'influence du décor urbain sur les désirs et les actions des individus.

1.1.1 La dérive

Inspiré par le *Formulaire pour un urbanisme nouveau* d'Ivan Chtcheglov, et par les dérives auxquelles il s'est livré avec ce dernier et avec Patrick Straram, Guy Debord publie en 1956 une *Théorie de la dérive*²⁴. La dérive est définie comme « une technique du passage hâtif à

²¹ « La ligne générale », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 87.

²² « Le grand sommeil et ses clients », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 105.

²³ « Résumé 1954 », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 91.

²⁴ Guy Debord, « Théorie de la dérive », *Les lèvres nues*, n° 9, Novembre 1956, p. 6 – 10. Toutes les citations suivantes sont tirées de ce texte.

travers des ambiances variées » et est liée à l'influence du terrain sur les sentiments du marcheur, mais aussi à la mise en scène d'un comportement « ludique-constructif » qui ne fait pas seulement du marcheur un voyageur ou un promeneur qui observe et commente le monde en témoin, sans le transformer, mais aussi un « joueur-critique » qui prend son plaisir en participant au monde. Ainsi, la particularité du *dériveur* ne vient pas tant de son goût à découvrir des quartiers inconnus, mais de son savoir du terrain, c'est-à-dire de sa capacité à rendre la marche passionnante par une interaction constante entre son savoir et le hasard. Pour dériver, il faut renoncer « aux raisons de se déplacer et d'agir » que l'on connaît généralement pour « se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent ». Cependant, il ne faut pas seulement se laisser aller au hasard, parce que les villes possèdent « un relief psychogéographique », c'est-à-dire des plaques tournantes où les affects du marcheur sont davantage motivés. Il faut donc tâcher de substituer au hasard la connaissance des lieux. Debord poursuit en mentionnant que l'urbanité de la dérive n'est plus à démontrer. La célèbre déambulation effectuée par les surréalistes en rase campagne en 1923 a prouvé que les possibilités d'aventures sont pauvres en campagne et que le plaisir de la dérive se fait « au contact des centres de possibilités et de significations que sont les grandes villes transformées par l'industrie ». En ce qui a trait au nombre de participants, la variabilité est de mise, mais les petits groupes de deux ou trois personnes « parvenues à une même prise de conscience » sont plus susceptibles d'arriver à des résultats objectifs dans le recouplement de leurs impressions. Seul, la dérive est encore possible, mais au-delà de cinq personnes, « le caractère propre à la dérive décroît rapidement ». L'aire spatiale de la dérive peut être plus ou moins grande selon le but fixé pour l'activité, soit l'étude précise d'un terrain ou, plus négligemment, le désir d'éprouver des sentiments déroutants. Cependant, des cloisons étanches ne séparent pas nécessairement ces deux manières d'aborder le terrain. L'étude de toutes sortes de cartes (routière, géologique, historique, picturale, psychogéographique) peut d'ailleurs faciliter la pénétration à travers la ville. La durée d'une dérive est habituellement de quelques heures, mais Debord se montre plutôt vague là-dessus en expliquant qu'elle peut également se pratiquer de manière fortuite « pendant d'assez brefs instants ou pendant plusieurs jours sans interruption ». Ceci démontre que la dérive vient surtout d'un état d'esprit caractérisé par une disponibilité, par l'attitude du marcheur devant le terrain qui l'entoure et son goût d'y mettre du sien, de s'inscrire dans le paysage en déroutant les

habitudes de ceux qui ne participent pas à la dérive²⁵. Debord conclut en signalant que « le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon plus générale de prendre la vie » et que la pratique de la dérive conduit à proposer comme changement général de diminuer de plus en plus les frontières arbitraires qui entourent les « différentes unités d'atmosphère et d'habitation » de la ville. Ce que la dérive met à jour, de fait, c'est le problème essentiel de la liberté.

Quoi qu'il en soit, explorer des étendues géographiques permet l'observation des mœurs des divers quartiers en plus de favoriser une perception réelle des problèmes actuels de l'urbanisme et des possibilités de jeu que recèlent ses dispositions architecturales. Ainsi, le promeneur est à même d'envisager les changements nécessaires à l'épanouissement esthétique et ludique de la cité. Il peut proposer des modifications de l'intensité des moments de l'existence en mettant à jour l'importance que suggère le lieu et en insistant sur l'espace urbain et la manière de l'occuper, d'y créer. *Le Formulaire pour un urbanisme nouveau* d'Ivan Chtcheglov, écrit en 1953, résume ainsi les liens qui unissent l'architecture et l'action ludique :

L'architecture est le plus simple moyen d'articuler le temps et l'espace, de moduler la réalité, de faire rêver. Il ne s'agit pas seulement d'articulation et de modulation plastiques, expression d'une beauté passagère. Mais d'une modulation influentielle, qui s'inscrit dans la courbe éternelle des désirs humains et des progrès de la réalisation de ces désirs. L'architecture de demain sera donc un moyen de modifier les conceptions actuelles du temps et de l'espace. Elle sera un moyen de connaissance et un moyen d'agir. Le complexe architectural sera modifiable. Son aspect changera en partie ou totalement suivant la volonté de ses habitants.²⁶

Ajoutons finalement que le comportement ludique, évoqué par Debord comme étant nécessaire pour mener à bien une dérive, entretient des affinités certaines avec l'habitude qu'avaient les lettristes de boire démesurément. Les lieux réservés à la consommation d'alcool sont propices à des rencontres avec des personnages hauts en couleurs, et il s'y

²⁵ « Parcourir sans arrêt Paris en auto-stop pendant une grève des transports, sous le prétexte d'aggraver la confusion en se faisant conduire n'importe où. », p. 9.

²⁶ Ivan Chtcheglov, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », *Internationale situationniste*, n°1, juin 1958, p. 17.

déroule semble-t-il plus facilement des situations délirantes²⁷. Assurément, l'effet désinhibant de l'alcool permet des gestes inconsidérés qui peuvent provoquer des situations absurdes. Tel Straram qui, sortant d'un bar en état d'ébriété, vole la serviette d'un particulier « pour *jouer le jeu et son scandale* ²⁸», se met à courir, est rattrapé en haut des escaliers d'un métro par le volé, se fait pousser, roule en bas des escaliers, puis plutôt que de prendre ses jambes à son cou, il se met à engueuler la victime du vol dans le but de détourner l'attention pour ensuite, une fois la confusion bien installée, courir et échapper aux policiers. Semblablement, dans le récit de Straram *Les bouteilles se couchent*, datant de cette période, les situations ludiques adviennent lorsque les personnages sont profondément ivres. Sans aucun doute, l'ivresse alcoolique, pour n'avoir pas été mentionnée explicitement comme une condition de la dérive, n'en joua pas moins un rôle primordial dans sa pratique. Peut-être les comportements ludiques recherchés par les participants émergèrent-ils d'ailleurs plus souvent de l'ivresse que de la dérive seule...

1.1.2 La création de situations

L'urbanisme unitaire, seulement *théorisé* par l'I.L. car c'est « une discipline économiquement peu accessible aux "avant-gardes" ²⁹ », consiste à construire un cadre de vie utilisant l'ensemble des arts et des techniques modernes dans le but de soutenir un style de vie à venir qui inclurait la dérive comme pratique quotidienne de déstabilisation. Cette utopie se propose d'intégrer dans la ville des quartiers qui seraient constitués chacun d'un style architectural propre, c'est-à-dire des « unités d'ambiance ». Le tout permettrait d'engendrer des états affectifs divers et créerait l'atmosphère favorable à un grand jeu quotidien, à une vie dont la productivité serait calculée en termes de plaisirs existentiels éphémères et non plus en accumulation de marchandises. L'être primerait ainsi sur l'avoir. Le *Formulaire pour un urbanisme nouveau* donne des précisions sur la spécificité de ces quartiers :

²⁷ Guy Debord, « Deux comptes rendus de dérive », *Les lèvres nues*, n° 9, Novembre 1956, p.10.

²⁸ Patrick Straram, « L'air de nager », *Cahier pour un paysage à inventer*, Montréal, s.éd., n°1 (seul paru), 1960, p. 39.

²⁹ « L'architecture et le jeu », *Pollatch, op. cit.*, p. 158.

Les quartiers de cette ville pourraient correspondre aux divers sentiments catalogués que l'on rencontre par hasard dans la vie courante. Quartier Bizarre — Quartier Heureux, plus particulièrement réservé à l'habitation — Quartier Noble et Tragique (pour les enfants sages) — Quartier Historique (musées, écoles) — Quartier Utile (hôpital, magasins d'outillage) — Quartier Sinistre, etc.³⁰

Pour induire des états affectifs particuliers aux divers quartiers de la ville, une architecture mouvante permettrait en outre de transformer les habitations au gré des fantaisies du promeneur. Les possibilités modernes de construction faciliteraient également la mise en place de « nouvelles formes du labyrinthe³¹ » qui accroîtraient encore les déstabilisations offertes par la dérive. Les lettristes voient en fait dans l'architecture « le dernier point de réalisation de toute tentative artistique parce que créer une architecture signifie construire une ambiance et fixer un mode de vie.³² » L'architecture, disent-ils, ne doit plus être seulement esthétique, elle doit devenir passionnante³³. Ils justifient leur critique du fonctionnalisme et du rationalisme qui émergent dans l'architecture et l'urbanisme des années cinquante en expliquant que les constructions inspirées de ces courants imposent un mode de vie uniforme, sans passion aucune car motivé par une productivité accrue. En effet, ces courants architecturaux tentent de prévoir tous les besoins de la vie dans le but d'y répondre rapidement et efficacement : dans cet ordre d'idées, l'édifice doit remplir une fonction, et les investissements être rentabilisés, et toute autre considération est superflue. Ces courants s'incarnent donc dans des volumes de formes pures, l'emploi du métal, du verre et du béton armé et proposent au regard du promeneur des bâtiments aux formes abstraites, en rupture avec les formes plus familières favorisées jusque-là par les autres courants architecturaux. Concrètement, les bâtiments ressemblent à des cubes, et sont conçus, comme les usines, en vue de l'optimisation de la productivité, dans une optique strictement capitaliste. Par extension, les architectes qui se réclament de ces courants ont tendance à standardiser leur production sous prétexte que les formes avec lesquelles ils travaillent sont idéales. Les lettristes estiment que cette manière de construire produit un environnement social qui oriente l'Homme vers un mode de vie machinal, sans éclats déraisonnables. Pour eux, le rêve de

³⁰ Chtcheglov, *op. cit.*, p. 16-17.

³¹ Debord, « Théorie de la dérive », *op. cit.*, p. 9.

³² Asger Jorn, « Une architecture de la vie », *Potlatch, op. cit.*, p. 96.

³³ « Résumé 1954 », *Potlatch, op. cit.*, p. 91.

l'édifice moderne imaginé par les architectes de ces courants ressemble plus à une prison, à un gigantesque système de contrôle qu'à une *citée radieuse* (Le Corbusier). L'espace n'est pas neutre :

aujourd'hui la prison devient l'habitation-modèle [...] quand on s'avise que Le Corbusier ambitionne de *supprimer la rue*. [...] Voilà bien le programme : la vie définitivement partagée en îlots fermés, en sociétés surveillées ; la fin des chances d'insurrection et de rencontres ; la résignation automatique.³⁴

Il n'est pas surprenant de constater que les principales méthodes d'action lettristes concernent l'urbanisme, puisque celui-ci constitue aux yeux des membres de ce groupuscule une source d'aliénation qui est désormais manifeste. Selon eux, le fonctionnalisme et le rationalisme se greffent au capitalisme qui les sous-tend, en cela que la fonction visée est une coercition sans violence qui s'effectue par la valorisation de la productivité et du confort. À cette coercition dont l'efficacité est aussi certaine qu'insidieuse, ils opposent l'importance de l'affectif et du ludique dans les villes, dimensions moins facilement défendables d'un point de vue économique, mais absolument nécessaires à une vie plus passionnante : « Nous ne prolongerons pas les civilisations mécaniques et l'architecture froide qui mènent à fin de course aux loisirs ennuyés. Nous nous proposons d'inventer de nouveaux décors mouvants. ³⁵»

1.1.3 Le rôle de l'écriture

Pour les lettristes, l'écriture sert uniquement à élargir le cadre, d'abord restreint, du monde tel qu'il peut être et tel qu'il peut advenir. Ils tâchent avant tout de définir un mode de vie nouveau et le genre littéraire privilégié pour ce faire est le pamphlet propagandiste. Leur langue se veut avant tout utilitaire : elle doit critiquer ce qui est pour convaincre de la nécessité d'un changement drastique. Pas d'explications, donc, mais une rhétorique. C'est

³⁴ « Les gratte-ciel par la racine », *Pollatch, op. cit.*, p. 38.

³⁵ *Chitchevlov, op. cit.*, p. 17.

avec les idées qui découlent du matérialisme dialectique que se font les révolutions ; la poésie et le lyrisme³⁶ n'ont plus leur place dans l'écriture. Conséquemment, si littérature il y a, elle doit avoir pour fonction de rendre compte et d'amasser des données pratiques. Michèle Bernstein, lorsqu'elle publia son roman *Tous les chevaux du roi*, le concevait d'ailleurs comme un simple gagne pain, ce que les autres membres du groupe lui concédèrent de bonne grâce. *Potlatch* n'en fit jamais mention.

En fait, l'I.L. désire, comme les avant-gardes qui l'ont précédée, faire table rase du passé, jusqu'à supprimer les cimetières³⁷. Somme toute, sa charge explosive va dans le sens marxiste du renversement de la classe bourgeoise par la révolution, mais cette fois pour que puisse se construire de nouveaux rapports sociaux animés par le jeu et non par le travail. Contrairement aux avant-gardes passées qui se contentaient de rêver l'utopie, l'I.L. cherche à *réaliser* une nouvelle civilisation dont l'activité quotidienne serait un jeu de déstabilisation engendré par la déambulation dans des villes nouvelles. Il ne faut cependant pas perdre de vue que le mouvement est dans une phase d'expérimentation qui sera remplacée, lors de la création de l'Internationale situationniste, par des positions critiques définitives. L'Internationale lettriste a donc essentiellement ouvert une brèche dans la sacro-sainte pratique des arts pour *réaliser* une utopie basée sur le jeu, sans pour autant fixer une fois pour toute une ligne de conduite. Ce qui est certain, c'est que l'art individuel n'était plus du tout valorisé.

³⁶ Dans *Hurlement en faveur de Sade*, Debord exprime ainsi la nécessité de son film : « Il convenait donc d'y mettre obstacle par un éclat qui, en soulignant à l'extrême l'allure forcément dérisoire de toute expression lyrique personnelle aujourd'hui, put servir à regrouper ceux qui envisageaient une action plus sérieuse. »

³⁷ « Projet d'embellissements rationnels de la ville de Paris », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 205.

1.2 L'Internationale lettriste, une nouvelle aventure de Patrick Straram ?

Les origines de la participation de Straram à l'I.L. ayant déjà fait l'objet d'une rigoureuse analyse³⁸, il ne s'agira pas ici de mettre en relief les événements qui ont concouru à son adhésion, momentanée, au groupe, mais plutôt de déterminer en quoi sa posture et sa production littéraire des années cinquante peut être qualifiée de lettriste. Cette importance des thèmes issus de l'Internationale lettriste dans l'œuvre de Straram a déjà commencé à être analysée ailleurs. Les conclusions qui se sont imposées jusqu'à présent ont le plus souvent découlé d'une assimilation des procédés littéraires et des thématiques présentes dans son oeuvre à des procédés lettristes ou, comme le pense Vachon³⁹, à des procédés situationnistes. Pourtant, l'influence lettriste, dans l'œuvre de Straram, est loin d'être évidente. Peut-on vraiment conclure à une « application » de procédés littéraires lettristes dans l'écriture de Straram ? Et d'abord, peut-on vraiment penser qu'il existait des procédés littéraires propres à l'I.L. lorsque l'on sait que c'est avant tout à des expériences comportementales qu'elle se livrait ? À titre d'exemple, comme il appert que peu de dérives ont été couchées sur papier par les lettristes, faut-il conclure que leur intérêt reposait uniquement dans la pratique et non dans le témoignage ? Ou est-ce seulement qu'à un moment donné, il y avait peu d'écrivains dans le groupe ? Et dès lors, peut-on affirmer que les récits de dérives straramiennes attestent une appartenance, au moins « spirituelle », au lettrisme ? À la lumière de ces questions, je chercherai à esquisser un portrait nuancé des rapports de Straram avec le lettrisme, d'abord en montrant ce qui, d'évidence, les unit, puis en m'attardant à ce qui m'empêche de confirmer qu'un lien solide existe entre eux. Pour ce faire, je me référerai à un texte écrit par Straram durant son errance à Saint-Germain-des-Prés, alors qu'il fréquentait les membres de l'I.L., *Les bouteilles se couchent*, puis à un roman, *La faim de l'énigme*, qu'il a rédigé deux ans après son arrivée en Colombie-Britannique, alors qu'il avait ruminé les enseignements de son parcours lettriste. Je tâcherai ainsi de démontrer quelle genre d'influence l'époque lettriste a inscrite dans l'œuvre de Straram⁴⁰.

³⁸ Rannou, *op. cit.*, p. 40- 44.

³⁹ *L'arpenteur de la ville*, *op. cit.*, 289 p.

⁴⁰ Le détournement cher aux lettristes ne fera pas l'objet de cette analyse parce que le seul texte de Straram qui s'en est inspiré à déjà été analysé de manière convaincante par Vachon et Ploegaerts, qui ont démontré avec application que ce récit était marqué par le sceau de ce procédé.

1.2.1 Les bouteilles se couchent mais la vie s'éveille

Apostolidès et Donné savaient que Straram ne détruisait jamais ses manuscrits en entier et en incluait de grands fragments dans d'autres livres en cours d'écriture. Dans le volumineux roman de Straram, *Bass Imperial Stout, ou, Nathacha and Co's*, ils ont découvert les pages d'un récit écrit à l'époque lettriste et intitulé *Les bouteilles se couchent*. Ce récit, récemment mentionné par Jean-Michel Mension dans son témoignage intitulé *La tribu*⁴¹, relate la dérive de certains lettristes durant une nuit de biture avancée. Écrit à la même époque que les événements racontés, qui se produisent par une nuit de mars de 1953, il offre donc un rare témoignage de première main sur le groupe lettriste⁴². De plus, comme Straram était assez près de l'I.L. sans en faire partie dès le départ, par faute d'ébriété trop intense lors de la cérémonie officielle d'adhésion⁴³, il était susceptible de coller d'assez près à la réalité de leurs activités et de leurs recherches, qui consistaient alors à errer dans les rues en buvant jusqu'à plus soif, au bonheur des rencontres. Les événements rapportés dans ce récit, soit les circonstances de la dérive et la consommation effrénée d'alcool forment le point de contact de Straram et des lettristes. Le récit est précieux pour établir la ressemblance qui existait alors entre les pratiques straramiennes et celles du groupuscule.

La première partie de ce récit, intitulée *Alcools divergents*, narre l'errance de Texlor, alias Straram⁴⁴, qui marche de bar en bar jusqu'à la rencontre de son double, Murphy, dans une narration qui colle aux faits de la dérive en décrivant les personnages rencontrés et l'ambiance des lieux. La seconde partie, *Concerto déconcertant*, raconte dans un style éclaté la dérive nocturne des habitués de *Chez Moineau*, un bar de la rue Du Four à Paris qui servait de quartier général aux lettristes. Les participants s'embarquent à bord d'un bateau imaginaire qui jette l'ancre dans des bars enfumés pour entamer des conversations houleuses et joyeuses mêlant la stratégie à l'absurde. Cette partie semble décrire le genre d'accélération

⁴¹ Jean-Michel Mension, *La tribu, entretiens avec Gérard Berréby et Francesco Milo Di Villagrazia*, Italie, Allia, 1998, 141 p.

⁴² Ces informations sont tirées de la *Notice pour un roman à inventer* qui suit *Les bouteilles se couchent*, *op. cit.*, p. 107 à 127.

⁴³ Mension, *op. cit.*, p. 61.

⁴⁴ Dans tous ses textes de «fiction», Straram est toujours l'alter ego de son personnage principal.

passionnelle de la vie qu'on tenté de définir les lettristes. En ce sens, ce texte est peut-être l'illustration d'une *situation construite*. Bien sûr, la situation est grossière, on est encore à des lieues de ce qui sera expérimenté plus tard avec les décors influentiels et mouvants⁴⁵, mais le récit réussit tout de même à représenter la genèse des idées de l'I.L., puis de l'I.S.

1.2.2 La dérive dévoilée dans l'écriture

Texlor marche dans la nuit en quête d'alcool et d'aventures, dans le but d'éprouver des sentiments déroutants : « Texlor marchait automatiquement, livré à sa nonchalance obligée. [...] l'écrasante présence de l'univers, réuni, prêt à bondir, colossal, et soi, minuscule, avec tout ce qu'il faut d'optimisme délibéré pour oser lancer ce noyau dans l'opacité définitive. ⁴⁶» Il ne va nulle part. Il semble qu'il n'y ait pas de but préexistant à sa marche : il est seulement là, avec son attitude nonchalante, prêt à tout pour être déstabilisé, peut-être même à la mort, à « l'opacité définitive » : après tout, les lettristes estiment que la vie est un jeu. On a vu à la section précédente comment cette disponibilité face au parcours a été mise en pratique par les lettristes. Ici, Straram va plus loin. Il présente la disponibilité comme la seule attitude possible face à l'existence, comme si « l'optimisme délibéré » était seul capable d'amener le sujet à s'ouvrir aux autres et de lui permettre de se trouver une place dans le monde. En outre, s'il marche nonchalamment et affiche sa désinvolture, Texlor semble aussi posséder une connaissance approfondie du quartier. Notamment, les barmans et la faune qui hante les bars s'adressent à lui en utilisant son prénom et lui payent des verres, ce qui évoque une longue fréquentation des lieux. Cette nonchalance et cette connaissance des lieux font de Texlor un *dériveur* lucide.

De fait, les procédés littéraires utilisés dans ce texte pour traduire la dérive sont nombreux, mais surtout intéressants par le motif laborieux qu'ils tracent au cœur du récit, semblant reprendre la confusion du personnage. Straram/Texlor décrit l'atmosphère des lieux où

⁴⁵ Par exemple, Constant conçoit un labyrinthe d'échelles sur plusieurs étages qui devait influencer les participants à éprouver la gratuité du jeu car l'action n'avait aucun but de prime abord.

⁴⁶ Straram, *Les bouteilles se couchent*, *op. cit.*, p. 12. Toutes les citations suivantes sont tirées de ce texte.

s'arrêtent ses pas, les sensations qu'il éprouve, les ambiances musicales qui se propagent et les personnes qu'il rencontre, sans oublier les alcools qu'il boit. Si le texte semble vouloir traduire une orgie d'impressions, il faut aussi y lire une description de la relation entre l'état du promeneur et l'état du terrain. De même, le très grand nombre de toponymes dans son récit montre la rapidité de son déplacement. Quant aux énumérations, elles aussi nombreuses, elles amplifient un éclatement caractéristique de la dérive.

Le récit débute dans la chambre d'Ivan Chtcheglov donnant sur le bois de Boulogne (p. 9), puis la dérive commence au *Saint-Claude* (p. 12), s'arrête à *La Pergola* (p. 12), sise sur le boulevard Saint-Germain où « il [commence] à faire froid » (p. 13). « Miles Davis ou Yma Sumac » (p. 13) crée l'ambiance musicale de ce bar à laquelle s'ajoute une faune hétéroclite : « au bar, aux tables, aux chiottes, des copains d'un soir, des filles d'une nuit, des inconnus, des indicateurs de police, des maquereaux, des planqués » (p. 13). L'errance se poursuit jusque dans « l'éternel bistrot de la rue Du Four », c'est-à-dire *Chez Moineau* (p. 14). Là, il rencontre « les mêmes que tout à l'heure, que cet après-midi, que d'habitude » (p. 14), Jorge, Guy, Serge, Claudie, Joël, Renée-Paule, Jean-Claude, Annie, Harry, Jean-Michel et en cette compagnie, il se soûle encore plus. Straram en profite pour les décrire rapidement, comme en témoigne ce portrait de Debord : « Guy restait tranquille, dans son coin, là depuis toujours, attendant de se soûler pour raccourcir la nuit, jouant on ne savait quel amour avec une petite fille venue comme exprès de sa famille pour entourer de ses bras encore vierges le visage calme et maigre de son Guy » (p. 15). Puis Texlor sort brusquement du bar parce que « le vin lui montait à la tête » (p. 17). Il y a donc un changement d'ambiance qui se produit, le bruit et la fureur du bar font place à l'écho de ses pas dans le silence de la nuit. Il est ivre, mais il continue d'errer. Il arrive boulevard Saint-Michel (p. 19) où il croise le *Dupont-Latin* (p. 19). Il s'assoit sur un banc. Une « loterie ambulante » s'installe face à lui. Il décide de tenter sa chance. Il gagne quatre bouteilles de vin, les mets dans ses poches et poursuit son errance. À la Place Danton, il rencontre Sacha, ivre, (p. 21) adossé à la barrière du métro Odéon, qui se fait marcher dessus par les passants, avec qui il retourne à *La Pergola* (p. 24), puis au *Bouquet* (p.24) où il ramasse Youra, avant de passer devant le Comptoir National d'Escompte (p. 24) pour achever les bouteilles et ensuite se rendre au *Saint-Claude* (p.25), où, après deux rhums, Texlor brise un verre. Ils sortent alors sans payer, puis retournent chez *Moineau* (p.

26). Là, Texlor joue à un jeu de dés et gagne un autre verre d'alcool qui ne l'achève pourtant pas, mais qui le fait ressortir seul dans la nuit où il s'endort et rêve... jusqu'à ce que Jean-Michel le tire par le bras et l'entraîne à nouveau à *La Pergola* (p. 27). Texlor s'absorbe alors dans la musique jusqu'à ce qu'un inconnu disant s'appeler Murphy lui offre de passer la nuit à boire en sa compagnie.

1.2.3 L'alcool est une fête

La relation entre le *dériveur* et les lieux qu'il fréquente est ici caractérisée par la frénésie des rencontres. L'ivresse agit comme élément de cohésion. L'alcoolisme, habituellement vu comme un signe de déclassement social, devient alors une activité dangereuse qui vise à rendre la vie passionnante. Les lettristes-internationalistes le considèrent comme une manière de prendre position contre les diktats de la réussite et de dévoiler la beauté des comportements désintéressés, déclassés et gratuits. La découverte d'un art comportemental caché dans les replis de la vie quotidienne libérée du temps de travail leur a donné la vision des loisirs futurs. Ceux-ci favoriseront une accélération passionnelle du temps et permettront d'éprouver le sentiment de participer au devenir communautaire et non à se divertir, le temps d'un week-end, de la routine du travail jugée aliénante par les lettristes. La consommation d'alcool devient un moteur de recherche. La griserie est ainsi vue comme un état de conscience qui permet d'appréhender le monde comme un jeu qui consiste à transformer son comportement au gré des situations. Le récit de Straram souligne d'ailleurs le risque de ce jeu à savoir que l'alcoolisme peut mener à réinvestir toujours les mêmes lieux, à savoir les bars qui offrent des situations pouvant mettre le sujet en danger de répéter toujours les mêmes comportements jusqu'à devenir « un pantin désarticulé » (p. 17) qui se saoule jusqu'à produire une « suite ininterrompue d'extravagances destinées à conserver un semblant de quant-à-soi » (p. 17). Mais le jeu sans risque n'est plus un jeu pour cette bande de jeunes lettristes.

1.2.4 Le jeu

Le deuxième thème présent dans son oeuvre de jeunesse, inspiré par son amitié et par ses dérives avec certains lettristes, est le jeu, qui consiste en une attitude générale devant la vie. La conception du jeu des lettristes était en partie inspirée de la vie et des idées radicales de certains personnages qui influencèrent les surréalistes, comme Arthur Cravan, qui se percevait comme un boxer-poète, soûl la plupart du temps, et Jacques Vaché qui s'opposait fermement à l'art pour l'art au point qu'il tira un jour un coup de feu en l'air au cours de la présentation d'une pièce de théâtre parce qu'il la trouvait trop *artistique*. Les lettristes s'inspiraient aussi des déambulations d'Aragon et des prises de positions politiques de Breton. Des personnages historiques comme Louis II de Bavière, qui fit construire des châteaux de style éclectique, et les *précieuses* de l'époque de Louis XIV, dont les comportements étaient dictés par l'exigence d'être brillant, ont également donné aux lettristes certaines idées. D'un point de vue plus littéraire, Isidore Ducasse, qui jouait à détourner des textes pour son propre compte, et Remy de Gourmont, qui exerçait une critique sans aucun compromis, les ont définitivement menés vers des jeux rigoureux. C'est donc une conception du jeu, en un sens pluridisciplinaire, et certainement très exigeante, que pratiquaient les lettristes, alliée à une désinvolture obligée, à une consommation d'alcool massive, et à un ton extrêmement irrévérencieux. Dans *La faim de l'énigme*, le thème du jeu est présent de manière diffuse, c'est-à-dire que la narration entière en est tributaire, et que l'intrigue en dépend. Je donnerai donc à titre d'exemple des passages de ce texte pour évaluer l'importance du ludique, tel qu'il s'articulait chez les lettristes, dans cette oeuvre de Straram.

1.2.5 La faim de l'énigme ou le désir du jeu ?

Dans le roman *La faim de l'énigme*, commencé en 1956 mais terminé en 1975, Leiris, le personnage principal, erre entre le kiosque du Bateleur ; la plage chaude sur laquelle il se détend en compagnie de la Messagère du gouverneur, nue ; la terrasse où il réfléchit en fumant avec Zamco le métis ; la ruelle des passages ; l'antre d'Alanis, son amoureuse, avec

qui il fait l'amour, etc. Aux règles de la productivité matérielle, il oppose « une paresse attentive », une « errance en état d'alerte ». Leiris parcourt en outre la ville pour se la mettre dans les jambes, se l'approprier par le savoir du terrain et, plus simplement, pour y prendre plaisir.

Ville la nuit, sa symphonie concertante et emblématique des enseignes lumineuses, flashes, trajets de phares, éclats de disques. Et il faisait la tournée comme un manège des salles portes ouvertes sur la nuit comme une tiédeur étale de la chaleur, et il aimait aller, et boire, et s'asseoir à des murs pour fumer avec un ou une, une tranquillité comme un état d'alerte...⁴⁷

Le roman publié en 1975 s'occupe de manière sérieuse des extensions aventureuses du jeu. Le jeu de la dérive sert l'intrigue en donnant une piste pour solutionner l'énigme, et accomplit également une fonction narrative qui distingue le personnage principal des autres en mettant l'accent sur sa nonchalance, issue d'une activité libérée des contraintes du travail. L'intrigue concerne la manière à laquelle les hommes s'adonnent au jeu. Dans ce roman comme dans les écrits des membres de l'Internationale lettriste, le jeu est avant tout une manière générale d'envisager l'existence. Il s'agit d'une attitude qui consiste à considérer la vie avec désinvolture et qui évoque avant la lettre la notion de « dépense luxueuse » telle que Bataille l'a explicitée dans *L'érotisme*, paru en 1957. Le joueur qui se démarquera par une façon de jouer avec légèreté, rapidité, passion, voire ivresse, donc en se dépensant sans compter, aura maîtrisé la chance et pourra gagner.

Le récit de *La faim de l'énigme* suit une trame classique. Deux messagers du gouverneur (Lui et Elle) arrivent dans une petite ville avec à leur suite des hommes de mains, des « hommes à la tête de sable ». Ils décrètent que les habitants seront tous tués à la scie ronde, si aucun n'arrive à résoudre l'énigme, l'« objet », le « Livre des Onze Ponts sur les Onze Lacs », qui est en fait un jeu de hasard. Deux autorités, le Maître et le Navigateur, s'y essaient et périssent dans d'atroces souffrances. Leur manière de jouer était inadéquate car

⁴⁷ Patrick Straram, *La faim de l'énigme*, Québec, VLB éditeur, Coll. Courant, 1991 [1975], p. 46. Toutes les citations suivantes sont tirées de ce texte.

elle n'était pas motivée par la nonchalante passion du jeu. Selon eux, « celui qui tentait de répondre à l'énigme [...] avait trop peur de se perdre pour pouvoir jouer avec quelque chance de succès. » (p.107). De plus, leur attitude vis-à-vis du jeu était « nerveuse, maladroite » (p.106) et ils jouaient « lentement, [...] trop lentement. » (p.107) en ayant le corps en « sueur, des serremments à l'estomac, l'angoisse » (p.106). Même la foule qui regarde le Maître et le Navigateur jouer « aurait voulu courir, fuir, [mais elle] restait là, cloué au sol à sciure, à trembler, paralysé[e] par sa peur qui faisait mal à tout le corps. » (p.106). Seul Leiris, le marginal du village, pourra résoudre l'énigme car il jouera le jeu « en regardant attentivement, vite, prodigieusement intéressé, entièrement détendu » (p.183) et en buvant « du rhum , à longue gorgées tranquilles. [...] La tranquillité de Leiris contraste avec le risque qu'il prend. » (p.184) et autour de lui ne règne pas une atmosphère de peur, mais « comme une désinvolture qui serre l'estomac. » (p.184).

L'intrigue est une *construction de situation* imaginaire : l'arrivée de deux messagers qui imposent une situation de terreur aux habitants d'un petit village, des *homo faber*, dans le but de les transformer en *homo ludens*. Le seul à comprendre que les messagers entreprennent de construire de nouveaux états affectifs plus passionnants, c'est Leiris. Les autorités ayant échoué à délivrer les habitants, les hommes les plus libres, les marginaux, qui possèdent une morale bien à eux, chercheront à leur tour à *sauver la population*. Ils reprendront ainsi un schéma intellectuel dérivé du christianisme, et qui considère la pitié et la charité comme les valeurs suprêmes de la communauté. Leur tentative de faire s'échapper les habitants en creusant un tunnel sous le village sera cependant contrecarrée par le pays voisin dont le nom est *Trust en le seigneur*. Straram reprend ainsi, en faisant s'opposer une tentative véritablement chrétienne d'entraide à un pouvoir placé sous le signe du Seigneur, la réflexion de Nietzsche concernant la contradiction du christianisme : l'antéchrist est devenu l'Église. Il s'inscrit par le fait même dans la morale avant-gardiste des lettristes qui juge que la liberté est d'abord dans la destruction des idoles.

Le point central de l'intrigue est le changement qui doit absolument survenir dans les habitudes de vie de la population. Le sacrifice n'a pas fonctionné. Il n'y a plus d'autorités en place. Restent deux possibilités : jouer le jeu, comme le fera Leiris, ou encore recourir à des

moyens romantiques d'un autre âge, en faisant preuve d'une morale judéo-chrétienne, comme creuser un tunnel pour s'enfuir de la ville. Ces deux possibilités ont en commun la dépense d'énergie considérable qu'elles nécessitent, mais diffèrent radicalement dans leurs conséquences. Si les marginaux réussissent à faire s'échapper les habitants, la vie de ces derniers sera épargnée, mais leur mentalité, voire leur conscience sociale, restera la même, c'est-à-dire qu'elle se bornera à subir les ordres d'un autre pouvoir tandis que si Leiris joue le jeu en répondant à l'énigme, et qu'il gagne, il tâchera ensuite d'éduquer les habitants en leur faisant prendre conscience de la saveur passionnelle supérieure contenue dans les énigmes et dans tous les jeux.

1.2.6 Lettristes à l'époque de Saint-Germain-des-Prés

La collaboration effective de Straram avec l'I.L. fut de courte durée. Sa grande indépendance d'esprit et son mépris des conventions, qualités auxquelles il devait probablement d'être entré dans le cercle de l'I.L., l'en détournèrent par la suite. Straram n'a, en effet, jamais pu supporter une quelconque force coercitive qui aurait orienté sa vie sans son consentement et le fait que Debord ait été plus « égal » que les autres favorisera son départ du groupuscule. Voici ce qu'il écrivait, en juin 1954, comme raison de sa démission :

Je juge l'actuel comportement lettriste de Conord comme vicieux, conséquence de son refoulement et de ses anciennes humiliations. Comment adopter le parti de l'Internationale ? Mon choix a toujours été fait sur les individus en bonne santé. La vieille histoire des CORPS ne manquera pas de revenir hanter André-Frank. L'Internationale lettriste n'est plus par moments pour Guy Debord qu'un moyen de supprimer ce sur quoi il ne "règne" pas. La Terreur ne peut rien contre la médecine. La gnose se vit plus qu'elle ne s'explique. Les procès seront mythologiques ou ne seront pas.⁴⁸

⁴⁸ Dactylogramme reproduit dans le livre de Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné, *Ivan Chtcheglov, Profil perdu*, Italie, Éditions Allia, 2006, p. 68.

1.3 Un renouvellement nécessaire à l'I.L.

Le petit groupe de l'Internationale lettriste, qui commençait à se reformer au courant de l'été 1953, n'avait pourtant, au départ, rien d'un groupe qui agit sous la domination d'un chef, puisque ceux qui le composaient étaient en nombre trop réduit⁴⁹. Il était alors seulement constitué de Guy Debord et d'Ivan Chtcheglov, les autres participants étant là pour « faire nombre », et n'ayant pas les qualités requises pour renouveler l'aventure lettriste⁵⁰, c'est-à-dire qu'en dehors de leur présence tumultueuse dans les bars, ils n'orientaient pas concrètement la direction du groupe. Ce remaniement était en fait la conséquence de la rupture de Debord avec Serge Berna et Jean-Louis Brau et de sa prise de distance avec Gil J Wolman, les trois autres lettristes dissidents du groupe d'Isidore Isou qui avaient d'abord fondé l'Internationale lettriste avec lui⁵¹. En juin 1953, avant de partir rejoindre Lucille, sa future femme, en Espagne, Straram avait recommandé à Chtcheglov d'aller rencontrer la bande de *Chez Moineau*, ce qui avait permis à ce dernier de se lier d'amitié avec Debord. De retour de son voyage de noce en septembre 1953, Straram s'est donc intégré à un groupe composé de deux de ses amis : Ivan, avec qui il entretenait des relations de profonde amitié, et Debord, qu'il connaissait sous le jour d'un tacticien ludique. Il faut comprendre que l'Internationale lettriste à laquelle Straram a appartenu était alors foncièrement différente de ce qu'elle est devenue par la suite. Si je replace la participation de Straram dans ce contexte, elle s'éclaire sous un jour nouveau : n'y avait-il pas là ni plus ni moins qu'un jeune homme, troublé par le changement de cap que venait de prendre sa vie, mais heureux de pouvoir dialoguer avec une belle bande sur la forme des villes, le cinéma, l'art, la musique et la littérature, tout en étant reconnu pour ses talents d'écrivain ? Debord, Mension et compagnie s'étaient tous plu à lire *Les bouteilles se couchent*. On en vient à voir dans ce groupe, non plus le mythe, mais une petite bande d'amis cherchant à faire advenir le monde situé de l'autre côté du miroir, le monde de leur rêve : « le projet de l'I.L. était l'extension rationnelle d'un conte de fée. L'utopie, exact centre du monde, était là où l'I.L. comptait

⁴⁹ À ce sujet, voir le chapitre « Le plus grand moment de nos aventures », dans le livre d'Apostolidès et Donné, intitulé *Ivan Chtcheglov, Profil perdu, op. cit.*, p. 55 à 67.

⁵⁰ « Les membres qui restent auprès de lui – Jean-Michel Mension, Mohamed Dahou, Gaëtan Langlais – ont été recrutés pour faire nombre, mais ils n'ont pas l'étoffe de ceux qui sont partis. » *ibid.*, p. 56.

⁵¹ Pour de plus amples informations concernant la fondation de l'I.L., lire les deux premiers numéros d'*Internationale lettriste*, parus en décembre 1952 et en février 1953.

vivre.⁵²» D'autre part, en plus d'être de courte durée, la participation de Straram à l'I.L. a été parsemée d'événements qui ont perturbé sa vie privée au point de rendre sa participation non pas négligeable, mais moins importante que ce que les critiques ont pu en dire. C'est d'ailleurs l'avis de Jean-Marie Apostolidès qui, dans un entretien consacré à son intérêt pour la formation de l'I.L. insiste sur le fait que seulement « trois ou quatre personnes ont tenu dans ce mouvement un rôle de premier plan [...] Il s'agit de Guy Debord, d'Ivan Chtcheglov, de Gil Wolman et de Michèle Bernstein.⁵³» Dans cette perspective, la collaboration de Straram à l'I.L. a vraisemblablement surtout consisté à errer, discutant des changements qualitatifs à apporter à la vie en *réalisant* certaines utopies artistiques. Elle a donc surtout servi à exalter le projet lettriste à un moment où celui-ci se remettait à peine sur pied. D'autre part, sa participation a également consisté à fournir, accessoirement il est vrai, quelques textes⁵⁴ à la revue que Debord et Chtcheglov se promettaient de publier, mais que Chtcheglov n'est pas arrivé à produire, en plus de métagraphies⁵⁵ que les lettristes s'échangeaient entre eux pour décorer leur chambre respective, et qui ont éventuellement servi à une exposition intitulée *66 métagraphies influentielles*, qui eut lieu à la Galerie du Passage, du 11 juin 1954 à 17 h jusqu'au 7 juillet⁵⁶. Il ne faut pas oublier non plus qu'au moment où l'I.L. redevenait efficace, Straram s'était enfui au Canada avec femme et enfant, pour échapper au service militaire, alors obligatoire en France. Je ne contesterai pas à Straram son titre de lettriste, mais je m'efforcerai de remettre les choses en perspective de manière à montrer le véritable contexte dans lequel il s'est inscrit dans ce groupe, et ce, en démontant la machine de fascination qu'est devenue la désormais légendaire Internationale lettriste.

⁵² Greil Marcus, *Lipstick traces, Une histoire secrète du vingtième siècle*, Paris, Éditions Allia, 1999, p. 201.

⁵³ Cette entrevue a été effectuée par Alexandre Trudel et elle a été mise sur ce site : <http://www.post-scriptum.org/alpha/entrevue/entrevue-apostolides.htm>, p. 17. Apostolidès venait entre autre de publier avec Boris Donné les *Écrits retrouvés* d'Ivan Chtcheglov et la biographie *Profil perdu*, également consacrée à cet auteur. Il est également l'auteur d'un essai sur les origines de l'inspiration de Debord intitulé *Les tombeaux de Guy Debord*. Il travaille avec Boris Donné à rétablir la véritable histoire de l'I.L. et de ceux qui ont fait partie de ce mouvement.

⁵⁴ Dans son article « *Des véritables rapports de Patrick Straram* », Pierre Rannou indique que Straram « [...] outre sa production romanesque, [...] contribue au numéro 4 du bulletin de l'*Internationale lettriste* et aux deux premiers numéros de la revue *Potlatch* [...] », p. 41. Cependant, le numéro 4 de l'I.L. ne contient que cette phrase : « La guerre de la liberté doit être faite avec colère. »

⁵⁵ Formes de collages qui ne procèdent pas d'une création aléatoire visant à libérer l'inconscient, mais qui visent plutôt à former un message cohérent en utilisant des phrases et des images détournées.

⁵⁶ Apostolidès, *Ivan Chtcheglov, Profil perdu, op. cit.*, p. 71.

1.3.1 La période Ivan Chtcheglov : exercices sans filet

Le début de l'histoire de Patrick Straram et d'Ivan Chtcheglov remonte à juin 1952, alors qu'ils errent à Saint-Germain-des-Prés en quête d'aventures et d'alcool. Avec Jean-Claude Guilbert, un personnage haut en couleur du quartier, Straram mendie dans les rues Du Four et des Canettes pour se payer des litres de rouge qu'ils iront ensuite écluser sur le quai du square du Vert-Gallant, au bout de l'Île-de-la-Cité. Il a dix-huit ans, vit de ses propres moyens depuis déjà quatre ans⁵⁷ et boit démesurément. Straram était précoce et rebelle : il avait quitté l'école, sa famille et rejeté sa classe à la fin de 1949, à l'âge de quinze ans, pour traîner dans les rues de Paris. Durant l'été de 1952, « le moment charnière de [sa] vie, [...] de vagues amis communs [réussissent] à [les] faire [se] rencontrer ⁵⁸ » au Jockey d'Auteuil, rue Poussin. Patrick et Ivan ne se quitteront plus pour la durée de la période allant de juin 1952 à l'été 1953. La rencontre avec ce jeune homme très cultivé est décisive pour le cheminement de Straram. Elle représente un choc dans sa vie dissolue : « j'ai rencontré Ivan Chtcheglov – qui a été une espèce de plaque tournante dans ma vie. Il m'a révélé énormément de trucs ⁵⁹ ». Ils partagent la chambre d'Ivan dans la maison familiale des Chtcheglov : « là les deux garçons boivent, fument du haschich, échangent lectures, projets et rêveries. ⁶⁰ » C'est donc une amitié qui encourage la création artistique et l'exploration de leurs rêves respectifs à travers l'écriture et la consommation de drogues. Ils échangent d'égal à égal, sans qu'une personnalité s'affirme aux dépens de l'autre, comme ce sera le cas avec Debord. Avec Ivan, Straram découvre également la poétisation de l'espace urbain. Ils dérivent dans des rues de Paris, alors encore inconnues de Straram⁶¹, en buvant jusqu'à plus soif. Il faut d'ailleurs voir en Chtcheglov celui qui a fait de la dérive une pratique intellectuelle et concrète, voire dialectique, telle qu'elle sera adoptée par l'I.L., puis l'I.S. « Ivan allait m'apprendre à vivre. Lectures et écritures. Quartier arabe. Dérèglement de tous les sens, méditation, jeu de la dérive et du détournement de situations, idées et filles en commun. C'est avec Ivan que pour

⁵⁷ Bien qu'il puisse résider dans la chambre de bonne que possèdent ses parents à Paris et qu'il soit parfois aidé, pour le logis et la nourriture, par sa grand-mère, Mara, aux haies de Bourdonné.

⁵⁸ Patrick Straram, *Collage autobiographique*, dans *La veuve blanche et noire un peu détournée*, *op. cit.*, p. 79.

⁵⁹ *Hobo Québec*, « Spécial Straram », no 9-10-11, octobre-novembre, 1973, p. 28.

⁶⁰ Apostolidès, *op. cit.*, p. 48.

⁶¹ Par exemple, « [...] la rue Xavier-Privat, près de la Huchette, près de Saint-Séverin, petite rue où jamais un policier français ne mettait les pieds – C'est une rue arabe. Et dans un bistro arabe, où les Blancs n'entrent pas nous avons notre table où nous fumions leur kif, nous buvions leur mascara. » *Hobo Québec*, *op. cit.*, p. 28.

moi acquièrent un sens réalité, savoir, camaraderie.⁶²». Le contact avec Chtcheglov marque donc énormément Straram : l'amitié qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, florissante dans les échanges intellectuels, semble déjà inscrire en lui les thèmes qui ne deviendront lettristes que plus tard. À partir de ce moment, Straram acquiert une *vision* de la ville, il porte attention « au fond de la quotidienneté », à tout ce que le quotidien recèle de surprenant, au caractère ludique qu'il peut permettre de mettre en avant. Il apprend aussi à prendre position contre les désirs de pouvoir :

les jeux d'Ivan, l'errance d'Ivan, la volonté d'Ivan d'une rigueur morale et intellectuelle pour faire front contre la volonté de puissance, l'intransigeance ferme et lumineuse d'Ivan me fourrant le nez chaque fois au fond de la quotidienneté au cours sans retenue des délires, des guignols, des petites séances de possession, *exercices sans filet*...⁶³

Les deux comparses *expérimentent* des comportements ludiques dans la dérive sans savoir exactement ce qui s'ensuivra. Déjà leurs activités auraient pu être qualifiés de lettristes, si l'on en juge par la démarche fondatrice de l'I.L. :

il s'agit en permanence de se livrer à des expériences. La pratique précède la théorie. Debord et ses amis n'ont pas une conception livresque : sans cesse, ils cherchent des sensations. En ce sens, ils tendent à construire des situations, c'est-à-dire des moments forts où la vie est pleinement vécue.⁶⁴

C'est donc avant même sa collaboration à l'Internationale lettriste que Straram développe les pratiques de la dérive, les comportements ludiques et une camaraderie sous le signe de l'intensification passionnelle de l'échange. On peut raisonnablement penser que les deux amis entretenaient peut-être déjà des discussions sur l'architecture et l'urbanisme. Si tel est le cas, ils devaient déjà s'attarder à définir les comportements expérimentaux et les valeurs « nouvelles » qui devraient orienter le mode de vie de petites communautés. Cependant, comme ils ne font pas encore partie du groupe, c'est une activité qui est personnelle aux deux jeunes gens. Ils dérivent ensemble en toute liberté. Ils *expriment* ce qu'ils ressentent sans rien

⁶² Straram, *Collage autobiographique, op. cit.*, p. 80.

⁶³ *Ibid.*, p. 82.

⁶⁴ Christophe Bourseiller, *Vie et mort de Guy Debord*, Paris, Éditions Plon, 1999, p. 73.

théoriser, mais en intériorisant une forme passionnelle de l'amitié, pour le plaisir de l'échange⁶⁵. Debord a sûrement ajouté par la suite, dans la vision tactique, sociétale et marxiste qui lui est propre, que le changement du mode de vie devrait s'étendre au monde entier, sans cela il serait récupéré par les pouvoirs capitalistes ou constamment réprimé par les polices.

1.3.2 Une expérience de la communauté

Il apparaît aussi important de rappeler que juste avant de rencontrer Ivan, Straram avait passé l'hiver et le printemps à reconstruire des villages abandonnés dans la Drôme en vivant dans des communautés marginales et artistiques. Du 7 décembre 1951 jusqu'au printemps 1952, il habitait Creyer, un village abandonné des Alpes, situé dans le Dauphiné, à mille mètres d'altitude, pour aider un peintre à créer une communauté d'artistes. L'emploi du temps était ainsi réparti : « il y avait une moitié de la journée consacrée au travail de production, en peinture, en écriture, etc., et l'autre moitié de la journée consacrée à la reconstruction du village. ⁶⁶» Cependant, au printemps il quitta Creyer après s'être brouillé avec le peintre qui l'hébergeait et se fit embaucher comme ouvrier agricole dans « une première vraie commune [...]. Pas de Jesus freaks. ⁶⁷» Celle-ci était située dans une ferme de la Drôme où un ancien légionnaire avait confié à cinq ou six couples une soixantaine d'orphelins et d'enfants abandonnés, recueillis dans la banlieue parisienne. La communauté vivait des produits de la ferme et de dons. Après leurs études, les enfants étaient orientés vers des écoles techniques ou d'autres centres d'apprentissage⁶⁸. Il est fort possible que ce soit durant ces années-là que Straram ait pris conscience de l'importance de fonder une communauté autogérée par ceux qui y vivent ; une communauté rassemblée par des valeurs fraternelles, comme la disponibilité, la responsabilité, la curiosité, la générosité et l'indépendance⁶⁹ : « une

⁶⁵ En fouillant dans son agenda de 1952, on remarque la fréquence de leurs échanges épistolaires et de leurs rencontres dans les bars et les cafés. Patrick Straram, *Agenda 1949-1961*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/015001.

⁶⁶ *Hobo Québec, op. cit.*, p. 28.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 28.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 28.

⁶⁹ Ces valeurs, auxquelles il tenait, il les répétera comme des mantras dans plusieurs de ses textes.

communauté qui serait produite par nous-même.⁷⁰». Il appert ainsi que Straram avait des connaissances pratiques, un savoir du terrain. Le paysage architectural déserté de ces villages fantômes lui est alors peut-être apparu comme une forme de décor, et l'aménagement urbain comme une possibilité de rendre la vie plus passionnante. Il est, de plus, manifeste que le comportement, nourri d'expériences multiples, de Straram a séduit ses copains lettristes, et ce qui est également sûr, c'est que ses habitudes expérimentales étaient, pour ainsi dire, straramiennes avant d'être lettristes.

Ivan, quant à lui, avait ébauché avec Henri de Béarn, préalablement à sa rencontre avec Straram, l'idée du *nouveau nomadisme*. Il rêvait de partir avec Henri en Amérique du Sud, et devait donc être très sensible au mode de vie nomade de Straram. Notons aussi que le *Formulaire pour un urbanisme nouveau* de Chtcheglov date d'octobre 1953 et qu'il est difficile d'imaginer que c'est la rencontre avec Debord seule qui a permis au jeune homme de développer ses idées.

1.3.3 Mystère et occultisme

Parallèlement, cette amitié a permis à Straram d'échanger avec un autre écrivain aussi attiré que lui par le lyrisme, qui exalte le quotidien et l'occultisme, qui donne au réel une part mystérieuse. Si l'on examine les raisons de l'exclusion de certains membres lettristes, il est facile de concevoir qu'elles s'adressaient, entre autres, à Chtcheglov, mais aussi que Straram aurait inmanquablement été visé s'il n'avait pas déjà démissionné :

Une autre fraction, comprenant parfois les plus avancés dans la recherche d'un nouveau comportement, se voit conduite par le goût de l'inconnu, du mystère à tout prix – et, il est à peine besoin de le souligner, par une niaiserie philosophique peu commune – à divers aboutissement occultistes et qui frisent même la théosophie.⁷¹

⁷⁰ *Ibid.*, p. 28.

⁷¹ « Contradictions de l'activité lettriste internationaliste », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 226-227.

Cette passion pour le « mystère à tout prix » qui unissait les deux jeunes hommes les séparait en quelque sorte du contenu purement matérialiste que tâchait de développer Debord dans l'I.L. L'attrait pour le mysticisme et l'occultisme est un sujet qui n'a jamais été étudié chez Straram, tandis que les auteurs de la biographie de Chtcheglov ont établi qu'une « véritable fascination » pour les mystères des sociétés secrètes était à l'œuvre chez le jeune homme.

Ces thèmes [ésotérisme, occultisme, sagesse orientale, réalité des signes] [...] trahissent l'influence d'Artaud sur Chtcheglov : ils véhiculent toute une conception magique du monde et des rapports entre les êtres, une croyance irrationnelle en la puissance des sorts et des envoûtements.⁷²

Considérant sa grande amitié avec Chtcheglov et les occurrences mystiques qui parsèment l'œuvre de Straram, il semble pertinent de faire ressortir cet aspect. La théosophie intéressait Straram dans la mesure où il cherchait à comprendre et à interpréter les événements de son existence au moyen d'intuitions mystiques directes et d'interrogations philosophiques. Elle inscrivait également dans sa vie quotidienne une part de mystère qui lui donnait l'« aura » d'un « beau ténébreux ». En bref, elle participait de cette « accélération passionnelle » que revendiquaient les lettristes, malgré son incompatibilité avec la ligne de conduite dictée par Debord. Qu'à cela ne tienne, Straram avait décidé de *comprendre* le hasard et de l'interpréter comme un signe favorable justifiant sa conduite. La lecture du roman *Les bouteilles se couchent* permet d'ailleurs de constater ce parti pris de Straram pour la signification du hasard. La rencontre entre Murphy et Texlor devient ésotérique lorsque le nouveau venu se met à lire ses lignes de la main et à interpréter la signification de son signe du zodiaque :

- Montrez-moi votre main, demanda Murphy. ... Main curieuse, très curieuse. Votre ligne de vie débute depuis votre ligne de chance, droite, belle, puis une séparation complète, une grave blessure, vous devrez faire face à un accident sérieux, vous aurez du mal à vous en remettre, beaucoup de mal, et vous seul pourrez enrayer les suites néfastes. Votre ligne de chance n'a rien de particulier, mais elle doit vous apporter un ensemble de circonstances bénéfiques, favorables. Curieuse votre main, si vous me l'accordez ! Vous êtes intellectuel, sensible, presque trop sensible, mais toujours par l'intermédiaire de la raison, sans aveuglement. Une imagination riche, mais elle aussi soumise à la logique.

⁷² Apostolidès, *Ivan Chtcheglov, Profil perdu, op. cit.*, p. 66.

Vous répugnez à vous livrer si vous n'en avez auparavant établi le bien-fondé, vous laissez votre raisonnement maître de vos réactions les plus intimes. Dialogues intérieur, vous passez au crible la moindre manifestation affective, vous classez soigneusement le moindre ressac de votre cœur. Votre véritable bien-être vous savez le trouver plus dans un monde intérieur fermé que dans votre prochain. Il faut beaucoup pour vous ébranler, malgré cela un rien vous touche. Nature complexe, qui n'est pas exempte d'hésitations, de dilemmes, points d'interrogation dont certaines n'ont pas encore obtenu de réponse suffisante. Ainsi s'exprime plus particulièrement votre ligne de cœur, résolue mais non convaincue. À quel signe du Zodiaque appartenez-vous ? [...] Encore que facilement atteint de mélancolie apparente les natifs du Capricorne sont volontiers assez détachés du monde qui les entoure, doués d'une excessive indépendance d'esprit et de cœur, orgueilleux mais le plus souvent à raison, lucides au delà de leur entourage, nourris de la connaissance divine. Signe de terre le Capricorne commande facilement des constitutions faibles, mais de supérieurs intellects, si vous me passez le mot. Saturne y prédomine, qui empreint de démoniaque, et la Lune et Jupiter en sont les visiteurs nocturnes. La Lune porteuse des sciences occultes, Jupiter accroît volonté et réussite. [...] Vénus assure un charme certain, même s'il intrigue, s'il inquiète, et un penchant heureux pour les arts.⁷³

De plus, sa démission de l'I.L. va également dans ce sens. Rappelons-nous les deux dernières phrases de son billet : « La gnose se vit plus qu'elle ne s'explique. Les procès seront mythologiques ou ne seront pas. » Straram admet ici avec franchise son attachement pour la « gnose » et la mythologie, qui ne procèdent pas de l'explication, ni de la théorisation. Il faut écrire cette vie et la vivre pour, en retour, l'intensifier, la faisant appartenir au mythe, par la magie de la transcription lyrique. Certes, il faut refaire le monde ; mais pour Straram, il faut d'abord irradier, s'enfiévrer, se soûler, se brûler et rencontrer, surtout. Et pour *agir* ainsi, une bonne part de « magie » est essentielle.

1.3.4 L'autobiographie exaltée : lyrisme et mysticisme

Dans un même ordre d'idée, ce qui compta pour lui, durant ses années d'errance en Europe (1949-1954), fut de « vivre sa vie⁷⁴ » le plus passionnément possible et de se découvrir lui-même : « Amour / Folies / Dérives. Il n'est question ni de s'éparpiller, ni [d'aimer], mais

⁷³ Straram, *Les bouteilles se couchent*, op. cit., p. 32-35.

⁷⁴ Straram utilise souvent cette expression, empruntée à son cinéaste préféré, Jean-Luc Godard.

d'avancer plus avant vers soi, et le reste n'est qu'illusion.⁷⁵» Mais ce n'est pas tant par son penchant subjectiviste que Straram différait du groupe lettriste (chaque membre avait une forte personnalité, si ce n'est une fibre mégalomane) ; c'est plutôt par ses goûts littéraires et ses influences philosophiques. Il faut voir en effet que son écriture, essentiellement autobiographique, combine plusieurs genres *littéraires* dans un style poétique et lyrique⁷⁶ qu'il employait de toute évidence pour exalter sa vie en faisant de ses amis, de ses amours et de lui-même de nouvelles figures mythologiques. Ceci est à l'opposé de l'écriture purement provocatrice, explicative et factuelle des membres de l'I.L.

Dans cette optique, le roman qu'il récrivait constamment durant sa période française, *Les bouteilles se couchent*, est avant tout un témoignage romancé de sa jeunesse errante à Saint-Germain-des-Prés, plutôt qu'un livre porteur des théories lettristes. De plus, ce roman paru chez Allia est un collage effectué par Apostolidès et Donné, qui n'ont retenu que les parties qu'ils supposaient avoir appartenu aux *Bouteilles*. Provenant initialement du pavé intitulé *Bass and C's Imperial stout ou Nathacha*, un roman de Straram inédit, foisonnant et impubliable, il contient avant tout le récit de plusieurs morceaux mémorables de ses années d'errance à Saint-Germain-des-Prés. On y découvre son premier port d'attache dans la rue, alors qu'il avait quinze ans, le bistro *Le Jockey d'Auteuil*, et les caractéristiques de plusieurs filles avec qui il a eu des relations sexuelles. Ensuite, il brosse un portrait touchant de son oncle Karl, il ajoute une partie de sa correspondance avec Chtcheglov alors qu'il demeurait à Bourdonné, chez sa grand-mère Mara. Suit un récit de son voyage au Havre à l'automne 1952, avec Michèle Bernstein, rebaptisée Véronica, où nous apprenons qu'il est demeuré jusqu'en hiver pour ensuite aller retrouver Véronica à Chatillon-en-Diois. Le chapitre VI qui suit est une sorte de prose lyrique sur la nuit et l'ivresse. Straram mentionne également dans son récit les auteurs et les livres qu'il lit : Kafka, *Les frères Karamazov*, les œuvres complètes d'Alfred Jarry, *L'amour fou* de Breton, *Moby Dick* de Melville, Aloysius Bertrand,

⁷⁵ Note inscrite en bas de la date du dimanche 31 août dans son minuscule agenda de l'année 1952, *op. cit.*

⁷⁶ « Texlor sortit. L'état de la nuit ivre l'enferma en une flore imaginaire. Des volubilis grimpaient leurs violets fragiles sur des abbayes déchuës, l'orchidée sauvage exhalait sa plainte fière, l'abîme désolé traînait derrière lui le regret austère et froid des genêts, jaune pâle. Visage glabre d'un curé mal nourri pissant dans le bénitier, sur fond ardoise pissenlit. Rumeurs vibratoires. Décomposition villebrequine. Métamorphoses. Chrysocôme. », *Les bouteilles se couchent*, *op. cit.*, p. 27.

Tristan Corbière, Gérard de Nerval, Knut Hamsun, Henry Miller, Rémy de Gourmont, Malcolm Lowry, Diel, Joyce, *Gaspard de la nuit*, Louise Labé, *La nausée* de Sartre, Jacques Vaché, Lewis Carroll, Michaux, Rimbaud, etc. Ses rencontres sont racontées en détail. Il y a peu d'éléments purement fictionnels, hormis le récit d'un Russe avec une tache sur le pénis qui le rend timide et craintif auprès des femmes, puis meurtrier. Sont également condensés ses séjours à Creyer et son voyage de noces. En somme, ce roman contient les récits de souvenirs, des passages philosophiques, des « délires-dérives », des correspondances, des parties où s'expriment les tendances occultistes, mystiques et théosophiques de Straram, des énumérations de musiciens de jazz, de chansonniers français, de musique classique, etc. En fait, Straram imitait ses modèles, soit Cendrars et Miller, qui réservaient à la biographie une place majeure dans leur œuvre, de même que Sartre, qui ne voyait pas réellement de raison au fait d'exister, sans oublier Lowry, qui concevait l'alcoolisme comme un état mystique susceptible d'apporter une lucidité noire à une existence jusque-là sans but.

Donc, déjà Straram est plus que seulement lettriste, il a un projet personnel qui consiste à conserver les moments passionnants de sa vie en les transformant par l'écriture en de nouveaux mythes ; une opération qui avait pour but d'intensifier son parcours personnel, d'à la fois traduire et insuffler une énergie renouvelée à sa *praxis*. Pour simple ou personnel qu'apparaisse ce projet en regard de l'aventure lettriste, il n'en demeure pas moins propre à Straram, et souligne une incompatibilité relative avec cette dernière.

1.3.5 La débauche ou la fête comme posture

Si Straram découvre une nouvelle manière de voir le monde avec Chtcheglov, il continue cependant de vivre dans une certaine confusion dont les surdoses d'alcool sont en partie responsables, confusion dans les idées dont on ne peut que penser qu'elle a quelque chose à voir avec son écriture délirante. Cependant, c'est peut-être ce qu'il lui fallait pour vaincre une timidité monstre et se transformer en un personnage de la faune de Saint-Germain-des-Prés. Comme il le dit lui-même dans un entretien réalisé le 13 février 1988 par Jean-Gaétan Séguin,

« l'alcool permet des présences à la fois créatives et révolutionnaires – par révolutionnaires, j'entends imaginer et inventer un exister-autrement-maintenant ⁷⁷ ».

Dans les premiers mois de 1953, Straram ingurgite « une consommation quotidienne de cinq à six litres de 12° et d'un litre de rhum, sans compter stout et raki – d'où : crises de foie, et stomacale déchéance. ⁷⁸ » Cette consommation effrénée d'alcool le conduira à se faire expulser de trois bars de la rive gauche fréquentés par ses amis lettristes au début du mois de mai 1953, c'est-à-dire moins d'un an après sa première rencontre avec Chtcheglov. Plus tard, lorsque Chtcheglov aura marqué de ses idées le groupe lettriste, « les marches de bistrots en bistrots, parfois dirigées vers un lieu précis, auxquelles les lettristes se livraient déjà, se [transformeront] ainsi en dérives où l'errance et l'ivresse [viseront désormais] surtout à créer des ambiances insolites. ⁷⁹ » Chtchevglov aura donc mis des mots sur une pratique déjà existante, et notablement, chez Straram. Comme cela a été évoqué précédemment, l'alcoolisme a été volontairement omis de l'histoire des activités de ce groupe, probablement pour ne pas en discréditer les théories. En d'autres termes, il a fallu dissimuler que ces « nouveaux comportements » avaient, du moins en partie, une source banale : l'alcool. Il s'agissait, après tout, de créer un mythe, et on ne crée pas une nouvelle mythologie avec des moyens anciens. Chtcheglov confiera pourtant, à propos de la raison pour laquelle il avait été enrôlé pour vendre le numéro trois de la revue de l'Internationale lettriste : « La principale et unique raison de cette vente à la terrasse des cafés était de boire quelques bouteilles de plus chez Charles ⁸⁰ ».

C'est dans cette atmosphère propice à la confusion que Straram fait la rencontre de Lucille Dewhirst, une jolie canadienne dont il s'éprend. Lorsqu'elle tombe enceinte et sans qu'il sache si l'enfant est le sien, Straram l'envoie en Espagne avec la promesse de l'épouser. Cette prise en charge d'autres personnes serait-elle pour lui un moyen de prendre ses distances avec sa vie de bohème, de devenir plus sérieux et responsable ? Ce qui est certain, c'est que la vie de Straram n'est pas des plus stables et que la frénésie dont elle témoigne (du moins sous

⁷⁷ Jean-Gaétan Séguin, *Patrick Straram ou Le Bison ravi : Entretien*, Montréal, Guernica, 1991, p. 40

⁷⁸ Straram, *Les bouteilles se couchent*, op. cit., p. 114.

⁷⁹ Apostolidès, *Ivan Chtcheglov, Profil perdu*, op.cit., p. 58-59.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 58.

l'aspect de la santé) doit commencer à inquiéter Straram, sinon à lui peser. Le roman *Les bouteilles se couchent* révèle un fond de tristesse et d'ennui qui n'est peut-être pas éloigné de son désir de changer de vie : « Uniforme décor ; nuits toujours pareilles, et chaque fois différentes, renouvelées de visages ou de vins, revenues avec chaque fois d'autres histoires, de longues et cruelles histoires.⁸¹ » C'est peut-être ce qui explique la nouvelle direction que semble prendre sa vie lorsqu'il va rejoindre Lucille à la fin de juin pour l'épouser. Ensemble, ils visiteront Rome, la Costa Brava et l'île d'Ibiza, pour finalement revenir à Paris en septembre.

1.3.6 Une courte période

À son retour, Straram, marié et père de famille, constate que son ami Chtcheglov travaille avec Guy Debord à donner un souffle nouveau à l'I.L. « Ensemble, ils projettent de réaliser un nouveau numéro de la revue Internationale lettriste qui trancherait avec les trois déjà publiés. Avec cette publication, ils entendent frapper un grand coup, imposer le mouvement lettriste sur la carte intellectuelle parisienne et se présenter comme ceux qui jettent les bases d'une civilisation à venir.⁸² » Pour ce faire, une revitalisation du mouvement et de ses idées est nécessaire. Et il faut bien l'avouer, jusqu'à ce que Chtcheglov arrive, il n'y a rien de bien original dans la démarche de l'I.L., sauf peut-être le désir de réaliser concrètement les utopies des avant-gardes historiques. Pour l'essentiel, cependant, elle utilise la provocation en s'opposant à des grandes figures de l'époque comme André Breton ou Albert Camus pour arriver à se faire connaître et impose sa présence fracassante dans les bars. La collaboration entre Debord et Chtcheglov fera d'ailleurs écrire à Straram, un an plus tard : « L'été dernier il n'y avait que Guy Debord, impuissant, et Gilles Ivain [alias Ivan Chtcheglov] – c'est lui qui a jeté toutes les bases de la nouvelle Internationale, et a obtenu la synthèse qui leur permet aujourd'hui de croire en eux.⁸³ » À l'automne 1953, Straram se joint donc naturellement à ses amis en devenant officiellement un membre de l'I.L. C'est peut-être aussi une manière pour

⁸¹ Straram, *Les bouteilles se couchent*, op. cit., p. 12.

⁸² Apostolidès, op.cit., p. 62.

⁸³ Lettre de Straram à Jacques Blot datée du 29 août 1954 ; cité dans Apostolidès, op.cit., p. 58.

lui de diriger ses capacités vers une activité intellectuelle constructive qui l'aidera peut-être à sortir de la confusion. Straram et Lucille habitent alors à l'hôtel de Georges Arnaud⁸⁴, un membre fugitif du groupuscule, sur l'Île Saint-Louis. Cependant, au début d'octobre, Straram est interné à l'asile de Ville-Evrard pour avoir menacé, dans un état d'ébriété avancé, des passants (ceux-ci s'étaient vus ordonner formellement d'admettre sa beauté, sous peine de représailles physiques immédiates). Les liens entre l'activité créatrice et la séquestration sont bien connus. Et l'écriture provoque une ivresse moins onéreuse, plus voluptueuse et plus durable que l'autre, l'éthylique. Il n'en faut pas plus : la créativité littéraire de Straram explose durant ce séjour de deux mois à l'asile, peut-être justement parce qu'il boit moins. C'est là qu'il écrira le texte « P.S. Post-Scriptum harmonical » qui sera publié dans *Le tremplin*, la revue des patients de Ville-Evrard et que Debord considérera plus tard comme « la première déclaration "situationniste" imprimée⁸⁵ ». Cependant, il faut se garder de conclure que cela signifie que Straram établit les bases de l'I.S. Il est seulement le premier à mentionner qu'il faut désormais créer des situations, sans préciser de quelles sortes de situations il s'agit. C'est également durant ce retrait forcé qu'il concocte ses premiers collages. Lorsqu'Ivan et Guy lui rendront visite, ils remarqueront qu'ils ont fait la même chose de leur côté, mais en donnant le nom de *métagraphies influentielles* à leurs créations. C'est donc sans l'influence des lettristes que Straram a commencé à faire des collages. Le terme de métagraphie a dû être suggéré par Debord. Encore une fois, si l'activité et les créations de Straram recourent celles du lettrisme ou du situationnisme naissant, ce n'est que fortuit, et en ce qui concerne Straram, son rapprochement avec Debord et Chtcheglov n'entame en rien le fait que le collage a d'abord été pour lui une pratique individuelle qui n'était pas destinée à s'inscrire dans le mouvement lettriste ou situationniste, mais qui constituait une pratique artistique qui portait ses propres motivations et se suffisait à elle-même. D'ailleurs, le groupe est alors peu concerté. Avant même que Straram ne sorte de l'asile, Debord « [...] part à Cannes pour un assez long séjour, en novembre-décembre 1953 [...] ⁸⁶ » et confie le titre de directeur de la

⁸⁴ Écrivain qui forçait l'admiration de Straram parce qu'il vivait ses idées plutôt que de les limiter à une expression purement littéraire. Son goût de l'aventure précédait d'ailleurs celui de l'écriture.

⁸⁵ Lettre de Debord à Straram du 25 août 1960 incluse dans Guy Debord, *Correspondance*, vol. 1, Paris, Fayard, 1999, p. 377.

⁸⁶ Apostolidès, *op. cit.*, p. 62.

publication à Ivan qui n'arrivera pas à lancer le grand numéro de la revue faute de « vouloir arriver ⁸⁷».

De janvier jusqu'au 18 avril 1954, date de son départ pour Vancouver, on dispose de peu d'informations au sujet de Straram. L'I.L., quant à elle, patauge dans l'immobilisme. En effet, aucune activité ne « frappe un grand coup ». Nous savons que Straram continua de fréquenter Chtcheglov, Debord et ses amis lettristes, mais sa collaboration à l'I.L. durant cette période n'est pas documentée. Cependant, nous imaginons qu'il a dû passer plusieurs semaines à préparer son voyage au Canada. Une chose est sûre, il a tenté, sans succès, de faire publier son récit *Les bouteilles se couchent*, ce qui démontre combien il lui tient à cœur d'être reconnu comme un écrivain. Fraîchement débarqué à Crescent Beach, en Colombie-Britannique, il apprend l'« exclusion » de Chtcheglov, et démissionne aussitôt de l'I.L., par solidarité.

Comme nous venons de le voir, la participation de Straram à l'I.L. a été de courte durée. Elle commence en septembre 1953 et prend fin en juin 1954, ce qui représente une dizaine de mois, pendant lesquels, comme j'ai tenté de le mettre en lumière, il fut plus ou moins actif au sein du groupe, et souvent de manière indirecte. En reconsidérant cette période et les influences qui en ressortent, il appert que sa relation avec Chtcheglov eut pour lui une grande importance, que n'eurent certainement pas les liens qui l'unissaient à Debord ou au groupe lettriste. C'est ce que confirme d'ailleurs l'entrevue qu'il a accordée à Hobo-Québec en 1973⁸⁸. Il faudra attendre l'époque du *Cahier pour un paysage à inventer* pour que s'installe une véritable relation entre Straram et Debord. À l'époque de Saint-Germain-des-Prés, tout est encore bien flou, et ce qui se dessine est déjà révélateur d'une différence marquée entre la trajectoire de Straram et celle de cette nouvelle avant-garde.

Malgré tout, ce qui semble être resté de cette époque pour Straram, c'est le goût, que partageaient alors Debord et Chtcheglov, de créer de nouveaux mythes en se servant de

⁸⁷ *Ibid.*, p. 70.

⁸⁸ *Hobo Québec, op. cit.*, p. 28.

soi-même pour constituer une nouvelle figure mythologique. Plus tard, lorsqu'il arrivera à Montréal, Straram essaiera d'ailleurs de reproduire ce qu'il avait vécu et qui l'avait tant séduit à Saint-Germain-des-Prés, soit la connivence d'une tribu d'amis qui rêvent d'une vie sans rapport avec celle permise par la société telle qu'elle est : « [...] le projet de l'I.L. était l'extension rationnelle d'un conte de fée. L'utopie, exact centre du monde, était là où l'I.L. comptait vivre. ⁸⁹ » Or, la seule exigence de plus que possédait cette avant-garde, par rapport aux précédentes, était de ne pas s'enfermer dans l'art, mais de faire advenir le monde rêvé au cœur même de la société moderne. Et c'est certainement pourquoi les situationnistes, le groupe qui est venu après l'I.L., s'est débarrassé des artistes à partir de 1962, une attitude que Straram n'aurait pas supporté, lui qui, adhérant plus tard à une vision marxiste, n'en demeurera pas moins fasciné par le pouvoir de la création et l'expression individuelle. En conclusion, bien que plusieurs éléments lient ses pratiques à celles des lettristes-internationalistes, son œuvre de jeunesse demeure franchement individualiste, à la manière des existentialistes, voire des anarchistes, beaucoup plus que des marxistes, dont la pensée lettriste s'inspire en fin de compte. Peu avant sa mort, il déclarera être un « anarchiste apatride ⁹⁰ ».

⁸⁹ Marcus, *Lipstick traces*, *op. cit.*, p. 201

⁹⁰ Séguin, *Patrick Straram ou Le Bison ravi*, *op. cit.*, p. 14.

CHAPITRE II

UN HOMME TOTAL SE PROMÈNE AU CANADA (1954-1967)

Le secret du pouvoir séducteur des théories situationnistes dans les années soixante s'explique par leur volonté d'associer le contenu de la nouvelle révolution, annoncée par l'art, aux moyens pratiques de sa réalisation, inclus dans le vieux mouvement ouvrier.⁹¹

2.1 L'Internationale situationniste

La fondation de l'Internationale situationniste est le résultat de la fusion de l'Internationale lettriste, du mouvement international pour un Bauhaus imaginiste, d'un groupe de peintres italiens et du Comité psychogéographique de Londres⁹² en juillet 1957, à la conférence de Cosio D'Arroscia. La première tâche de cette nouvelle formation avant-gardiste est de réaliser concrètement les expérimentations que l'I.L. ne faisait qu'appeler dans le but de « s'insérer "dans la bataille des loisirs", qui est le véritable nouveau théâtre de la lutte des classes.⁹³ » En réponse au *spectacle* et à la non-participation, ils élaboreront une *science des situations*. Les situationnistes articulent désormais les problèmes de la création culturelle avec ceux de la révolution : « Notre affaire est précisément l'emploi de certains moyens d'action, et la découverte de nouveaux, plus facilement reconnaissables dans le domaine de la culture et des mœurs, mais appliqués dans la perspective d'une interaction de tous les

⁹¹ Anselm Jappe, *Guy Debord, Essai*, Saint-Amand-Montrond, Éditions Denoël, 2001 [1993], p. 102.

⁹² Ce « groupe » était composé d'un seul jeune homme nommé Ralph Rumney.

⁹³ Jappe, *op. cit.*, p. 105.

changements révolutionnaires.⁹⁴» Cependant, à partir de 1957 et jusqu'en 1962, « le dénominateur commun se limite pratiquement au thème de l'urbanisme unitaire et à l'expérimentation pour créer de "nouvelles ambiances" dans le but de susciter de nouveaux comportements et d'ouvrir la voie à une civilisation du jeu.⁹⁵» Les arts ne sont pas niés sans les réaliser, comme le faisaient les dadaïstes en étant nihilistes, mais ils ne sont pas réalisés sans les supprimer comme l'on fait les surréalistes en restant surtout des artistes : les arts de la scène doivent être intégrés dans le quotidien comme des comportements allant de soi, car la nouvelle civilisation imaginée par les situationnistes sera ludique ou ne sera pas. Les productions concrètes, comme les peintures ou les sculptures, devront éventuellement, *après la révolution*, faire partie des unités d'ambiance matérielle et être intégrées dans des architectures dont la visée sera de créer des situations dans cette société du jeu⁹⁶. Contrairement à l'avant-garde historique, les situationnistes veulent faire de la vie quotidienne un art ; mais pour ce faire, ils doivent changer les structures présentes de la société en s'attaquant au pouvoir qui les maintient en place et en devenant la seule avant-garde digne de ce nom. Il veulent vivre dans une nouvelle civilisation et passer l'ancien monde au moulinet.

Durant cette période d'expérimentation et de détournement, les productions « artistiques » sont nombreuses. Pinot-Gallizio invente la peinture industrielle, produite à grande échelle sur des rouleaux vendus au mètre qui serviront ultimement à décorer l'intérieur des maisons en offrant une unité d'ambiance. Jorn peint par-dessus de vieux tableaux achetés au marché aux puces, détournant ainsi leur expression première. Constant, architecte de profession, élabore de façon précise et détaillée la maquette d'une ville utopique : « New Babylone ». Debord produit deux textes composés entièrement de phrases détournées disposées sur les structures porteuses de Jorn. Les livres, édités en nombre limité, s'intitulent *Fin de Copenhague* et

⁹⁴ Guy Debord, *Rapport sur la construction des situations*, Italie, Éditions Mille et une nuits, 2000 [1957], p. 7.

⁹⁵ Jappe, *op. cit.*, p. 103.

⁹⁶ « La conception que nous avons d'une « situation construite » ne se borne pas à un emploi unitaire de moyens artistiques concourant à une ambiance, si grandes que puissent être l'extension spatio-temporelle et la force de cette ambiance. La situation est en même temps une unité de comportement dans le temps. Elle est faite de gestes contenus dans le décor d'un moment. Ces gestes sont le produit du décor et d'eux-mêmes. Ils produisent d'autres formes de décor et d'autres gestes. ». « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », *Internationale situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 12.

Mémoires. Ce dernier livre évoque, en utilisant uniquement des éléments préfabriqués, c'est-à-dire des phrases prises çà et là dans divers écrits, les années de l'Internationale lettriste. Debord tourne également un moyen-métrage intitulé *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps* qui retrace, avec des images de ses amis (dont Straram), des plans de lieux de Paris qui l'ont hanté, des images prises ailleurs et détournées, les années de l'Internationale lettriste. L'I.S. lance finalement quelques monographies sur ses artistes et, bien que l'exposition n'ait pas eu lieu, organise au Musée communal d'Amsterdam un labyrinthe adapté à la dérive.

2.1.1 L'art et la culture révolutionnaire (1957-1962)

Il s'agira donc, jusqu'en 1962, de « réaliser l'art comme “praxis révolutionnaire”⁹⁷ ». Les situationnistes cherchent à transformer le secteur culturel de l'intérieur. *L'Internationale situationniste* est alors, selon Debord, « une tentative d'organisation de révolutionnaires professionnels dans la culture.⁹⁸ » Ils poursuivent donc le travail commencé dans l'I.L. en réalisant des maquettes, des textes, des détournements. De 1958 à 1962, cette avant-garde a la volonté de faire la démonstration, à partir de sa production artistique, que changer la vie est possible si l'on change la forme des villes. Les moyens matériels nouveaux proposés par les nouvelles technologies pour transformer l'architecture des habitations et l'urbanisme des villes offrent la possibilité concrète de changer la vie en faisant du quotidien une passionnante errance à travers la ville, devenue pour l'occasion un immense labyrinthe constitué de divers quartiers possédant chacun un urbanisme unitaire favorisant le jeu. Selon les situationnistes, la technique a le pouvoir de changer la vie plus que la poésie, car elle est en mesure d' « opposer au quotidien actuel des possibilités réalisables, et non de simples rêveries.⁹⁹ » La science et la technique rendraient possible, s'ils étaient utilisées autrement, d'accroître la qualité du quotidien des individus plutôt que la quantité des marchandises. Il ne

⁹⁷ Jappe, *op. cit.*, p. 108.

⁹⁸ I.S., n°1, *op. cit.*, p. 21.

⁹⁹ Jappe, *op. cit.*, p. 121.

s'agit pas d'une utopie abstraite, car l'I.S. confronte « la réalité de la société avec ses promesses et ses prétentions ¹⁰⁰ ».

Cependant, le rapport entre « culture » et « révolution » semble malaisé pour plusieurs et « une fracture irrémédiable ¹⁰¹ » transforme bientôt le programme et la composition de l'I.S. Constant, Pinot-Gallizio, Jorn, la section allemande (Spur¹⁰²) et tous les « nashistes¹⁰³ » scandinaves continuent de considérer l'art avec un certain respect : ils « ne veulent pas sortir d'une conception traditionnelle de l'artiste, ni accepter vraiment la discipline requise ¹⁰⁴ » pour réaliser l'art en tant que « praxis révolutionnaire ». De plus, « presque tous les artistes de l'I.S. expriment leur scepticisme quant à la vocation révolutionnaire du prolétariat et préféreraient confier aux intellectuels et aux artistes la tâche de contester la culture actuelle, dans la perspective d'une « évolution lente » plutôt que d'une révolution qu'ils estiment lointaine. ¹⁰⁵ » Ils veulent donc implicitement recréer une hiérarchie dont le sommet serait composé d'intellectuels et d'artistes. Pour une autre partie du groupe, Debord le premier, « il existe au contraire de nouvelles conditions révolutionnaires ¹⁰⁶ » qui impliquent qu'on mette fin au programme de contestation de la culture de l'intérieur : « la sphère de l'expression est vraiment dépassée, la libération de l'art ayant été « *la destruction de l'expression elle-même* ¹⁰⁷ ». Ce groupe considère qu'il faut plutôt investir le champ politique en offrant une critique radicale et globale de la société moderne et en insistant sur « la nécessité d'une subversion d'ensemble ¹⁰⁸ » plutôt qu'en illustrant, à l'aide d'utopie et de maquettes, les possibilités que recèlent les nouvelles technologies dans la constitution des futures villes. Ils ne sont pas contre la culture, mais « contre la forme conventionnelle de la culture, même dans son état le plus moderne [...]. [Ils se placent] de l'autre côté de la culture. Non avant elle, mais après.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 144.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 107.

¹⁰² Ce groupe ne veut pas renoncer aux pratiques artistiques, il veut révolutionner l'art de l'intérieur.

¹⁰³ Groupe scandinave scissionniste de l'I.S. qui a comme leader Jørgen Nash et qui est en faveur de la continuation de l'art moderniste, du « vieux monde artistique » dit l'I.S.

¹⁰⁴ Jappe, *op.cit.*, p. 108.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 108.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 108.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 108.

¹⁰⁸ Vincent Kaufmann, *Guy Debord, La révolution au service de la poésie*, Paris, Fayard, 2001, p. 220.

[Ils disent] qu'il faut la réaliser en la dépassant en tant que sphère séparée.¹⁰⁹» Au-delà de l'art et de la culture, ils veulent retrouver un sentiment communautaire, une communication authentique qui aurait été perdue.

Debord explique que l'unité de la vie a été perdue lorsque la société originaire basée sur le mythe s'est dissoute avec la division croissante du travail. Plusieurs sphères séparées, indépendantes entre elles, en sont nées. L'une d'elles, la culture, a eu pour fonction de représenter justement l'unité perdue, aussi bien dans le champ de la connaissance et du savoir, que dans celui du vécu et de la communication. Dans le premier cas il s'agit de la science, dans le second de l'art. Mais comme l'idée qu'une partie de la totalité puisse prendre la place de la totalité est évidemment contradictoire, la culture l'est aussi en tant que sphère autonome.¹¹⁰

Les situationnistes de Debord tâchent donc de montrer que plus elle progresse, plus la fonction sociale de la culture doit être mise en doute ; plus elle devient indépendante, plus elle comprend que son rôle de communication est contraire à cette indépendance : « son apogée doit donc être également sa fin comme sphère séparée.¹¹¹». L'ambition des situationnistes ne se bornait donc pas à envisager une révolution purement politique ou purement culturelle. Ils se proposaient de créer une nouvelle civilisation et de faire advenir une « réelle mutation anthropologique.¹¹²».

Les situationnistes ne s'occuperont désormais plus d'art, dont la tâche avait été d'être « le langage de la communication¹¹³», mais dont le « processus de destruction de toutes les valeurs formelles¹¹⁴» a conduit à refuser « d'être le langage fictif d'une communauté inexistante.¹¹⁵» Cependant, cette autodestruction de l'art moderne, qui, selon les situationnistes, a pris fin avec Dada et les surréalistes, exprime en même temps « la nécessité

¹⁰⁹ « L'avant-garde de la présence », *Internationale situationniste*, n° 8, janvier 1963, p. 21.

¹¹⁰ Jappe, *op.cit.*, p.112-113.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 113.

¹¹² *Ibid.*, p. 106.

¹¹³ *Ibid.*, p. 113.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 114.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 114.

de *retrouver* un langage commun qui soit réellement celui “du dialogue”¹¹⁶», désormais impossible à exprimer sur un plan purement artistique. Pour les situationnistes, cela implique qu’à partir des années trente, il ne puisse plus y avoir « d’art honnête : celui qui veut rester fidèle au *sens* de la culture ne peut le faire qu’en la niant comme sphère séparée et en la réalisant dans la théorie et la pratique de la critique sociale.¹¹⁷» En 1962, Debord, Vaneigem, Bernstein et Kotanyi deviendront les principaux animateurs de l’I.S., les autres ayant démissionné ou ayant été exclus. L’organisation est désormais composée d’un nombre restreint de participants, mais a ainsi acquis une unité dans sa critique. Pour Kaufmann, un biographe essayiste, « c’est tout au plus la parenthèse presque d’emblée conflictuelle du pas en arrière de la fondation de l’I.S. qui se referme. Il s’agit d’une clarification, d’un retour à une ligne à la fois plus cohérente, plus radicale et certainement plus proche de celle de la défunte Internationale lettriste.¹¹⁸» Maintenant, l’I.S. parlera de communication authentique et de participation totale à la vie quotidienne.

2.1.2 L’analyse critique de la vie quotidienne (1962-1966)

Après 1962, l’histoire de l’I.S. se passe essentiellement en France. Il y a désormais une vingtaine de membres qui composent le groupe, mais ils sont habituellement encore moins nombreux. Entre 1962 et 1966, ils publient *Internationale situationniste*, deux numéros de revues en Allemagne et en Scandinavie, quelques opuscules, mais le tumulte des débuts n’est plus de mise pour le moment. Ils élaborent dans cette période une analyse de la société qui, vers 1965, sera pratiquement terminée : « La tâche qui s’impose est une analyse des nouvelles conditions et des nouveaux sujets, alors que tant de révolutionnaires ont les yeux braqués sur les révolutions du passé, tandis que d’autres pensent à un futur lointain, au lieu de voir la révolution au présent.¹¹⁹» Il s’agira donc pour les situationnistes de produire une analyse qui mettra en évidence la progression historique de la théorie révolutionnaire et de

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 114.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 114.

¹¹⁸ Kaufmann, *op. cit.*, p. 219.

¹¹⁹ Jappe, *op. cit.*, p. 130.

montrer, par des exemples tirés de la vie quotidienne, qu'une tension révolutionnaire est déjà, *actuellement*, à l'œuvre dans certaine partie du monde. Le sujet numéro un de l'I.S. devient « le deuxième assaut prolétarien contre la société de classe ¹²⁰».

La vie quotidienne est un thème important qui marque le tournant « sociologique » de l'Internationale situationniste, survenant en 1962. Elle devient même « le paramètre qui décide de la valeur des transformations réalisées ou promises. ¹²¹» Le quotidien devient la seule réalité acceptable face auquel se bute l'irréalité de l'aliénation spectaculaire. Lui seul est porteur d'une réalité qui n'est pas une apparence d'action. Il s'agira donc de participer totalement à la vie quotidienne en détruisant la passivité du spectateur, inerte devant la scène du monde, incapable de reprendre par lui-même le fil de sa vie. La vie personnelle, disent-ils, doit se créer comme une oeuvre faisant partie d'un tout social, il s'agit d'œuvrer « vers une création globale de l'existence ¹²²». La participation de tous à la création de leur propre vie est également nécessaire pour que plus personne ne subisse le spectacle des autres :

La communication ne sera authentique que le jour où elle sera également totale, c'est-à-dire impliquant la participation de tous. [...] Une situation construite ne laisse aucun spectateur en reste, elle les réduit tous à l'action, sans quoi elle retombe dans l'expérimental, et de l'expérimental dans l'art, le domaine de l'activité séparée. ¹²³

Cependant, le quotidien se bute à un ordre social déterminé qui n'est pas immuable et peut, par le fait même, être modifié en un sens qualitatif. D'un espace de privation, de travail, il peut devenir un lieu créatif. Concernant l'hypothétique richesse de la vie quotidienne, Debord déclara, lors de la septième conférence situationniste en 1966, que « dans l'aliénation de la vie quotidienne, les possibilités de passions et de jeux sont encore bien réelles, et [...] que l'I.S. commettrait un lourd contresens en laissant entendre que la vie est totalement réifiée à

¹²⁰ *Ibid.*, p. 131.

¹²¹ *Ibid.*, 116.

¹²² « Problèmes préliminaires à la construction d'une situation », *I.S.*, n° 1, *op. cit.*, p. 12.

¹²³ Kaufmann, *op.cit.*, p. 229-230.

l'extérieur de l'activité situationniste.¹²⁴» Cette déclaration implique donc que la vie quotidienne a bien le pouvoir d'être effectivement passionnante, mais que peu arrivent à découvrir des sources originales de jeux à cause du temps libre trop limité par le travail. Ils n'arrivent pas à ressentir la brûlure du passage du temps, cette sensation qui les pousserait à vouloir vivre plus intensément, à se consumer en quelque sorte. Il ne faut pas oublier que l'Internationale lettriste, l'ancêtre de l'I.S., était composée de jeunes gens désœuvrés qui avaient tout leur temps pour imaginer une vie nouvelle.

La critique des sociétés modernes, prenant comme point de départ le quotidien, est une arme avec laquelle les situationnistes tâcheront de montrer qu'une nouvelle voie et de nouvelles conditions révolutionnaires se fraient *présentement* un chemin dans le monde. Ils sont d'ailleurs les seuls à entrevoir un nouveau potentiel révolutionnaire dans les indices du mécontentement et du refus de la société telle qu'elle est dans les années soixante¹²⁵. De plus, « l'I.S. voit sa tâche dans un mouvement révolutionnaire à réinventer, en le libérant de toute illusion, et le premier pas consiste à reconnaître que le vieux mouvement a irrémédiablement échoué et qu'il n'en existe pas encore de nouveau.¹²⁶ » Selon l'I.S., le capitalisme et le communisme sont des systèmes insuffisants et dépassés parce qu'ils sont basés sur la division des classes sociales. Le premier parce qu'il reproduit la classe sociale de la bourgeoisie, soit les possédants et les exploités, le second parce que malgré ses airs de société égalitariste, la classe bureaucratique agit comme une autorité et reproduit, de manière plus insidieuse, la hiérarchie bourgeoise. L'autoritarisme est pour eux « un produit de la dégénérescence de la théorie révolutionnaire en *idéologie*, résultant d'une malheureuse identification de leur projet avec les procédés de la révolution bourgeoise.¹²⁷ » De plus, les modèles communistes russe et chinois retardent l'avènement d'une véritable révolution parce qu'ils exercent un monopole sur l'option révolutionnaire. Une fois que sera reconnu ce point, la révolution sera libre de prendre de nouvelles formes, donc de combattre l'aliénation par des moyens non aliénés. Les

¹²⁴ Jappe, *op.cit.*, p. 133.

¹²⁵ Par exemple, ils voient dans les grèves sauvages, le vandalisme exécuté par les bandes de jeunes ou bien les saccages survenus dans le quartier de Watt aux États-Unis, un refus de la consommation imposée, et conséquemment de la marchandise.

¹²⁶ Jappe, *op. cit.*, p. 142-143.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 134.

situationnistes affirment également que les prolétaires, c'est-à-dire « l'immense majorité des travailleurs qui ont perdu tout pouvoir sur l'emploi de leur vie et *le savent*¹²⁸ », ne se méfient pas assez des représentants des organisations ouvrières dont les structures autoritaires sont dépassées, l'État en premier lieu. Ils considèrent aussi les partis, les syndicats et le militantisme comme des choses inacceptables. Les premiers par l'importance qu'ils accordent à la hiérarchie interne, le dernier par la logique du sacrifice sur laquelle il est basé et qui s'accompagne le plus souvent d'une pratique conformiste de la vie. La « culture jeune » et le mouvement hippie au États-Unis sont également considérés par l'I.S. comme des mouvements de révolte insuffisants parce qu'ils se limitent à vouloir réformer des domaines séparés de la vie quotidienne. Selon eux, la vraie séparation des classe modernes se situe entre organisateurs et organisés, entre dirigeants et exécutés, entre acteurs et spectateurs. L'analyse sociale des situationnistes conclue que la vie quotidienne dans le monde moderne devient de plus en plus pauvre et elle considère qu'il est temps de rechercher de nouveaux moyens pratiques pour mettre la révolution en branle.

2.1.3 Propagande et moyens d'action (1966-1968)

À partir de 1966, la situation à construire sera la révolution. La tâche de cette avant-garde sera désormais d'offrir aux mouvements révolutionnaires des théories critiques qui expliqueraient au prolétariat ce qu'il peut faire pour sortir de son aliénation et l'inciter à le faire. En d'autres termes, les situationnistes propageront leur critique de la société actuelle et ils donneront à ces mouvements les moyens pratiques pour détruire les éléments de la société qui aliènent l'homme. Durant cette période, l'I.S. met donc sa critique sociale en pratique.

Avec la publication (plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires), en 1966, à Strasbourg, de l'opuscule intitulé *De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel, et de quelques moyens pour y*

¹²⁸ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1996 [1967], p. 113-114.

*remédier*¹²⁹, les situationnistes diffusent désormais leurs thèses révolutionnaires chez un plus large public, composé essentiellement, il est vrai, d'étudiants. C'est la première fois qu'ils font parler d'eux en dehors des cercles artistiques avant-gardistes. Mustapha Khayati, un étudiant strasbourgeois, et Guy Debord ont rédigé ensemble le pamphlet. Ils dénoncent la pauvreté absolue de la vie quotidienne des étudiants dont le futur, guère séduisant, consiste à être embauché comme « petits cadres ». C'est pourquoi, disent-ils, les étudiants vivent dans un présent infini dont ils s'évadent en consommant l'opium des « marchandises culturelles ». Pour s'en sortir, ils doivent admettre qu'ils ont perdu tout pouvoir sur l'emploi de leur vie, donc qu'ils font en quelque sorte dès lors partie du prolétariat. La tâche révolutionnaire de cet acteur social majeur, le seul qui puisse renverser la société de classe selon l'I.S., est de créer des *Conseils ouvriers*, l'unique véritable démocratie qui accorde à chacun un droit de décision sur l'emploi de sa vie. En créant ces *Conseils*, les gens auraient le pouvoir de décider ensemble et par eux-même de la suite des choses, c'est-à-dire de réaliser l'autogestion des moyens de production. L'autogestion généralisée, décidée à mains levées entre les prolétaires, marquerait la fin de la hiérarchie entre patron et ouvrier et viendrait en même temps que disparaîtrait le sentiment d'impuissance diffus qui s'attache aux habitudes de ces derniers. Les *Conseils ouvriers* représenteraient également la finalité de la révolution, c'est-à-dire « la direction consciente par tous de l'ensemble de la vie », donc la fin du règne de la hiérarchie et des idéologies. La nouvelle civilisation ne dissèquerait plus la vie en moments de travail et en moments de loisir, elle serait critique face à cette séparation. Le temps vécu directement ressentirait une accélération passionnelle en devenant un seul et unique moment dont l'emploi serait entièrement sous la responsabilité du sujet : « La démocratie des Conseils ouvriers est l'énigme résolue de toutes les scissions actuelles. Elle rend impossible tout ce qui existe en dehors des individus. » La conclusion de ce pamphlet invitait d'ailleurs les lecteurs à concevoir la révolution comme un jeu et une fête : « Les révolutions prolétariennes seront des fêtes ou ne seront pas, car la vie qu'elles annoncent sera elle-même placée sous le signe de la fête. Le jeu et la rationalité ultime de cette fête, vivre sans temps mort et jouir sans entrave sont les seules règles qu'il pourra reconnaître ». Les

¹²⁹ Les citations qui suivent viennent de ce texte, disponible par Internet à l'adresse suivante : <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>.

situationnistes avaient fait le rapprochement entre la fête et la révolution en analysant la Commune de Paris de 1871.

2.1.4 Un scandale

Le scandale qui a entouré la diffusion du pamphlet *De la misère en milieu étudiant* en a également accru l'impact. Il dévoile aussi les particularités de la praxis des situationnistes qui consiste à intervenir en offrant aux mouvements de révolte déjà constitués des armes théoriques pour poursuivre la lutte, sans pour autant s'instituer en autorité. L'anecdote raconte que le brûlot a été lancé lors d'une cérémonie universitaire très formelle où les professeurs portaient des toges et dans laquelle les hommes étaient séparés des femmes. Cette façon d'attirer l'attention est caractéristique des situationnistes. Le scandale est toujours séduisant. Il rend la foule avide de détails et dans ce cas-ci, il a permis de diffuser la théorie révolutionnaire des situationnistes. En fait, le scandale n'a pas été créé directement par les situationnistes, mais par des étudiants sympathiques à leurs thèses. Les situationnistes se sont satisfaits d'influencer le mouvement étudiant.

Considérant depuis longtemps les syndicats comme des instruments d'intégration dans une société inadmissible, l'I.S. a suggéré aux étudiants sympathiques à leurs thèses, qui étaient venus les trouver l'été suivant leur élection à la tête du syndicat, de se servir de l'argent de l'organisation pour publier une brochure qui expliquerait, entre autres, les raisons pour lesquelles les syndicats et les universités conviennent les étudiants à intégrer une société insupportable, car basée sur la division des classes. Les mêmes étudiants ont ensuite profité de leur statut d'élus pour proposer l'autodissolution du syndicat, sous prétexte qu'il était, justement, un instrument d'intégration des étudiants dans une société inacceptable. C'est donc l'influence des thèses situationnistes qui a créé le « scandale de Strasbourg ». Les situationnistes n'ont pas organisé d'agit-prop ou de manifestation, ils ont réussi à créer un scandale en s'imposant uniquement par la force de leur écriture. La mise en acte de la

révolution était donc commencée¹³⁰. La publication, à la fin de 1967, de *La société du spectacle* et du *Traité du savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, les deux ouvrages de théorie situationniste, concluait ainsi une étape décisive dans la propagation de leurs thèses.

2.1.5 Mai 1968, la révolution au quotidien

Le rôle joué par les situationnistes lors de la révolte de mai 1968 en France est semblable à celui qu'ils avaient joué à Strasbourg : ils influencent les divers mouvements en leur proposant des moyens d'action et une théorie révolutionnaire. Les membres de l'I.S. n'ont jamais voulu prendre le contrôle des assemblées générales, ni des syndicats lors des événements de mai. Le pouvoir ne les intéresse pas. À cet égard, il est également à noter que durant les événements de mai, le mot « situationniste » n'est pas utilisé par l'I.S. Le groupe ne veut être qu' « une Conspiration des Égaux, un état-major qui ne veut pas de troupe. [...] *Nous n'organisons que le détonateur* : l'explosion libre devra nous échapper à jamais, et échapper à quelque autre contrôle que ce soit.¹³¹ » Cependant, cette volonté de n'assumer aucun rôle de pouvoir ne les empêche pas de participer pleinement aux débats des assemblées générales et à l'esquisse de démocratie directe qui essaie de s'installer à la Sorbonne.

C'est par leurs façons de faire originales que les situationnistes se détachent du lot. Ils défendent avant tout la « subjectivité radicale » qui rend chaque individu totalement responsable de ses actes. Chacun participe d'ailleurs à cette grande fête révolutionnaire. Leur influence est partout : ils inscrivent des graffitis sur les murs de Paris, lancent des tracts, posent des affiches, détournent des chansons, des bandes dessinées, etc. Pour ce faire, les situationnistes reprennent des extraits des livres de Debord et de Vaneigem, de la revue *Internationale situationniste*, ou encore, ils détournent des phrases d'auteurs, des « éléments

¹³⁰ Pour de plus amples détails concernant le scandale de Strasbourg, lire l'article « Nos buts et nos méthodes dans le scandale de Strasbourg » paru dans le n° 11 du bulletin de l'*Internationale situationniste*.

¹³¹ « L'opération contre-situationniste dans divers pays », *Internationale situationniste* n° 8, janvier 1963, p. 27.

esthétiques préfabriqués ¹³²», pour les glisser dans leur critique. Par exemple, une affiche apposée sur les murs de la Sorbonne occupée détourne une phrase de Sade prise dans *La philosophie dans le boudoir* : « Les jouissances permises peuvent-elles se comparer aux jouissances qui réunissent à des attraits bien plus piquants ceux, inappréciables, de la rupture des freins sociaux et du renversement de toutes les lois ? » La visée de l'I.S. est, dans un premier temps, d'exposer une conception festive de la révolution « qui rappelle que le mode d'être de la créativité individuelle, se manifeste de façon inimaginable dans [ces] moments révolutionnaires ¹³³» et de l'autre, de faire durer, avec la création du Conseil pour le maintien des occupations (C.M.D.O.), les activités révolutionnaires le plus longtemps possible en combattant les mensonges des bureaucrates, des organisations syndicales et des partis de gauche.

Le C.M.D.O. tient un discours d'extension de la lutte, il assure un nombre important de liaisons avec les usines occupées et les Comités d'action de province, et fait imprimer à près de 200 000 exemplaires des documents sur l'occupation de la Sorbonne et sur les Conseils Ouvriers (en plus de leurs affiches, comics, etc.), réelle expérience de démocratie directe, le C.M.D.O. est considéré rétrospectivement comme « ébauche d'une révolution situationniste », l'organisation conseiliste effective se situant nécessairement au départ de la révolution. ¹³⁴

Pour eux, la révolution porte en elle-même sa justification, tout à fait indépendamment des chances qu'elle a de transformer la société. La révolution est le dépassement de l'art, supprimé *et* réalisé dans le présent en une situation libératrice. La modification de la vie quotidienne par le jeu se réalise dans l'insurrection, qui n'est rien d'autre qu'une construction de situation impliquant la participation de tous. La communication est donc directe : chacun parle pour soi, aucun chef ne peut plus être toléré. De plus, pour l'I.S., l'autogestion doit se réaliser dans tous les domaines de la vie quotidienne. C'est une condition capitale à

¹³² « Définition », *Internationale situationniste*, n° 1, juin 1958, p. 15.

¹³³ Thomas Genty, *La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art*, document disponible à par Internet à l'adresse suivante : <http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/219>. p. 60.

¹³⁴ Genty, *op. cit.*, p. 62.

l'affranchissement du prolétariat, à son dépassement qui ne pourra s'accomplir que dans « la construction libérée d'une *nouvelle* vie dans une *nouvelle* société. ¹³⁵»

L'écroulement de la révolte, en juin 1968, n'est pas nécessairement mauvais selon l'I.S. Le groupe explique que c'est le commencement d'une nouvelle époque où les individus ont pris conscience de leur propre pouvoir en même temps qu'ils ont vu les autorités décrédibilisées. L'aliénation et l'autorité s'affaissent donc devant la conscience du plaisir de choisir soi-même la direction de sa vie, d'en devenir le maître en luttant contre les forces de l'ordre.

Le mouvement des occupations était évidemment le refus du travail aliéné ; et donc la fête, le jeu, la présence réelle des hommes et du temps. Il était aussi bien le refus de toute autorité, de toute spécialisation, de toute dépossession hiérarchique ; le refus de l'État et, donc, des partis et des syndicats aussi bien que des sociologues et des professeurs, de la morale répressive et de la médecine. ¹³⁶

Pour l'I.S., le mouvement de mai 1968 n'est que le début d'une intensification de la lutte insurrectionnelle, car le prolétariat est désormais conscient de la révolution à faire, mais surtout des moyens à prendre pour la faire : « Les ouvriers doivent devenir dialecticiens, et les travailleurs devront régler eux-même tous leurs problèmes théoriques et pratiques. ¹³⁷» Ce ne sera pas à l'I.S. de coordonner le changement, il doit venir de tous.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 62.

¹³⁶ «Le commencement d'une époque», Internationale situationniste n° 12, septembre 1969, p. 5.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 5.

2.1.6 La fin des situationnistes ?

Après l'insurrection de mai 1968, victimes de leur popularité croissante, certains membres du groupe adoptent une attitude auto-élogieuse qui en inquiète d'autres. De plus, l'apparition de certains contemplatifs nommé avec mépris pro-situs (parce qu'ils s'identifient de manière passive aux thèses situationnistes) accélère la fin du groupe. En 1972, des membres de l'I.S., il ne reste que Debord et deux autres personnes qui dissolvent le groupe au printemps. Cette façon de s'évaporer dans l'air du temps, « [...] de devenir encore plus inaccessibles, encore plus clandestins [...] ¹³⁸», représente en même temps le meilleur moyen de rendre leurs thèses encore plus fameuses : « [...] la dissolution même de l'I.S. peut être vue comme une de ses plus importantes contributions au mouvement révolutionnaire et à la perspective du dépassement de l'art dans l'autonomie de l'individu. ¹³⁹» En effet, si Debord voulait que le groupe reste cohérent avec ses théories et ses pratiques, il se devait de mettre un terme à ce mouvement, pour le préserver des récupérateurs éventuels et ainsi conserver la justesse et la force de sa pratique révolutionnaire. L'originalité de l'I.S. est d'avoir fourni une critique qui se réfère à la société dans son intégralité, contrairement aux mouvements de libération qui luttent pour des secteurs sociaux séparés, comme par exemple, les mouvements gai, féministe, écologiste, etc. L'« homme total » qui était appelé par les situationnistes a grandi dans les années soixante-dix pour s'éteindre au tournant des années quatre-vingts.

2.2 Arrivée de Straram au « Cacanada »

Maintenant, qu'en est-il de Straram ? A-t-il pu, au Canada, intégrer les réflexions que l'I.S. développait de l'autre côté de l'Atlantique ? Est-il possible qu'il soit passé de lettriste à situationniste sans confronter sa pensée à celle de cette avant-garde ? De plus, ses textes de la période vancouveroise possèdent-ils des éléments comparables à ceux des situationnistes ? 1954 à 1958 est une période très peu explorée par les critiques de Straram. Nous pourrions

¹³⁸ *Ibid.*, p. 6.

¹³⁹ Genty, *op. cit.*, p. 67.

même dire qu'en général, ce séjour prolongé dans l'Ouest canadien est complètement éclipsé de l'étude du parcours straramien. C'est pourtant une période extrêmement prolifique si l'on en juge par ses nombreuses productions littéraires¹⁴⁰. C'est également un moment charnière dans la recherche de sa pensée et de son style. Dès lors, l'étude de ses années en Colombie-Britannique acquiert un aspect fondateur qui donne à sa pensée une couleur qu'elle n'aurait pas eue s'il était demeuré à Paris, à vagabonder. Que faisait-il ? Que pensait-il ? Quelles relations entretenait-il avec ses amis germanopratsins ? Voici quelques unes des questions auxquelles nous tâcherons de répondre ici.

Straram quitte la France le 18 avril 1954. Après une traversée de dix jours en bateau, il arrive à Halifax le 28 avril 1954 où il prend un train pour Vancouver. S'ensuit une période de quatre années de travail acharné dans l'Ouest canadien pendant lesquelles il sera tour à tour homme-à-tout-faire dans l'hôtel de ses beaux-parents – avec qui il se fâche très vite – *waiter* dans une taverne, travailleur du bois à Revelsoke, pour terminer comme défricheur de la Transcanadienne, travail dont la paie lui servira à venir à Montréal en 1958 où il s'efforcera d'être accepté dans le milieu culturel québécois.

Pendant quatre ans j'ai cherché à acquérir un certain nombre de connaissances dans le travail, parce qu'il y a aussi la lâcheté à ne pas vouloir travailler. Il n'y a plus de littérature, on trime, seul. On est pris aussi dans tout un ensemble de besoins. À la crève comme à la crève. On risque aussi de se faire avoir au coup des besoins, des devoirs et des conventions. La seule solution restera toujours dans certains cas de casser, de partir. J'attends... Il faut une belle dose de confiance en soi et d'endurance calme, faire que cette fois j'ai compris.¹⁴¹

Straram a donc changé radicalement depuis sa période germanopratsine. Il a appris le travail difficile, la dureté de la vie hors de son cercle d'amis parisiens, les nécessités de la vie familiale (n'oublions pas qu'il a deux enfants, Sacha et Gilles), mais surtout... le travail.

¹⁴⁰ Durant cette période, il écrit trois romans : *La veuve blanche et noire un peu détournée* (1955-1956), *La faim de l'énigme* ([1956 ?]), *Blues Clair* (terminé en mars 1958). Il écrit aussi un essai, *Thymus* (écrit de mars à mai 1958, à Donald en C-B), analysant son roman *Blues Clair* et *l'Almanach de Mixcoatl* (octobre 1954). Tous ces textes sont composés de centaines de pages, ce qui justifie amplement le qualificatif « prolifique » accolé à cette période.

¹⁴¹ Patrick Straram, *Thymus*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/001/020, 1958, note 1, p. 56.

Cette situation l'amène à désirer partir ailleurs. À travers toutes ces nouvelles expériences, a-t-il vraiment le temps de réfléchir et d'approfondir ses réflexions lettristes ? Voici ce qu'il écrivait à son ami François « Duck » Seiler, le 15 juillet 1954, soit quelques mois après son arrivée :

Il y a de ces expériences navrantes, dont me parlait Henry de Béarn, que tu ne peux pas soupçonner. Il faut être passé par là. L'avoir encaissé, bien ajusté à travers la gueule, dans les reins, droit au cœur. Ça a un sens. À en baver, à en devenir dingue, à y rendre l'âme. J'y suis au Canada, en Amérique. Et pas mal réduit à zéro, crois-moi. Quel petit con, quel infâme petit con : « On ne m'a pas encore sorti du Canada... Cela ne saurait tarder peut-être? Mon comportement n'est plus seulement une énigme, il terrorise, sans qu'on puisse me reprocher aucun geste, aucun mot illicites. Au contraire, conduite exemplaire qui achève de dépayser... » (Mon dernier texte écrit pour l'Internationale lettriste, passé dans le n° 2 de Potlatch)... Ben! je paierais cher pour fuir, pour oublier de tout ce qui me reste de forces ce Canada camisole de force. J'étais devenu presque un brillant lettriste pour écrire des trucs pareils. Et je devais y croire... Je retombe du piédestal de l'avant-garde. Et je suis plutôt étourdi, assommé, en bouillie... RIEN À FAIRE. [...] nous suivons des chemins qui ont des à-pics curieux, oui, bien curieux, et parfois d'une triste désolation.¹⁴²

Nous pouvons ainsi constater qu'à son arrivée la vie lui semble plus difficile que jamais, que son « exil » choisi est plus dur qu'il ne l'avait escompté dans ce pays conservateur de langue anglaise. Mais n'est-ce pas compréhensible pour quelqu'un habitué à vivre dans le tumulte de la capitale du XX^e siècle sans avoir à faire des pieds et des mains pour boire, manger, dormir, se loger, trouver des livres et rencontrer des individus passionnants ? De plus, sa participation à l'I.L., même si elle était devenue « presque brillante », est désormais définitivement derrière lui. Il ne se fait plus d'illusion à ce sujet, il est « tombé du piédestal de l'avant-garde » dans la commune routine du travail esquivant et ça lui a fait mal. De surcroît, le choc de la différence est toujours marquant lorsque l'on s'y frotte pour la première fois. Cependant, une fois le choc de son arrivée passé, Straram reste quatre longues années dans l'Ouest canadien. Une période de cette importance ne peut être consacrée uniquement aux atermoiements, il a dû apprendre à « encaisser » et à poursuivre ses réflexions hors du cercle d'amis, seul. Il est donc normal de constater, en le lisant, que le déclenchement de ses pensées nouvelles provient davantage de son contact privilégié avec quelques œuvres ou

¹⁴² Straram, *La veuve blanche et noire un peu détournée*, op. cit., p.83-84.

encore de sensations qu'il a éprouvées seul ou avec son amoureuse. Dans *Thymus*, écrit en 1958, il fait ce constat :

L'Union des Jeunesses Républicaines Française ou l'Internationale Lettriste m'ont moins servi que ce qu'a stimulé, déclenché ou prolongé en moi la lecture de Paul Nougé, la contemplation de corbeaux dans un ciel d'été peint par Van Gogh ou l'audition du Pierre Lunaire – ceci pour ce qui reste toujours limité par les moyens disponibles pour interpréter, il faudrait aussi dire le sentiment éprouvé dans une nage au large de l'île d'Ibiza, les rencontres ou associations d'idées dans un voyage en train, quelque transe et sa projection en spectre mental dans un bar à la fin de toute une nuit, un mouvement du corps et la phrase de ma femme dans l'amour, etc...¹⁴³

Est-il vraiment étonnant de constater ceci ? Après tout, Straram avait une pratique de la dérive antérieure à son entrée dans le groupe lettriste. Et contrairement à la politique de ce groupe qui consistait avant tout à suivre une ligne de pensée bien définie – Debord ne disait-il pas qu' « il vaut mieux changer d'amis que d'idées ¹⁴⁴ » – Straram n'attache d'importance qu'à ses propres faits et gestes. Il avance seul, il suit sa ligne de conduite, « il croit à l'égoïsme ¹⁴⁵ ». En fait, lui importent plus les événements de sa propre vie quotidienne. Il cherche avant tout à la comprendre à partir de ses propres interprétations : « L'intention initiale de Pierre [Straram] avait été de parvenir à cette synthèse, cruciale pour lui : de l'essai et de l'autobiographie. Il voulait une classification, mais en l'obtenant à travers lui-même seulement. Il ne pouvait pas y avoir d'autre authenticité. ¹⁴⁶ » Straram n'est pas l'homme d'un groupe :

Il me faudra maintes fois reprendre ces deux mots qui prêtent à toutes sortes de confusion : « ma vie ». Je n'appartiens à aucune école, aucun parti, aucune croyance, aucune mode et je refuse de prendre pour base d'identification l'Histoire ou toute discipline, tout système officiels. Il reste donc une seule chance de situer là où je le veux ce que j'ai à situer – ma vie. C'est bien d'ailleurs de cette façon que je l'entends et à quoi je réduis la conscience que j'ai du phénomène d'exister : une seule chance, ma vie. Il

¹⁴³ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴⁴ « Pourquoi le lettrisme ? », *Potlatch*, *op. cit.*, p. 185.

¹⁴⁵ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 1.

¹⁴⁶ Patrick Straram, *Blues clair*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/002/012, 1957-1958, p. 53.

m'est quasiment impossible de tenir compte des reproches éventuels : orgueil, schizophrénie, folie douce, etc.¹⁴⁷

En lisant ce passage, on se demande si la solitude ne commence pas à lui peser, à l'enfoncer de plus en plus profondément en lui-même, au point d'être comparé à un schizophrène ou à un fou. La question qui se pose alors est de savoir où il se situe. En effet, contrairement aux situationnistes, il ne conçoit pas son parcours en fonction de l'Histoire, du moins pas encore (ça viendra), mais en relation avec le destin. On sent que lorsqu'il écrit ce passage, il essaie de se convaincre que rien ne peut être mieux que sa propre vie parce qu'il n'a qu'elle, que de désirer la vie menée par d'autres viendrait fausser la sienne. En fait, il se convainc que d'imaginer mieux équivaldrait à accepter un système officiel. Straram poursuit donc la quête entamée avec Chtcheglov quant à la découverte des fondements « alchimiques » de sa vie en essayant de démystifier les mensonges imposés par la société, la politique, etc. Ce qu'il entend pour le moment, c'est « rejoindre certaines règles cosmiques ».

On pourrait en déduire que Pierre [Straram] prône un anarchisme, un narcissisme ou un fascisme peu remarquables. Je signalerai seulement que pour Pierre toute chaleur humaine et tout accomplissement de la vie n'ont de sens ou de possibilité qu'en dehors de l'Histoire, c'est-à-dire qu'il est d'abord un démystificateur et par conséquent un de ces chevaliers errants dont l'égoïsme échappe à toute politique ou toute tendance mais pourrait bien, par contre, rejoindre certaines règles cosmiques antérieures à l'incorporation et aux catalogues utilisés pour motiver une ambition et un ordre sans constituant cosmique. Je risque ici un certain « mystérieux » peu solide, mais je n'ai pas le choix, pas encore en tout cas, il y a une nécessité implacable : refuser de se reconnaître dans ces miroirs faussés que l'on tend de toutes parts, une conclusion à laquelle aboutissait Paul Nougé en 1925.¹⁴⁸

Straram tâche donc d'interpréter sa vie sans se servir des « miroirs » proposés par la société moderne, en étant lui-même le centre et le producteur de son analyse. Il risque même un certain « mystérieux », une autre manière de dire que sa réflexion n'est pas encore aboutie, qu'il cherche toujours, malgré le fait qu'il se sente un peu dans le brouillard. Il interprète lui-même les événements de sa vie, mais il s'inspire bien sûr de ses lectures, nombreuses et éclectiques. Durant ses temps libres, il lit, entre autres, *Homo Ludens* de Huizinga,

¹⁴⁷ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, Note 1 de la page 4.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 27.

L'érotisme de Bataille, *Le Manifeste du surréalisme*, *La pensée chinoise* de Granet, *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, *Mythologie de l'Atlantide*, *The flesh of the orchid*, *Les chants de Maldoror*, *Psychologie de l'inconscient*, *Puissances du jazz*, *Sociologie et Anthropologie*, *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll*, *Fin de Copenhague* de Debord et Jorn, et plusieurs autres livres aux sujets extrêmement hétéroclites¹⁴⁹ qu'un ami français lui fait parvenir. Il boit également toujours beaucoup, ce qui le met parfois dans de délicates positions (voir plus loin). Il échange aussi quelques lettres avec Debord, dont une dans laquelle ce dernier le met en garde contre le ressassement de ses souvenirs et sa vie d'alcoolique : il doit faire quelque chose qui ne soit pas seulement une critique vaine, il doit « se réveiller » :

Es-tu à ce point irresponsable ? Nous travaillons, ici. Sur la pellicule, sur la machine à écrire, sur les toiles, dans les cerveaux. Et puis, crac ! Pierre Elcal nous annonce quelque catastrophe. Ou bien il envisage soudain un voyage aux Indes qu'on devrait lui organiser, ou bien il réclame un million parce que le shérif lui court après, ou bien il envoie une histoire détournée délirante à la revue la plus dangereuse de l'après-guerre – et en se servant de mon nom dans la dédicace pour faire bonne mesure d'inconscience –, ou bien il demande qu'on lui vende « [...] treize nouvelles – illisibles à peu près et qui en disent trop. Quand apprendrez-vous à n'écrire que laconiquement, sans rien dévoiler, avec la plus grande prudence ? Ou quand apprendrez-vous à vous taire ? Toute cette désinvolture un peu luciférienne est irritante. Quoi ! Allez-vous cesser un jour d'être le voyou titubant de Saint-Germain-des-Prés, au génie désintégré à l'alcool et au ricanement ? [...] Tu n'as aucun scrupule à nous déranger avec tes folies ou tes erreurs, souvent grossières, ni à nous y mêler. Mais nous pourrions en avoir assez, Pierre Elcal. Si tu refuses de te mettre au travail sérieusement, nous n'avons probablement plus rien à nous dire. [...] On ne dérange pas ses petits camarades parce qu'on s'est saoulé la gueule pendant trois semaines avec des bûcherons et qu'on risque soudain de passer en cour. Cesse donc de raconter toujours la même histoire et de gaspiller ta vie comme un alcoolique. Ou ne nous mélange pas à tes tuiles. Il serait temps de se réveiller, Pierre Elcal. Je veux le silence et ne plus être contrarié par personne. Je ne pense pas que l'éloignement soit suffisant pour que nous ne puissions plus nous entendre. Or, je vous le demande, Elcal, toute la question est de savoir si vous voulez les mêmes dimanches que nous. Pierre Elcal, mon ami, vous FILEZ UN MAUVAIS COTON ! Réveillez-vous, Pierre Elcal. Vous avez encore un beau rôle à jouer. Mais la maladie du sommeil ! La mouche TZE-TZE ! Quelle HORREUR ! Bientôt il sera TROP TARD.¹⁵⁰

¹⁴⁹ Il énumère 110 titres. Voir son roman inédit *Blues clair*, *op. cit.*, p. 4.

¹⁵⁰ Straram, *Blues clair*, *op. cit.*, p. 30-31. Cette lettre, insérée dans le roman, date de 1956 ou 1957.

Cette lettre qui rend manifeste le sentiment d'urgence caractéristique de l'écriture épistolaire de Debord date de 1956 et dévoile toute la différence entre les situations qui se vivent de chaque bord de l'Atlantique : Straram bâche littéralement, physiquement, dans un travail manuel éprouvant et réserve ses loisirs à l'écriture, aux beuveries et aux dérives¹⁵¹ tandis que Debord et les lettristes internationalistes ont tout leur temps pour construire une critique de la société moderne qui s'occupe essentiellement des loisirs, en considérant le travail comme la dernière des activités pouvant affranchir l'homme de tout esclavage possible.

Il [Straram] avait fait l'erreur de les envoyer [ses nouvelles] à G. [Guy Debord] auquel il était superflu d'indiquer ce qu'était un travail pour un salaire. Si les positions avaient inversées, Pierre n'aurait sans doute rien compris de plus. La différence ne s'expliquait pas, un point c'est tout. Ce n'était pas de l'arrière salle d'un café sur la rive gauche ou d'une chambre qu'on pouvait comprendre ce qui se passait de l'autre côté de l'eau, et ce n'était pas de l'autre côté de l'eau qu'on pouvait le faire comprendre. C'était de toute façon inutile.¹⁵²

À Paris, le travail culturel se rapproche de plus en plus du politique, tandis qu'à Revelstoke, Straram choisit de se définir en dehors de l'Histoire, loin de la lutte des classes, comme « un de ces chevaliers errants dont l'égoïsme échappe à toute politique ou toute tendance¹⁵³ ». La différence marquée entre leur condition et leur milieu de vie est-elle à même de changer aussi drastiquement le contenu de leurs réflexions ? Debord, qui n'a pratiquement pas à se soucier de ses besoins primaires, commence lentement à théoriser ses expériences concrètes, tandis que Straram essaie de publier un livre dans le but d'avoir accès à une petite notoriété qui lui permettrait de rencontrer des gens intéressants et de quitter ce milieu de vie ardu où il n'arrive pas à se réaliser comme il le voudrait. De plus, le style d'écriture pratiqué par les situationnistes en devenir se tourne de plus en plus vers la critique sociale, en ne se servant pratiquement pas d'incursion biographique¹⁵⁴ tandis qu'à l'Ouest de l'Atlantique, Straram écrit des textes dans lesquels l'autobiographie et la « musicalité » occupent une place prépondérante.

¹⁵¹ « À part boire, je dérive. », *ibid.*, p. 69.

¹⁵² *Ibid.*, p. 32.

¹⁵³ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 27.

¹⁵⁴ En dehors du film *Sur le passage de quelques personnes à travers une assez courte unité de temps*.

Chose certaine, l'entente entre Debord et Straram se détériore. À la suite de la lettre de Debord insérée dans son roman *Blues clair*, Straram explique les différences qui existent entre eux : « Peut-être Pierre [Straram] aurait-il fait confiance à G. sans motifs, G. exigeait des motifs.¹⁵⁵ » Plus loin, il ajoute que : « [...] c'était un peu déprimant de voir un G. en revenir au comportement et à la politique [d'exclusion] qu'ensemble ils avaient refusé à quelques amis. Néanmoins, rien que de très naturel.¹⁵⁶ » Straram juge donc qu'il doit remettre sa correspondance avec Guy à plus tard :

Pierre comprît même qu'il approuvait bien plus profondément que G. de tout reporter à quelques années plus tard, d'admettre que la séparation de continents les séparait. Pour une fois la réalité prenait un sens mythologique. S'il avait cru à plus c'est qu'il avait eu en lui un vieux fond d'idéalisme, aussi nuisible que le sectarisme de G. Ils avaient bien besoin de se taire, pas par rapport aux autres mais entre eux.¹⁵⁷

Straram prendra donc congé de Debord pour un certain temps sans pour autant le considérer comme le dernier des idiots : « Même une telle lettre contribuait à ce que G. soit le seul individu sur la planète que Pierre approuve entièrement.¹⁵⁸ » Straram est donc bon joueur, il reconnaît les défauts de son ami, mais aussi ses forces. Il est également prêt à répondre à l'appel d'urgence qui émane de la lettre : « Peut-être, plus qu'une séparation, cette lettre indiquait-elle un phénomène [...] : une course contre la montre désespérée.¹⁵⁹ » Il faut donc se dépêcher et ne plus perdre son temps en travaux inutiles. Mais alors que doit faire Straram qui est *pris* dans une situation désespérante en Colombie-Britannique ?

Cette lettre nous montre aussi à quel point Straram s'immerge dans l'alcool pour échapper au désastre ambiant que représente la vie dans une petite ville anglophone aux valeurs conservatrices, surtout lorsqu'on est un jeune homme de vingt-deux ans, plein de désirs, et que l'on provient d'un des milieux les plus radicaux, progressistes, modernes et éclatés qui devait exister sur la planète au début des années cinquante, soit le Saint-Germain-des-Prés de

¹⁵⁵ Straram, *Blues clair*, *op. cit.*, p. 32.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 33.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 32.

l'Internationale lettriste, de Boris Vian et de Sartre. Pour le moment, nous pouvons émettre l'hypothèse que les rencontres avec des interlocuteurs intéressants, que la vie intellectuelle d'une grande ville lui manquent et qu'il s'ennuie de dériver comme il le faisait en Europe.

J'ai vécu six ans à la dérive dans Paris, d'où je partais n'importe quand pour l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre ou simplement des provinces françaises à au moins cinq cents kilomètres, revenant n'importe quand dériver dans Paris. Depuis mon arrivée au Canada j'ai essayé de m'astreindre aux limites vite atteintes d'une existence de travailleur régulier. Cette existence de sédentaire coince dans la pire nausée, et la plus stérile.¹⁶⁰

Peut-être boit-il pour continuer à avoir un moral de béton et parce que l'alcool lui permet de ressentir une intensité qu'il n'arrive pas à vivre en travaillant dans le bois ? De surcroît, son travail dans les camps de bûcherons est purement alimentaire. Il se sent donc seul et contraint de travailler sans que soient valorisées ses forces intellectuelles. Il est seul à pouvoir interpréter sa propre vie, seul aussi car il manque de camarades avec qui discuter, de temps pour réfléchir, d'argent pour se procurer les livres nécessaires pour parachever son éducation ; seul enfin parce que l'entente avec sa femme se dégrade et que la vie familiale lui pèse. Mais il persévère et encaisse le coup.

N'en déplaise aux petits malins [pense-t-il à Debord ?], je tiens à affirmer ici que je travaille comme un abruti à douze dollars par jours huit heures par jour. Ce qui d'une part restreint de bien plus qu'on ne croit la disponibilité mentale actuelle et d'autre part rend impossible l'achat, par exemple, de deux cents dollars d'ouvrages que me signale l'Omnium Littéraire et qui seraient une base sans doute assez complète pour débiter cet enseignement dont je parle.

De deux choses l'une : ou je suis un crétin ou dans les conditions présentes l'enseignement est réservé à des « favorisés » (il y a peut-être des bibliothèques à Paris, il n'y en a pas dans un camp forestier canadien en pleines Montagnes Rocheuses, on peut atteindre certaines personnes dans l'arrière salle d'un café ou la chambre d'un hôtel parisien, ils ne feraient pas une heure dans un camp forestier).

Les esthètes ou moralistes stériles et les riches raisonnables me reprocheront d'avoir une femme et deux enfants à entretenir, d'être parti travailler au Canada, etc... J'ai pris la responsabilité d'avoir une femme et deux enfants, j'ai pris la responsabilité de ne pas faire durer toute ma vie le vagabondage et la métaphysique dans Paris et de tenir le coup sous tous les angles sur des chantiers canadiens. J'ai ce que je mérite. Je dis néanmoins que l'enseignement coûte cher, ce qui le fausse. (Comme peut coûter cher d'écrire

¹⁶⁰ Patrick Stram, « L'air de nager », *Cahier pour un paysage à inventer*, n° 1, 1960, p. 50.

Thymus lorsqu'il me faut entrer par effraction par des fenêtres pour voler dans des offices du papier sur quoi le taper.)

On ne médite pas seulement une connaissance. On l'apprend aussi.

Pour se l'offrir, on peut simplement attendre un certain favoritisme. Ce que Pierre [Straram] sous-entend lorsqu'il compte sur certains avantages d'un livre publié.¹⁶¹

Dans ce passage, on remarque le style très direct de son écriture : il ne passe pas par quatre chemins pour dénoncer l'injustice dont il semble être victime. Il considère que l'enseignement est réservé à des favorisés car il coûte cher. Cependant, pour remettre les pendules à l'heure, il faut aussi savoir qu'il dépense énormément en alcool et qu'il joue au poker. De plus, sa critique adressée implicitement au système capitaliste ressemble plus à une plainte sans grands arguments qu'à une critique sociale bien construite comme celle que produit l'IS : se plaindre du manque de bibliothèques dans un camp de bûcherons, ce n'est pas vraiment sérieux, mais ce jugement témoigne d'un sentiment exacerbé d'impuissance. C'est en travaillant avec la plume et en devenant un brillant adepte du paranormal qu'il veut se réaliser, non plus en coupant du bois. En effet, les éditions de l'Omnium littéraire se consacraient essentiellement au domaine de l'occultisme. On peut en conclure que Straram cherche par tous les moyens à se sortir de ce milieu, même si ça doit se faire par les astres et les voies mystérieuses du destin.

En Colombie-Britannique, il s'ennuie. La langue anglaise est une barrière à sa « réussite », ce qui l'a obligé à travailler de ses mains. Il en a assez. Il veut rencontrer des gens avec qui il puisse réellement échanger parce qu'au Canada, il n'en a pas rencontrés, ou presque. Preuve en est sa réaction lorsqu'il apprend le suicide de Gus¹⁶² : « Gus est le seul homme que j'ai rencontré au Canada en quatre ans qui se soit entendu avec moi et m'ait témoigné une certaine affection. Le seul veut dire le seul.¹⁶³ ». Straram cherche désespérément un interlocuteur qui possède une conscience semblable à la sienne et avec qui il pourrait établir un dialogue pouvant le sortir de son isolement. Dans les textes écrits durant cette période, il se remémore le passé pour supporter le présent difficile et faire un compte rendu de sa vie. Il

¹⁶¹ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, note 1 de la page 86.

¹⁶² Kaki, Jacqueline Harispe de son vrai nom, a été la première amie de Straram et de Debord à se suicider en novembre 1953.

¹⁶³ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 117.

écrira alors un « texte classique ¹⁶⁴», un roman « entièrement symbolique, et non plus un texte expérimental ¹⁶⁵» dans lequel il délaissera *en partie* l'autobiographie pour la fiction et où seront condensées, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, ses réflexions commencées à Paris avec l'Internationale lettriste. *La faim de l'énigme* est un roman symbolique, parce qu'il met en scène une allégorie de sa situation au Canada, mais c'est encore un texte bourré de références autobiographiques. La première version, écrite deux ans après son départ de France, est peut-être le plus violent témoignage d'un exilé en terre canadienne subissant toute la mesquinerie réservée aux étrangers.

2.2.1 *La faim de l'énigme* : roman autobiographique en forme de fiction

La raison première de ce roman est certainement de nature cathartique : Straram ne pense qu'à fuir le sort qui s'acharne sur lui dans l'Ouest, mais en même temps il ne peut s'enfuir faute d'argent. Son mode de vie, nécessairement différent, fait que l'argent qu'il gagne est aussitôt dépensé. Il ne veut pas intégrer les rouages de la chaîne de faux besoins créés par le système capitaliste. Comme son personnage principal et comme les marginaux auxquels il a prêté ses propres réflexions, les répartissant selon les besoins de l'intrigue, Straram préfère l'oisiveté, l'alcool, les jeux de hasard et le délire plutôt que la vie rangée qui tourne autour du travail et de la cellule familiale. Un personnage rencontré en Colombie-Britannique a retenu son attention :

Ce Monty Farrel m'intéresse en ce sens qu'il avait atteint cette réussite commerciale que chacun veut sur le continent, et qu'il l'a refusée, qu'il est parti, qu'il vit concentré sur lui-même et sur une chimère d'inventeur qu'il refuse d'utiliser pour de vrai. Dans un pays où n'existent vraiment que le rendement et l'argent – et tout le reste n'est que pour y servir : religion et police toutes puissantes, racisme, une telle ambiance que gangstérisme et sadisme sont le quotidien [...] –, un Farrel est un insoumis qui réconcilie avec le genre humain. Il est un ferment de pourriture dans leur logique profonde [de] la société, sans être un commis-voyageur. ¹⁶⁶

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 3.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 3.

¹⁶⁶ Straram, *Blues clair*, *op. cit.*, p. 68.

Pierre, le protagoniste de son roman, prône des valeurs comme l'initiative, la responsabilité, l'indépendance, la liberté, la lucidité et le plaisir : il exalte la passion de vivre et le risque. Mais il ressemble également un peu à ce Monty Farrel pour qui le choix du ratage, de la non-réussite dans *un monde pourri* attire le respect de Straram. Ses valeurs s'opposent à celles des habitants de la ville, qui ont peur et préfèrent l'obéissance et la sécurité, et à celles des autorités qui considèrent le pouvoir comme un moyen de s'élever au dessus des foules. Oui, c'est un peu caricatural, mais de la part d'un jeune homme de vingt-deux ans, c'est pardonnable. Ce jeune homme ne disait-il pas, en 1958 : « La réclusion mènera peut-être à une certitude absolue et calme. Mais elle sert d'abord à inciter à l'insulte et au jugement (juger, c'est appartenir encore à ce dont il faudrait pouvoir se passer) ¹⁶⁷ ». C'est donc pour cette raison que l'histoire emprunte à la vie privée de l'auteur et qu'elle vise avant tout à rendre des comptes, du moins en imagination. *La faim de l'énigme* aurait été écrite pour extérioriser son sentiment d'impuissance dans l'Ouest canadien et peut-être pour lui permettre d'être enfin publié : « Le récit qu'il envoyait maintenant était publiable. Il n'en était pas surpris. Et il ne serait pas surpris si l'éditeur lui répondait dans cinq ans. Il avait encore à attendre. ¹⁶⁸ ».

2.2.2 La première version de *La faim de l'énigme*

La première version de *La faim de l'énigme* écrite en 1956 serait donc la vision d'un marginal rêvant d'être intégré dans une communauté qui accepterait sa différence. À vingt-deux ans, Straram aspire à « être utile » à une société en lui montrant la voie vers une vie quotidienne passionnante. Comme il lui est impossible de réaliser ce désir au Canada anglais, il invente alors l'histoire d'un étranger, Pierre (qui deviendra Paul, puis Leiris, mais qui n'est autre qu'un Straram idéalisé), arrivant dans une petite ville où il est rejeté avant de devenir essentiel à sa survie. Straram met donc sa propre vie en scène en se servant d'une symbolique pour rendre son texte plus classique, moins autobiographique et direct que ses autres écrits.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 32.

2.2.3 Les personnages

Dans cette histoire, il y a trois types de personnages : ceux qui vivent en marge, le Borgne, le Bateleur, Koçoï, Zamco le Métis, Edna (Alanis dans la dernière version) et Leiris ; ceux qui exercent le pouvoir, « Elle », « Lui », Marie de la Lande (la « Mère »), le Navigateur, le Maître, Luisan, les trois policiers ; et il y a la masse populaire que Straram a transformée en chœur par l'utilisation du pronom impersonnel « on » et qui suit le chemin tracé par les autorités plutôt que par soi-même. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, l'anecdote du roman tient au fait que les habitants d'une petite ville sont menacés de mort s'ils ne résolvent pas une énigme en forme de jeu. Comme les maîtres à penser de la cité ont échoué et sont morts dans d'horribles souffrances (découpés à la scie) personne n'ose risquer sa vie en tâchant d'y répondre. Seul un marginal comme Pierre, c'est-à-dire Straram, pourra résoudre l'énigme. Sa lucidité, dévoilée par son intellectualité, son expérience des gens, venant des rencontres qui ponctuent ses dérives, et sa différence issue de son exil et de son comportement, toutes ces caractéristiques, respectées par les marginaux et réprouvées par les habitants de la ville, seront les seules capables de venir à bout du grand jeu proposé. Si on ajoute à cette liste la familiarité qu'il éprouve vis-à-vis des messagers du gouverneur, c'est-à-dire le fait qu'il se reconnaisse dans la désinvolture et le dédain de ces beaux ténébreux qui ont accepté de jouer un rôle de pouvoir parce qu'ils méprisent la petitesse des habitants, nous aurons alors une meilleure idée de l'énigme symbolique proposée par Straram en 1956.

2.2.4 L'énigme

Reportons-nous au sens de l'énigme posée dans le roman. Le destin de la ville repose entre les mains du héros. Son « savoir instinctif » du jeu le rend apte à déchiffrer l'« objet ». Seulement, il cherche une raison de sauver la vie d'habitants qui détestent profondément sa différence, son oisiveté et sa « chance immorale ». La grande question de Pierre, le personnage principal de 1956, ne concerne pas encore la responsabilité de l'individu dans la société. L'énigme alors posée au héros s'intéresse plutôt à la solitude existentielle intrinsèque

à tout individu et à l'hypothèse que ceux qui l'ont reconnue soient, en quelque sorte, plus conscients que les autres, donc plus à même de dicter aux autres un savoir-vivre original. Cette vision du monde est plus tyrannique que celle de la dernière version. L'énigme posée par Straram cherche avant tout à convaincre le lecteur que la seule vision du monde véritable est celle des vérités mystiques et inexplicables détenues par des sages inaccessibles, dont le personnage principal est un exemple. De plus, le roman met de l'avant la croyance en l'« individu », d'abord et avant tout, donc dans le fait qu'un seul homme puisse avoir raison sur tous les autres, ce qui laisse la place à un existentialisme anarchiste ou encore à un despotisme totalitariste¹⁶⁹. Le choix qui se pose pour Pierre une fois qu'il a déchiffré l'énigme est donc celui-ci : va-t-il décider de sauver les habitants de la ville, sans qu'eux-mêmes aient pu prendre conscience de ces faits mystiques, donc en assurant sa supériorité, son pouvoir, ou va-t-il choisir de ne pas intervenir et de leur laisser comprendre que chacun est responsable de son savoir et de sa connaissance au prix de la mort ? Voilà la signification du roman d'initiation¹⁷⁰ de 1956.

Dans cette première version, Pierre résoudra l'énigme pour ensuite disparaître comme un « beau ténébreux », exactement comme Straram choisira de partir de la Colombie-Britannique pour aller se réaliser à Montréal. Le dernier chapitre, supprimé dans la version définitive de 1975, verra Edna chercher Pierre aux quatre coins de la ville, pour terminer sa course, hébétée, à la taverne, avec une Marie de la Lande qui la traite de « petite chienne » et qui lui dit son contentement de ce que ni Koçoi, ni Zamco, ni Elle, ni Lui, les marginaux et les joueurs, ne reçoivent de cérémonie funéraire, contrairement au Maître et au Navigateur, autorités notoires de la ville. L'aide de Pierre n'aura servi à rien car les habitants reprennent alors leurs anciennes habitudes de soumission aux autorités et leur haine de la différence en célébrant les exploiters plutôt que Koçoi et Zamco, les marginaux ou Elle et Lui, des joueurs. Le roman se termine alors avec ces phrases : « Elle est comme une [sic] qui hurlerait par le ventre. Elle a les mains au bas du ventre, elle comprime son sexe à pleines mains, à pleines lignes de la main, elle voudrait se mordre le sexe, l'avaler. On se mange soi-même. Il

¹⁶⁹ À son arrivée au Québec, Straram jugera ce texte « extrêmement fasciste » et ne le retravaillera pas avant son retour de Californie en 1970. Voir *Hobo Québec, op. cit.*, p. 30.

¹⁷⁰ Le roman de Straram ne montre pas des marginaux qui s'intègrent à une communauté, mais bien une communauté qui s'intègre aux marginaux. Il a inversé la proposition des romans initiatiques (d'apprentissage).

y a Pierre ou il n'y a plus Pierre ?¹⁷¹» L'autophagie signifierait-elle que l'on est responsable de sa propre vie et donc que l'on est responsable de sa propre destruction ou serait-ce plutôt un symbole de la passion vertigineuse de l'amour, qui consume tout simplement de désir, la pauvre Edna, abandonnée par Pierre¹⁷² ? Peut-être Straram a-t-il voulu montrer que ce qui importe plus que tout, c'est l'amour, l'amour fou, l'insatiabilité de découvrir sans cesse de nouveaux mystères : la faim d'énigmes qui sont par trop absentes de la Colombie-Britannique. Ce livre serait peut-être un cri dans le désert, un écrit permettant à Straram de rester relativement sain d'esprit dans une société où il n'arrive pas à être satisfait.

Quoi qu'il en soit, cette conclusion est diamétralement différente de la version finale dans laquelle Leiris s'établira au village où il deviendra un éducateur en « dialoguant » avec la population en se servant d'un jeu comme Straram l'a confusément fait au Québec. La version de 1975 nous donne peut-être une piste pour comprendre la conclusion qu'avait envisagée Straram en 1956 :

J'aurais répondu à l'énigme, par goût du risque et pour démontrer mon envergure, mais, n'ayant pas résolu la contradiction entre l'ego avide de se réussir et une collectivité dont je ne voyais que sa passivité et sa petitesse, [...] j'aurais immédiatement après quitté la ville, me jugeant coupable d'avoir affermi la médiocrité pour assurer ma réussite, et, confiné à l'état de beau ténébreux héroïque, je t'aurais quittée toi aussi [Alanis], allant promener en quelque errance sans but une inutile conscience malheureuse. Ce n'est sans doute que maintenant que je peux comprendre la nécessité du dépassement, en analysant la réalité de celui-ci, à savoir qu'il est entièrement illusoire s'il n'englobe pas la collectivité qui te détermine, voué alors à perpétuer le mythologique.¹⁷³

La différence essentielle entre la première et la dernière version de *La faim de l'énigme* réside donc dans son dénouement : dans l'une le héros à l'« ego avide de se réussir » veut démontrer son « envergure », il fait ainsi l'éloge de la fuite, de sa supériorité de conscience et de certains mythes ; alors que dans l'autre Leiris joint sa vie à celle de la collectivité en choisissant d'exercer un rôle d'éducateur populaire pour partager sa conception ludique de la

¹⁷¹ Patrick Straram, *La faim de l'énigme*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/003/001, [1956 ?], p. 203.

¹⁷² Peut-être est-ce la suffisance et l'orgueil de Straram qui se décrirait ici comme un homme si irrésistible que les femmes en sont strictement folles. Peut-être est-ce plutôt un symbole alchimique ou ésotérique.

¹⁷³ *Op. cit.*, p. 222-223.

vie. Ça ressemble drôlement à la vie de Straram, qui quitte Revelstoke pour le milieu culturel de Montréal, en laissant, pour un moment, sa femme et ses enfants, puis qui y devient un énergique animateur qui tâche d'éduquer la population en critiquant des œuvres venant de multiples horizons, dans la perspective marxiste de la lutte des classes, nouvelle pour lui et acquise avec *Parti pris*. En Colombie-Britannique, Straram n'avait aucune envie de participer à la communauté. Il n'était pas encore entré de plain-pied dans la pensée marxiste et croyait à l'expression individuelle avant tout.

Lorsque Straram corrige et retravaille son texte en 1958 dans une petite chambre sur la rue La Gauchetière, il suit les recommandations que lui avait fait parvenir Jérôme Lindon, éditeur aux Éditions de Minuit : « Vous pourriez peut-être penser à ce que je vous disais : le raccourcir, et, surtout, dans les parties “métaphysique”. Cela pourrait faire un livre excellent à mon avis.¹⁷⁴ » Cette lettre fait écho à un passage de la lettre de Debord mentionnée plus haut : « Quand apprendrez-vous à n'écrire que laconiquement, sans rien dévoiler, avec la plus grande prudence ? Ou quand apprendrez-vous à vous taire ?¹⁷⁵ » Straram qui venait de reprendre contact avec Debord en 1958 et qui travaillait comme un dingue pour arriver à devenir critique, avait peut-être compris que l'exaltation de l'individualisme était facilement récupérable par le système capitaliste. Straram retranche donc les passages énumérés plus haut, mais malgré les corrections effectuées, il juge le texte « extrêmement fasciste¹⁷⁶ » et ne le renvoie jamais aux Éditions de Minuit. Ce jugement tend à prouver notre hypothèse concernant son attitude d'intellectuel frustré et individualiste, à l'ego avide et aux désirs totalitaires, qu'il avait en Colombie-Britannique. Sa vision du monde commence donc à changer. Quoi qu'il en soit, le roman attendra dans une caisse jusqu'à ce que Gérard Binet demande à Straram, en 1970, de le réécrire dans le but d'être lu à la radio en vingt-quatre épisodes de dix minutes. Straram, alors invité chez un ami, Gaétan Tremblay, à Cap-Chat, le remanie (14 et 15 octobre) jusqu'à ce qu'il se fasse arrêter – la *Loi des mesures de guerre* venait d'être décrétée par Trudeau – à cinq heures du matin le 16 octobre 1970. Après les événements d'octobre, il ne sera évidemment pas question d'utiliser un texte qui tâche, par

¹⁷⁴ Lettre datée du 6 mai 1958. Fonds Patrick Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/011/003.

¹⁷⁵ Straram, *Blues clair*, op. cit., p. 30.

¹⁷⁶ *Hobo Québec*, op. cit., p. 30.

divers procédés littéraires, de mettre en lumière les mécanismes d'exploitation du pouvoir « démocratique » jugé ici fascistes. Qu'à cela ne tienne, Straram le retravaillera à Pierrefonds, en y apportant des changements plus importants si l'on se fie au nombre de jours passés à corriger le texte (du 19 au 28 mars 1971). Mais ce n'est que deux ans plus tard, devant l'intérêt manifesté par les Éditions de l'Aurore, que Straram apportera les corrections finales à son roman (28 juillet au 4 août 1974 à Bonaventure) qui sera finalement publié en 1975 dans une version largement modifiée si on la compare avec celle de 1956.

2.2.5 Les transformations du manuscrit

La version finale de *La faim de l'énigme* est donc sensiblement différente du texte premier. Plusieurs suppressions et ajouts ont été effectués par Straram. Ils indiquent en quelque sorte l'apprentissage que le Bison ravi a poursuivi au Québec avec *Parti pris*, où lui est révélée la lutte de libération entreprise par les Québécois contre le pouvoir anglais et où il s'initie plus amplement aux théories marxistes, telles que les lui présentera Jean-Marc Potte. Mais commençons par énumérer les changements apportés à l'œuvre.

Lorsqu'il révisé son texte dans la petite chambre sur La Gauchetière, Straram enlève de larges passages autobiographiques (p. 113-117 de la version de 1956), ainsi que de longues parenthèses métaphysiques. Il supprime aussi tous les passages contenant des interprétations psychanalytiques. Les nombreuses pages où Zamco explique sa vision du monde et où est expliquée la signification de sa mort sont également retranchées. Il change aussi les noms de certains personnages : son héros nommé Pierre devient Paul, Edna devient Alanis, les sœurs Rose deviennent les sœur Rolland. Il réduit de plusieurs pages les descriptions lyriques des musiques et les titres de plusieurs pièces musicales sont également enlevés. Il retire certaines parties plus explicatives des dialogues et les restructure. Certains mots sont également modifiés. Plus tard, dans les années soixante-dix, il change la division des chapitres. Des douze chapitres originaux, on passe à vingt-quatre, certainement pour les besoins d'un projet d'émission radiophonique finalement jamais réalisé. Et, comme nous l'avons vu plus tôt, il

enlève le dernier chapitre de la version originale pour en mettre un nouveau qui soit en accord avec les réflexions qu'il a développées au Québec et en Californie. Ces suppressions font que le texte colle moins à une certaine actualité, qu'il devient plus difficile d'en reconnaître la part autobiographique, qu'il est moins métaphysique ou psychologique et, finalement, les suppressions dévoilent que Straram abandonne l'idée d'en faire « une sorte d'opéra ¹⁷⁷ ». *La faim de l'énigme* ne proposera plus une vision du monde individualiste et renfermée sur elle-même, mais une vision plus généreuse en regard des autres.

2.3 Demain matin, Montréal m'attend...

Straram débarque à la gare centrale pour vivre dans la ville. En 1958, il fait un choix fondamental pour la suite de son existence. À partir de là, il n'y aura plus de retour en arrière. Straram tentera de recréer à Montréal l'exaltation de ses années d'adolescence à St-Germain-des-Prés. Il vivra à nouveau sur le rythme de jazz des rencontres dans la ville.

Le retrait en pleine forêt, le retrait en soi-même, un travail manuel esquinant, les semaines dans une baraque en planches, l'isolement – l'aventure a de l'attrait, qui confirme, et permet de développer certaines aptitudes ou de mettre au point quelques idées. Mais je sais maintenant qu'on ne vit pas seul indéfiniment. Il arrive tôt ou tard un moment charnière pendant lequel on prend conscience de la nécessité du dialogue... Pas plus qu'on ne vit indéfiniment dans l'isolement d'un couple. Ce serait même encore plus nuisible de vivre trop longtemps à deux, le couple casserait forcément.

Il y a simplement un jour où se manifeste à l'excès le besoin d'avoir un interlocuteur en face de soi, d'obtenir une autre réponse à ce qu'on dit que l'écho. Besoin ? Désir... Je tiens à accomplir mes désirs.

Que je réussisse à vendre ce que j'écris, que je me trouve un emploi dans une agence de presse ou de publicité, que je devienne demain rédacteur, figurant, annonceur ou commis, je ferai tout pour être dans la ville... J'ai vécu vingt ans à Paris, avant les camps de bûcherons de l'Ouest. Je travaillais rarement. Lorsque cela m'arrivait, c'était pour la radio, sur un film, pour une maison d'édition. Maintenant que j'ai consacré la cassure dans ma vie, je vais opérer un certain rapprochement, renoncer à un certain style. Moins pour ce qu'il y a de pratique que pour rétablir un certain état mental et une certaine disponibilité intellectuelle. Saut périlleux au sens propre et au sens figuré. Mais j'ai la vieille habitude de la haute voltige, et une endurance nouvelle... ¹⁷⁸

¹⁷⁷ Straram, *Thymus*, op. cit., p. 3.

¹⁷⁸ Patrick Straram, *Tea for one, no more tea*, Saint-Félix-de-Valois, Éditions Les Herbes rouges, 1983 [1960], p. 9-10.

Patrick Straram a appris à écrire dans des conditions difficiles. Ici, rien ne pourra l'arrêter, pas même la faim ou la pauvreté : on peut s'en rendre compte en lisant son texte *Tea for one*, écrit à son arrivée en 1958, dont la citation précédente est tirée. Il va se rapprocher d'une communauté en tâchant de la comprendre le plus vite possible. Il montre un appétit insatiable dès son arrivée, une faim dévorante des énigmes montréalaises si l'on en juge par la rapidité avec laquelle il a réussi à s'intégrer à la vie culturelle d'ici. Il a appris à réfléchir vite en Colombie-Britannique. Aussitôt arrivé, il va emprunter des livres d'écrivains québécois à la bibliothèque municipale pour les dévorer à un rythme effréné. S'il aime leur vision du monde, il s'informe alors de leur adresse et leur envoie des lettres disant qu'il voudrait les rencontrer. En même temps, il s'imprègne de la nouvelle culture à laquelle il est confronté. En novembre 1958, il travaille comme commis au Services des nouvelles de Radio-Canada, mais comme il s'implique activement dans la Grève des Réalisateurs, en devenant un dynamique animateur de l'ARTEC libre, une infime section dissidente du syndicat, il perd son emploi¹⁷⁹. Pour Radio-Canada, il fera tout de même des émissions de radio pour la série *À chacun son tour* et il écrira plusieurs fois *Une demi-heure avec...* (Django Reinhardt, Boris Vian, Samuel Beckett, les Bozos, les trains, le blues, etc). Il écrit également quelques émissions intitulées *Nouveautés dramatiques*. Ensuite, il s'occupe bénévolement, dès 1959, de la Montréal Jazz Society. Il joue aussi de petits rôles pour la télévision, mais fait surtout de la figuration. Le 10 septembre 1960, il fonde, avec le docteur Jean-Paul Ostiguy, le Centre d'art de l'Elysée qui sera le premier cinéma d'essai au Québec et un des premiers centres culturels. Il anime et assure les relations avec les médias jusqu'au 11 février 1963, date à laquelle on le congédiera. Il écrit aussi dans de nombreuses revues et journaux.

2.3.1 La réconciliation avec Guy Debord

Il reprend aussi sa correspondance avec son ami parisien le plus influent, Guy Debord, en lui demandant où en est le groupe qu'il a aidé à fonder¹⁸⁰. Dans une lettre datée du 3 octobre 1958, Debord lui résume les objectifs théoriques et pratiques de l'I.S., chose qu'il n'avait pas

¹⁷⁹ Il est à noter qu'il est le seul employé à être congédié après la grève.

¹⁸⁰ Il est faux de croire, comme l'on dit certains critiques, qu'il reprend contact avec lui uniquement en 1958, lors de la préparation du *Cahier pour un paysage à inventer*. Il a correspondu avec Debord jusqu'en 1956 au moins.

l'habitude de faire avec autant de patience pour ses nombreux autres correspondants. Les objectifs théoriques consistent à *construire des situations* ou du moins *bâtir quelques ambiances - ou fragments d'ambiances - et à expérimenter des comportements transitoires*. Les objectifs pratiques sont la *propagande* (développement théorique de leurs positions, publicité de cette théorie) et le *rassemblement* d'individus qui renforceront ce groupe avant-gardiste. Debord explique aussi, dans une lettre datée du 25 août 1960, les transformations qui sont survenues dans le groupe depuis l'époque où Straram en faisait partie :

Les différences depuis l'époque 52-53, disons la période de huit ou dix mois où nous étions ensemble, sont trop importantes pour que l'on puisse parler d'une simple transformation de l'I.L. en I.S. [...] Quoique nous soyons encore très largement dans un état de semi-clandestinité [...] on peut dire que nos moyens ont considérablement augmenté. Progrès aussi dans notre compréhension, la critique plus radicale, la théorie. Indéniable recul dans la vie quotidienne (beaucoup trop souvent des temps morts ; il faut tenir compte aussi de la dispersion géographique fâcheuse dans ce qui est actuellement l'I.S., et du passage de ce qui était jeu pur au « travail », en un certain sens au moins du terme. [...] C'est un malheur de se spécialiser, et encore plus un danger. Mais refuser cela, c'est accepter de se spécialiser dans la répétition des expédients trouvés à la sortie de l'adolescence pour retarder le vrai problème de la culture et de la vie : leur subversion générale pratique, ou rien. [...] Les feux de paille, et leurs souvenirs, ne sont pas intéressants.¹⁸¹

Straram engage donc un dialogue avec Debord. Il veut peut-être se servir d'une base théorique déjà avancée pour proposer une critique nouvelle aux Québécois. Cependant, il refusera toujours de se spécialiser et de *travailler* comme l'entend Debord. Il restera un anti-spécialiste, un dilettante, qui s'intéresse à tout, sans nécessairement expliquer sa pensée *in extenso*. Peut-être est-ce son attachement aux théories mystiques, impliquant que la compréhension doive s'accompagner d'une pratique, qui l'a conduit à rester vague sur certains points, à aborder la théorie sans jamais entrer de plain-pied en elle ? Peut-être est-ce le fait qu'il croit que le lecteur a un travail de compréhension à faire par lui-même ? Ou encore, il est possible que ce refus de théoriser sa vision du monde vienne d'un apprentissage d'autodidacte ne possédant pas la ligne directrice d'une éducation scolaire, donc étant plus éclaté, qui a fait que Straram refuse toujours d'analyser la société en ayant un point de vue

¹⁸¹ Lettre de Debord à Straram datée du 25 août 1960, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/008/015, p. 2, recto.

plus objectif, ou du moins plus ouvert au dialogue. Comme le dira plus tard Miron : « Straram n'est pas l'homme du questionnement, il est d'abord l'homme qui fait la preuve. Et qui paie la note. ¹⁸² » Ce qui est sûr, c'est que pour Straram le plaisir à éprouver dans le quotidien donne justement un sens à sa vie qu'il n'est pas prêt à sacrifier au travail d'approfondissement théorique demandé par Debord. Contrairement aux situationnistes, sa vie quotidienne deviendra de plus en plus jouissive et ses textes dans les journaux, où il parle toujours de son expérience, tenteront de dévoiler cet aspect, toujours très subjectif, de sa critique. Il n'y aura pas de recul, ni de temps mort dans sa vie quotidienne. Dans une lettre adressée à Chtcheglov, ne dit-il pas qu'il « mène une vie infernale autant que prodigieusement intéressante ¹⁸³ » ? Finalement, et c'est peut-être la raison la plus plausible pour laquelle il ne s'isole pas pour réfléchir et approfondir une théorie : il n'en a pas le temps, sa vie quotidienne est trop précieuse pour être perdue à ériger une théorie ¹⁸⁴. L'exhortation de Debord à se spécialiser dans une voie théorique situationniste restera lettre morte pour ce Don Quichotte en herbe.

Malgré l'impression que le *Cahier pour un paysage à inventer* ¹⁸⁵ (1960) a été produit à la va-comme-je-te-pousse, Straram essaiera tout de même de dévoiler, à sa façon, toujours, au public québécois, la critique avant-gardiste des situationnistes, sans pour autant y adhérer complètement. Ce qui lui importe plus que tout est d'échanger avec des individus aussi intéressés que lui à apporter des changements dans la vie quotidienne du plus grand nombre, ou du moins, d'eux-mêmes. Straram n'écrit-il pas dans la préface :

Des individus très différents expriment des idées qui peuvent être divergentes. Ce n'est pas une unité de ton, de style ou de politique qui compte, mais l'unité provenue de l'hétérogénéité, c'est-à-dire *l'unité de manifestation*, au-delà des formes et des idées. Ce cahier n'a pas d'autre objectif que manifester *ce qu'un homme pense, désire et fait de sa vie*. ¹⁸⁶

¹⁸² *Hobo Québec, op. cit.*, p. 52.

¹⁸³ Straram, *Lettre à Guy Debord, op. cit.*, p. 33.

¹⁸⁴ Il faut se rappeler que Straram croit à l'égoïsme.

¹⁸⁵ *Cahier pour un paysage à inventer*, Montréal, n° 1 (seul paru), 1960, 106 p.

¹⁸⁶ Patrick Straram, « Avertissements », *Cahier pour un paysage à inventer, ibid.*, p. 5.

Straram s'attache donc de prime abord à l'expression, au fait simple et nu de dire de manière directe ce que l'on ressent en tant qu'homme vivant dans un certain milieu, en l'occurrence le Québec : « Ce contexte c'est le Québec. ¹⁸⁷» Cependant, il s'empresse d'ajouter qu'il n'est pas question de parler seulement du Québec, ce qui réduirait le sujet à ne manifester qu'une compréhension du monde très régionale, voire *de province*. Non, selon Straram, il est temps de s'ouvrir aux réalités contemporaines qui font que le nationalisme n'a plus la cote comparativement à l'universalisme : « C'est aussi ce qu'est le Québec dans le monde. L'éveil des consciences qui est important est celui qui nécessite *une connaissance universelle* comme il engage *la sensibilité qui individualise l'homme*. ¹⁸⁸» Il juge que la vérité de l'homme, ce qui le rend vivant et lucide, importe plus que tout, car sans cela, il erre sans arriver à rien accomplir de significatif, tel le personnage de Pierre dans la première version de *La faim de l'énigme*. Straram explique ensuite, avec les mots d'Henri Lefebvre, un grand penseur du marxisme, que « l'homme est un fait : la pensée, la connaissance, la raison, et aussi certains sentiments, tels que l'amitié, l'amour, le courage, le sentiment de la responsabilité, le sentiment de la dignité humaine, la véracité, méritent sans contestation possible cet attribut. ¹⁸⁹» Pour lui, cette véracité « est [...] ce qui fait qu'une vie a ou n'a pas un sens. ¹⁹⁰» C'est donc de cette manière que prend toute son importance le projet straramien qui consiste à raconter la vie d'un homme pour en donner l'exemple aux autres. Dans *L'air de nager*, compte-rendu d'une dérive à Paris, un des textes qu'il publiera dans le *Cahier*, il exhibe sa propre vie en mélangeant le genre autobiographique à l'essai, pour montrer aux autres une manière de vivre passionnante pour ceux qui supportent l'ivresse constante. L'importance accordée à l'expression individuelle par Straram dans le *Cahier* déborde de beaucoup l'efficacité venant de l'unité dans la critique qui prévaut au sein d'un groupe : sa puissance critique se vide, se déverse et s'évapore dans l'air du temps. Cependant, Straram pressent que c'est de la diversité que viendra quelque chose d'unique et de vrai, que *le jeu de la vérité*, qui lui est si cher et dont il parlait si souvent dans ses écrits de la Colombie-Britannique, n'est possible qu'en regroupant des gens choisis pour leurs qualités individuelles avant tout :

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 5.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 5.

¹⁸⁹ Straram, *Lettre à Guy Debord*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁹⁰ *Ibid.* p. 55.

Ce n'est pas un cahier servant d'organe à un groupe donné ou se faisant un devoir de servir une idéologie donnée, c'est un cahier voulu pour concrétiser le besoin de s'exprimer d'hommes qui se prononcent sur le contexte qu'ils vivent en prenant pour critère leur sensibilité, qu'ils veulent accorder à une lucidité qui s'apprend et se vit chaque jour, qu'il est temps de reconnaître et de dire comme on l'utilise.¹⁹¹

Straram, contrairement à Debord, cherche avant tout à créer un groupement d'individus où le *rassemblement* prime sur les idées. Il poursuit une quête commencée en France avec la communauté d'artistes de Creyer, la commune organisée par un ancien militaire située dans une ferme de la Drôme, puis avec l'*Internationale lettriste*. D'ailleurs, comme le fait remarquer Véronique Dassas : « il est clair que Straram a rassemblé autour des textes situationnistes et des siens qui s'en inspirent, des écrits dont on comprend mal la justification de les voir rassemblés et parfois même leur rapport avec la radicalité annoncée.¹⁹² » En effet, la charge révolutionnaire du *Cahier* est confuse. En mettant en avant la sensibilité et la lucidité des hommes au quotidien, Straram veut-il vraiment lutter pour contrer le pouvoir des décideurs ou se place-t-il dans une posture du raté¹⁹³ ? Quoi qu'il en soit, Debord, d'abord enthousiaste, réagit ensuite contre certains aspects du *Cahier*, en particulier la liberté d'expression. Dans sa lettre datée du 25 août 1960, il souligne ceci :

Au point de vue théorique, le Cahier se définit par son programme d'expression radicalement libre de chacun. C'est le point central de ce rassemblement ; qui en mesure aussi les limites. En effet, la liberté d'expression totale de soi-même, pour tous, est un mot d'ordre d'une vérité profonde à l'échelle révolutionnaire globale, au plus haut niveau de la reconstruction de la société (et tout ce qui le contredit alors est une nouvelle aliénation). Mais c'est un mot d'ordre insuffisant pour une « avant-garde », vivant concrètement dans les conditions sociales actuellement dominantes et y inscrivant forcément sa recherche. Cette recherche doit être alors précisée, à ses risques et périls (à commencer par le risque de séparation plus grande, de relative solitude). Car, autrement, la revendication de libre expression, de « sincérité » peut retomber automatiquement (sans que personne le veuille, bien sûr ; sans même qu'on le comprenne facilement) à l'« expression » petite-bourgeoise de cet « individu-unique » préfabriqué qui ressemble précisément à tous les autres petits-bourgeois dans le fond comme dans la forme de ce qu'il considère comme son expression singulière, privilégiée, « profonde ». La poésie est actuellement cette pierre de touche : un homme est défini à ce qu'il entend, pratiquement, par poésie ; donc, ce dont il se contente, sous ce nom (ici le mot de Hegel : « À ce dont

¹⁹¹ Straram, « Avertissements », *Cahier*, *op. cit.*, p. 5.

¹⁹² Dassas, « Le blues du bison », *op. cit.*, p. 129.

¹⁹³ Je reviendrai sur cette posture du raté.

esprit se satisfait, on mesure la grandeur de sa perte »). La véritable expression libre est liée à tout le reste de la vie à libérer (au comportement). Et ne peut pas être expression à part, spécialisée – expression de prisonniers pour d’autres prisonniers.¹⁹⁴

Pour que le groupe québécois devienne plus radical, il aurait donc été nécessaire que Straram précise sa pensée, en travaillant à élaborer une théorie situationniste au Québec plutôt qu’en exprimant sa vision du monde, encore trop confuse et vaguement marxiste. La différence qui ressort le plus entre ce *Cahier* et les *Bulletins de l’Internationale situationniste* est le manque de théorie, de ligne directrice au profit de l’expression de plusieurs individus sur leur vie quotidienne. Pour le moment, Debord ne voit pas, en dehors du compte-rendu de dérive de Straram, *L’air de nager*, et des textes de l’I.S., ce qui pourrait ressembler à une critique avant-gardiste. Cependant, sa critique concernant la radicalité du *Cahier* s’adoucit en regard du contexte canadien:

On peut espérer que, dans l’avenir, une partie des gens actuellement réunis autour du CAHIER, ou de ceux que cette publication vous amènera, se radicalisera en une activité plus explicitement situationniste, même si les conditions canadiennes commandent qu’un tel groupe participe à une tribune d’expression plus ouverte, et plus vague.¹⁹⁵

La différence de contexte est bien sûr évidente. Les deux comparses l’ont conclu dans des échanges épistolaires ultérieurs et ils se sont entendus sur la plus grande souplesse éditoriale à offrir aux Canadiens. À cela, il faut aussi ajouter que c’est un premier *Cahier*, donc qu’il commence à peine à rassembler des gens. Cependant, Debord exige tout de même que *les gens qu’amènera le Cahier se radicalisent en une activité plus explicitement situationniste*. L’attaque de Debord concernant les possibilités de récupération de la libre expression manifestée dans le *Cahier* en une expression petite bourgeoise est-elle juste? Debord ne disait-il pas lui-même, dans une lettre à Straram, que « l’expression, même en “conserve”, a son rôle dans nos aventures. Pour diverses raisons, il se trouve que je n’ai guère encouragé chez moi les capacités d’agir dans ce domaine, jusqu’ici. Je ne sous-estime pourtant pas sa

¹⁹⁴ Lettre de Debord à Straram datée du 25 août 1960, *op. cit.*, p. 1, verso.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 2, recto.

place, même, d'abord, dans la vie quotidienne d'aujourd'hui.¹⁹⁶». Peut-on pour autant dire que le *Cahier* fait l'apologie de l'individu privé ? Voici ce que Straram lui répondait dans sa longue lettre du 24 août 1960 :

Est-ce refaire l'apologie de l'individu privé ? Non. C'est vouloir une véracité qui authentifie les possibles : milieu et comportements à y adopter dépendent d'une certaine compréhension communicable, mais donc d'abord de ce que peut et veut chaque individu (dont la compréhension qu'il doit se réaliser socialement et non en privé dépendra de la connaissance en soi qu'il sera capable d'avoir). Le vice de tout totalitarisme, considéré abstraitement, est cette négation de l'individu. Quels que soient les « progrès », les « buts » et les « idées », ce n'est jamais qu'une continuation de l'a priori chrétien sacrifiant l'individu à une surréalité, conception habilement maintenue lorsque les pouvoirs bourgeois puis capitalistes, et aujourd'hui capitalistes-bourgeois, durent accepter la notion d'individualisme mais la subordonnèrent alors à un autre impératif : l'état (tandis que les individualistes ne comprenaient pas l'« irréalité » de leur refus de la surréalité sans aboutir à la réalité – atteignable seulement au moyen du matérialisme dialectique).¹⁹⁷

2.3.2 Confusion ?

Le fer de lance de la critique straramienne réside donc dans une dialectique allant de l'individu au collectif et vice-versa dans une perspective où commence à poindre le marxisme. Il veut faire advenir un « sens critique ¹⁹⁸ » aux Québécois et il cherche un moyen de leur faire ressentir la « nécessité d'un état d'alerte ¹⁹⁹ ». Au demeurant, la critique qui naît de cette intention est assez confuse : il lui importe plus que tout que l'individu puisse se dire entièrement, mais en même temps il est d'avis que toute pensée contemporaine « ne se peut formuler en dehors du marxisme ²⁰⁰ » pour qui la masse, le groupe, importe plus que la personne. De plus, il considère que la révolution doit absolument s'accomplir pour que la vie prenne tout son sens²⁰¹, qu'il faut donc « éliminer toute possibilité de société capitaliste. Ce

¹⁹⁶ Lettre datée du 31 octobre 1960, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/008/015, p. 6.

¹⁹⁷ Straram, *Lettre à Guy Debord*, *op. cit.*, p. 60.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 51.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 52.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 51.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 55.

qui implique une révolution permanente.²⁰²» Cette révolution permanente, chère à Straram, n'est-elle pas avant tout de nature individuelle ? De plus, ne vient-il pas à l'esprit, en le lisant, que la terminologie marxiste est plaquée sans avoir été intériorisée et comprise ? Quoi qu'il en soit, Straram imagine que le travail critique à produire pour une communauté est de tirer en direction de tous les champs de la société (politique, économique, artistique, culturel) en même temps, dans le même texte, pour toucher l'injustice en plein cœur et faire advenir chez ses lecteurs une compréhension des *véritables* enjeux sociaux. Ses contributions dans les journaux montrent justement ce désir de tout dire sur tout, même si la forme de ses textes et ses idées sont parfois confuses. Straram se figure qu'il est essentiel de laisser aux individus une part de liberté plus grande que celle permise par un groupement avant-gardiste.

Ici s'inscrit ce qui me paraît le danger du situationnisme. Je ne dis pas qu'il y a une conception fautive. Je dis simplement que le projet situationniste comporte un danger. « L'attitude situationniste consiste à miser sur la fuite du temps, contrairement aux procédés esthétiques qui tendaient à la fixation de l'émotion. Le défi situationniste au passage des émotions et du temps serait le pari de gagner toujours sur le changement, en allant toujours plus loin dans le jeu et la multiplication des périodes émouvantes. » Toute dialectique présupposant une existence, une pratique et une connaissance des faits, pour moi il va de soi que tout dépassement (nécessaire parce que correspondant à une réalité de l'homme, de l'être : le dynamisme en progression constante qui le meut) ne pourra être réel que si d'accord d'abord avec la réalité en jeu. Je veux dire qu'on ne remplace pas une réalité par une autre. On fait progresser une réalité – ou on la subit, ce qui la fautive. Mais il n'y a pas de substitution de réalités possible. C'est bien dans la vie quotidienne qu'il faut jouer sa vie. Et l'objectif révolutionnaire réel implique la réhabilitation de la vie quotidienne et son progrès, pas son « remplacement ».²⁰³

Ce passage dévoile la différence essentielle entre Straram et Debord. L'immigrant ne conçoit de changement possible que s'il s'inscrit dans une perspective de transformation à partir de la réalité dans laquelle il vient de s'insérer. La critique de Straram n'est pas le fruit d'une pensée *avant-gardiste* se permettant d'échapper à la réalité pour imaginer une société utopique, puis vouloir tout mettre en œuvre pour la réaliser ; sa critique se place d'abord dans le réel et en prend acte, pour ensuite composer avec lui. Dans les journaux, son activité consistant à dénoncer les productions culturelles qui ne cherchent qu'à divertir sans apporter

²⁰² *Ibid.*, p. 56-57.

²⁰³ *Ibid.*, p. 64-65.

de réflexions sur le contexte dans lequel elles sont produites ne place-t-elle pas Straram dans une posture de journaliste plutôt que d'avant-gardiste ?

Faisant à Montréal un travail de critique, je souligne presque toujours qu'un spectacle en tant que tel, outre que vain, est intellectuellement nuisible et politiquement criminel. Mais ce travail de critique implique aussi, par l'analyse des possibles qu'elle contient, la reconnaissance de toute expression, valable si elle n'est pas donc bornée qu'au spectacle. Et je pense qu'il est vital qu'au sein d'une société contemporaine ce travail de critique soit fait.²⁰⁴

Comme le montre implicitement ce passage, Straram est « contre l'idée d'un dépassement intégral de l'art, il tient à affirmer le pouvoir d'expression et de réalisation de soi dont sont investies les œuvres d'art²⁰⁵ ». Son rôle est donc définitivement atypique par rapport aux pratiques d'avant-garde et se décrirait plutôt comme celui d'un informateur passionné, d'un critique qui place l'individu au centre de son questionnement. Il s'investit dans la reconstruction de la société québécoise en s'alliant avec certains intellectuels voulant une révolution complète plutôt qu'une révolution tranquille. Il rencontre les acteurs sociaux qui opèrent dans la culture et les avant-gardes politiques, mais il a peu de rapports avec les partis politiques traditionnels pour qui les compromis viennent de la nécessité démocratique. En ce sens, il fait partie d'une gauche marginale qui ne parviendra jamais à influencer réellement les changements sociaux véritables. Dans son ouvrage *La gauche a-t-elle un avenir*, Jacques Pelletier fait la réflexion suivante sur ces groupuscules :

[...] cette gauche [...] ne parviendra jamais, depuis les débuts jusqu'à aujourd'hui, à se débarrasser de ses habitudes groupusculaires qui la confinent, à toutes fins pratiques, à la marginalité et disons-le brutalement, à l'insignifiance politique. Cela n'enlève rien par ailleurs à ses vertus de courage et de générosité qui, faute de s'incarner dans une pratique de discussion et de partage avec le « réel », avec le monde extérieur à la sous-culture sociale et politique de gauche, demeurent pour ainsi dire en l'air, dans le firmament des attitudes et des gestes sans véritable portée, sans incidences palpables sur la pratique sociale.²⁰⁶

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 70.

²⁰⁵ *Ibid.*, « Préface de Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné », p. 29.

²⁰⁶ Jacques Pelletier, *La gauche a-t-elle un avenir ?*, *Écrits à contre-courant*, Cap-Saint-Ignace, Éditions Nota bene, 2000, p. 24.

Straram a choisi de transformer la société à partir d'une posture critique qui laisse libre cours à ses jugements moraux dans une attitude toujours très personnelle. Bien qu'au sein de groupes gauchistes, il réussit à toujours être unique en proposant une attitude d'*homme total*, c'est-à-dire d'un individu qui emprunte tous les chemins sociaux pour devenir un homme politique, social, solitaire, érotique, etc. Son attitude est à des lieues de celle incarnée par les politiciens de conviction ou les journalistes de métier. Straram n'est ni l'homme des compromis, ni celui d'un groupe ; c'est plutôt un marginal qui se déplace de groupe en groupe.

Devant le peu d'intérêt manifesté par la communauté culturelle québécoise et le nombre réduit d'individus voulant s'associer à Straram, le projet de publier une série de cahiers est abandonné. Sachant qu'aucun second *Cahier* ne verra le jour et qu'une section canadienne de l'Internationale situationniste ne verra jamais le jour en Amérique, Straram et Debord perdent peu à peu intérêt l'un pour l'autre. Straram travaillera comme critique cinématographique, sera missionné par Radio-Canada pour faire un voyage à Moscou dont il reviendra très enthousiaste, sera chroniqueur à *Parti pris* et continuera de dériver dans la ville en allant de taverne en taverne pour discuter de vive voix avec des *interlocuteurs valables*. Il aura fait le choix de poursuivre sa réflexion seul, sans personne pour lui dicter ce qu'il doit faire. En 1963, une lettre de Debord adressée à Chtcheglov ne laissera plus de doute sur cette fracture entre les deux amis :

Son évolution canadienne me paraît déboucher finalement [...] sur un ralliement respectueux à une « culture parisienne » que nous méprisons totalement ici – il fait ainsi des critiques de cinéma enthousiastes, très provinciales – en même temps qu'il se lance dans toute une spécialisation syndicaliste à tendance crypto-kroutchevienne – voyage à Moscou ! Dans cette affaire aussi, il arrive trop tard [...]. Donc Patrick a régressé par rapport à la qualité de révolte qu'il avait à dix-huit ans, même si elle s'accompagnait d'une certaine facilité et confusion dans les idées.²⁰⁷

On pourra dire qu'à partir de là, il ne sera plus question du « situationnisme » pour Straram : « Situationniste », dira-t-il à Jean-Marc Piotte, « je ne l'ai jamais été²⁰⁸ ». Il n'a effectivement

²⁰⁷ Lettre citée dans Dassas, « Le blues du bison », *op. cit.*, p. 131.

²⁰⁸ Cité dans Dassas, *ibid.*, p. 133.

jamais pris part à l'élaboration des théories du groupe et n'a jamais voulu devenir le leader d'une section situationniste québécoise. Cependant, il appréciait le fait de rencontrer des gens, d'engager un dialogue avec eux, et de faire partie d'une communauté d'esprit. Quand on regarde le noms des Québécois qui ont publié dans le *Cahier*, on ne peut que s'étonner, avec Jean-Marc Piotte, du fait qu'il connaisse déjà autant d'auteurs d'ici : « Il est à Montréal depuis deux ans à peine que déjà il connaît tout le monde : il suffit de regarder la table des matières du *Cahier*.²⁰⁹» Cependant, malgré son goût pour l'échange et le dialogue, Straram refusait de perdre sa liberté individuelle pour diriger et organiser une avant-garde ; il était avant tout un marginal se situant toujours dans un ailleurs incertain.

2.3.3 Fixation, écriture et ratage

L'impossibilité pour Straram d'écrire un texte sans se mettre lui-même en contexte est sûrement pour quelque chose dans le fait qu'il ne puisse se « fixer » nulle part et qu'il doive soumettre ses articles un peu partout, chez des éditeurs aussi différents les uns des autres, sans qu'il ait à se soucier d'une quelconque ligne éditoriale: « Qu'il s'agisse d'un livre ou d'une chronique, de critique ou d'information, pour moi toute écriture se doit d'être agit-prop, poésie/actualités, almanach (avec ce qui met le plus en situation celui qui "parle" : citations/référentiels) et toujours le journal de celui qui écrit. »²¹⁰. Chacun de ses textes comporte en effet une dimension autobiographique. Peut-être est-ce dû à l'importance qu'il accorde à la vie directement vécue, à la parole vive pratiquée dans les lieux de rassemblement. Straram écrit vite dans l'intention de se libérer le plus de temps possible pour aller discourir de vive voix dans les lieux qu'il affectionne particulièrement : les bars. Selon lui, « Un contact d'homme à homme [l'emporte] sur tout système²¹¹ ». Son usage de la dialectique n'est d'ailleurs pas sans rappeler le sens que lui donnait Platon : dialectique signifie au départ « dialoguer », disputer ses idées, sa conception du monde avec quelqu'un. Straram se fait informateur au service du peuple. Il publie non seulement dans plusieurs

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 129.

²¹⁰ Patrick Straram, « Truckin' », *La barre du jour*, hiver 1972, no 31-32, p. 123-124.

²¹¹ Patrick Straram, *Questionnement Socra/critique*, Québec, Éditions de l'Aurore, 1974, p. 33.

revues, mais il fréquente assidûment les lieux culturels névralgiques de l'époque. Comme le dit Jacques Godbout :

Fut une époque où Patrick Straram, comme Dieu le Père, était partout. Vous pouviez le rencontrer à la Taverne Royal, à l'Association, au détour d'une ruelle, avec Pierre E. Trudeau qui le premier le reçut au Québec, dans le hall de l'Élysée qu'il animait, au détour d'un film qu'il expliquait, à boire avec Gilles Groulx Chez Tavan, à chanter les louanges de Pauline Julien aux Français de passage, à dire le jazz à Radio-Canada, il était à lui seul notre rive gauche parisienne.²¹²

Il poursuit donc ses réflexions sur la « vie quotidienne » en errant dans la ville, de bar en bar, comme il le faisait avec les lettristes. Cependant, ses réflexions proviennent davantage de la lecture d'Henri Lefebvre, un penseur du marxisme, que des situationnistes, ce qui prouve une fois de plus son appartenance (et son identification) à un penseur marginal plutôt qu'au porte-parole d'une avant-garde. Straram est un électron libre... de se casser les ailes un peu partout. En 1963, lorsque de jeunes intellectuels lancent *Parti pris*, Straram ne peut qu'être emballé par le projet.

2.3.4 *Parti pris* : la révolution socialiste

Parti pris (1963) tente de définir en la théorisant la volonté identitaire québécoise qui point. La revue rassemble en son sein les écrivains de la génération montante : Renaud, Major (ces derniers tâteront du joual), Brochu, Chamberland, Godin, Maheu, qui poursuivent le travail commencé en 1953 par les poètes de l'Hexagone dirigés par Miron. La majorité des partipristes a une formation en littérature ou en philosophie, alors que la revue se donne des objectifs d'ordre politique. Cette relation entre littérature et politique produit « une tension constante et féconde qui est en grande partie responsable de l'intérêt de la revue.²¹³ » Bien qu'il y ait eu des divergences parmi les intellectuels formant la revue, voici en résumé ce

²¹² Jacques Godbout, « Les livres : la tête et le cœur », *Le Maclean*, vol. 13, juillet 1973, p. 46.

²¹³ Robert Major, *Parti pris : idéologie et littérature*, Montmagny, Éditions Hurtubise HMH, 1979, p. 2.

qu'elle propose dans son manifeste²¹⁴. Contrairement à la génération de littéraires précédente, celle de *Cité-Libre*, qui jouait le rôle du « spectateur impartial », « hors de la réalité », en optant pour une « forme abstraite de dialogue », donc sans volonté de transformer cette réalité, la nouvelle génération *prend parti* en exerçant une « parole démystificatrice » qui représente un « moment de l'action » qui a pour but de détruire l'« aliénation » du peuple « colonisé » et « exploité » pour ensuite instaurer un « État libre, laïque et socialiste » par l'indépendance du Québec. Ils reprennent donc en partie la théorie de la décolonisation, en envisageant le Québec comme une colonie anglaise et en partie les théories marxistes en considérant le peuple comme une masse exploitée par les dictats capitalistes. Notons ici que leurs arguments théoriques viennent surtout de l'extérieur du Québec. Nous pouvons également percevoir l'importance accordée à la parole, donc à la littérature, comme un moment de l'action, comme un premier élan vers la désaliénation. L'identité québécoise est une reconquête. Il faut en soustraire l'aliénation et la mentalité de colonisé si l'on veut voir émerger un socialisme laïc et rédempteur dans un Québec libre. La conception de l'identité partipriste se définit donc par la négation, par l'extraction d'un cancer plutôt que par l'exposition d'une originalité identitaire. Avant de pouvoir être pleinement libre, il faut se délester du poids de ses chaînes.

Parti pris veut fonder un type de socialisme inédit jusqu'alors au Canada. Les partipristes désirent changer la société québécoise de fond en comble ; ils se prononcent pour un changement total par la révolution :

L'originalité véritable de *Parti pris* dans le monde des revues politico-culturelles québécoise n'est pas de s'être livré à une analyse démystificatrice ni même à une critique radicale de l'aliénation québécoise, mais bien d'avoir refusé au départ, et constamment, tout réformisme, tout progressisme patient et raisonnable et d'avoir réclamé la transformation brutale et intégrale de la réalité québécoise.²¹⁵

Le thème central de la revue étant la préparation de la révolution québécoise, Straram ne pouvait trouver mieux comme lieu de diffusion de ses idées, lui qui avait été de l'aventure de

²¹⁴ «Manifeste», *Parti pris*, n° 1, octobre 1963, p. 2 - 4. Les citations suivantes sont tirées de ce texte.

²¹⁵ Major, *op.cit.*, p.20.

l'Internationale lettriste à Paris, qui cherchait déjà une nouvelle manière d'envisager la communauté en s'inspirant d'une approche consistant à mettre la vie quotidienne de chacun au centre des préoccupations révolutionnaires, comme il avait été possible de l'entrevoir dans le *Cahier pour un paysage à inventer*. On voit encore ici l'importance d'un Lefebvre dans sa réflexion, mais aussi d'un Jean-Marc Pottle, qui lui a fait connaître le groupe et qui l'initie plus avant à la théorie de Marx. Les préoccupations pour la vie quotidienne, entretenues par *Parti pris* dans cette première phase de la révolution, ne pouvaient qu'enthousiasmer Straram. De plus, les intellectuels réunis autour de la revue devaient apprécier l'étendue de sa culture et son éclectisme.

D'une manière plus marginale que ses camarades de *Parti pris*, Straram écrit essentiellement pour informer les lecteurs des manifestations culturelles et des pouvoirs qui contrôlent cette industrie en devenir, du moins ses textes portent-ils toujours la marque d'une sévère critique à l'endroit du pouvoir exercé par des hommes qui le prennent sans qu'on le leur accorde, des gens comme Pilon²¹⁶ qui entrent pour lui dans la triade : « INJUSTICE / INCONSISTANCE / INDIFFÉRENCE ²¹⁷ » du « monde judéo-chrétien blanc capitaliste et impérialiste ²¹⁸ ». Au Québec, il choisit donc d'initier ses lecteurs aux mécanismes des productions culturelles, du jazz, du cinéma, de la littérature et de toutes les manifestations artistiques ou pas qu'il juge excellentes (il écrit beaucoup d'exercices d'admiration) pour qu'advienne une remise en question des valeurs de sa société chez le spectateur et ultimement une transformation sociale. De 1963 à 1965, il tient une chronique sur le jazz, puis, de 1965 à 1967, une chronique qui porte un titre inspiré par un essai de Lefebvre : « Interprétations de la vie quotidienne ». Dans ses chroniques, il ajoute toujours à ses critiques des parcelles de sa vie privée. Dans les numéros de *Parti pris* parus l'été 1967, il définit ainsi la critique :

La critique, considérée comme un travail de recherche, comme tout autre moyen d'expression, n'a pas à expliquer une situation ou un produit qui valent par eux-mêmes, mais à indiquer des réactions et suggérer des rapports. Il est donc essentiel qu'une

²¹⁶ À ce sujet, lire Patrick Straram, « nationalité ? domicile ? », *Parti pris*, Vol. 2, n° 10-11, juin-juillet 1965, p. 52 – 79.

²¹⁷ Patrick Straram, *Irish coffees au no names bar & vin rouge valley of the moon*, Montréal, Éditions l'Hexagone/l'Obscène Nyctalope, 1972, p. 188. Cette expression revient dans plusieurs textes.

²¹⁸ Straram, « truckin' », *op. cit.*, p. 129. Cette expression revient dans plusieurs textes.

critique, comme tout autre moyen d'expression, soit profondément et précisément « personnalisée ». Il n'y a pas d'autre socialisation possible qu'en singularisant ce qu'on propose, soi...

Le sondage effectué auprès des lecteurs de **parti pris** révèle que plusieurs voudraient bien que je parle moins de ma vie privée...²¹⁹

Ce qui a changé dans sa pensée, c'est l'importance de rejoindre la population afin de transformer les mentalités. Il s'est nourri des réflexions marxistes et les a ajoutées à sa liste d'idées, sans pour autant laisser tomber ses réflexions antérieures touchant l'individu. Elles sont ici devenues une conviction, une certitude sur laquelle s'accrocher pour ne pas perdre son identité, sa manière d'être qui vient en partie de sa prise de conscience des mécanismes d'exploitation découverts lorsqu'il travaillait de façon acharnée en Colombie-Britannique. Straram, contrairement à ses copains de l'autre bord de l'Atlantique et à ceux de *Parti pris*, savait désormais *par expérience* ce que représentait le travail aliénant. La fatigue résultant des longues heures de labeur avait modifié sa capacité à réfléchir et ses muscles et ses nerfs s'étaient plus solidement noués sur son corps. Le travail l'avait physiquement et mentalement transformé.

Cependant, ses idées, même si elles sont parfois brillantes, sont si foncièrement individualistes, si radicalement subjectives, qu'elles se perdent dans le dédale des contradictions et font en sorte de rendre très difficile, voire impossible, toute tentative d'interprétation de la part du lecteur faute d'une ligne directrice. Il faut avoir une connaissance étendue de son œuvre pour arriver à démêler ses contradictions. Debord, qui était un grand lecteur, disait de Straram qu'il « se lançait dans toute une spécialisation syndicaliste à tendance crypto-krouchtchevienne²²⁰ ». Voulait-il faire une blague en comparant l'écriture confuse de Straram à celle des messages cryptés ? Et pourquoi cette référence à Khrouchtchev, dont la politique consistait à vouloir une coexistence pacifique entre les divers éléments sociaux, sinon pour se moquer de l'attitude beaucoup trop conciliante de Straram à ses yeux ? Cette boutade aurait été une autre manière de dire qu'il ne changerait jamais les choses en profondeur, étant toujours capable de tout accepter des individus et de travailler

²¹⁹ Patrick Straram, « Interprétations de la vie quotidienne », *Parti pris*, Vol. 4, n° 9-10-11-12, mai-août 1967, p. 215.

²²⁰ Lettre de Debord à Chtcheglov citée dans Dassas, « Le blues du bison », *op. cit.*, p. 131.

avec des gens complètement distincts d'un point de vue idéologique. Plus tard, Pierre Maheu dira à son tour qu'il le trouvait confus²²¹. L'imprécision chez Straram viendrait-elle d'une réelle incapacité à transmettre des idées ou ne serait-elle pas plutôt une forme de posture esthétique ? C'est-à-dire qu'ayant la certitude que ses textes sont justes du point de vue de l'intention, il se serait fiché des lecteurs qui lui disent qu'ils sont obscurs. De ce fait, il aurait adopté une posture complaisante en ce qui concerne le style, posture qui, malheureusement, lui aura valu de rester dans un hermétisme qui pourtant ne lui ressemblait pas.

2.3.5 L'absence d'humilité

En 1964, Patrick Straram coscénarise et joue dans un film réalisé par Jean-Paul Bernier, *La terre à boire*. Ce film attirera d'abord la faveur de la critique parce qu'il est interdit par la censure le soir de la première, pour ensuite, après avoir été vu, être décrié unanimement par tous les critiques cinématographiques que compte le Québec. Son échec n'est pas attribué au réalisateur, mais bien à son coscénariste qui a la fâcheuse manie de « s'octroyer le beau rôle avec une fatuité déconcertante²²² », « qui ne se cache pas pour dire ce qu'il pense et pour montrer ce qu'il est²²³ », que « tout cela tourne, retourne, détourne, redétourne autour de Patrick et finit plus ou moins mal, selon que Patrick sache nager ou non [...] somme toute, on y fait l'exégèse de soi-même²²⁴ », etc. Je laisserai un des cinéastes les plus engagés du cinéma québécois clore le débat autour de cette expérience cinématographique : « *La terre à boire* est un cas type d'expérience stupide, un risque spirituel et financier pris inutilement, pour le plaisir de se faire plaisir et de s'exhiber publiquement, sans connaissance suffisante du métier de cinéaste, ni, surtout, sans assez de lucidité pour s'en rendre compte.²²⁵ » Comme l'ont illustré ces quelques critiques, tout le film est centré sur Patrick Straram. Il est d'ailleurs significatif que celui-ci donne son prénom à son personnage ; ce qu'il avait fait aussi dans *Fabienne sans son Jules* de Jacques Godbout. Straram, qui a écrit des dialogues pour

²²¹ *Ibid.*, p. 137.

²²² Office catholique national des techniques de diffusion, Recueil des films de 1964, p. 211.

²²³ Léo Bonneville, « Le cinéma québécois à l'heure de la Révolution tranquille », Séquences, n° 40, février 1965, p. 17.

²²⁴ Gil Courtemanche, « Patrick Straram se noie dans son moi », *La Presse libre*, n° 7, 12 octobre 1964, p. 15.

²²⁵ Jean-Pierre Lefebvre, « La crise du langage et le cinéma canadien », *Objectif*, n° 32, avril-mai 1965, p. 34.

exprimer ses idées maîtresses, semble avoir dirigé la mise en scène pour qu'elle ne mette en évidence que lui... et ses infinies contradictions. En fait, presque toutes les scènes où il apparaît tiennent plus de l'autoportrait narcissique que du film d'auteur. Une phrase est particulièrement significative : « Tu veux m'aimer, moi, ou posséder un petit homme ? » dit Patrick à Diane... Straram ayant toujours cherché l'expression directe, sans humour ni ironie, il faut alors prendre les dialogues au premier degré et s'affliger d'un tel manque d'humilité. Cependant, on peut conclure après coup que ce film témoigne tout de même d'une époque, de sa faune et de ses lieux.

2.4 Conclusion

Compte tenu de son parcours depuis la Colombie-Britannique jusqu'au Québec, nous pourrions dire que Straram a réussi son arrivée à Montréal en entrant dans le petit cercle des intellectuels travaillant dans le domaine de la culture, mais que son intransigeance et sa franchise outrée lui ont fait rater son installation. Même s'il a beaucoup publié dans les journaux et les revues depuis son arrivée au Québec, il n'a pas réussi à vivre décemment dans la ville. Son idéalisme et peut-être une trop haute opinion de lui-même le conduisent à refuser d'accepter un travail avec lequel il n'est pas d'accord, le contraignant ainsi à une pauvreté matérielle qui *esquinte*. De plus, il juge que « la tendance à ne pas se prendre au sérieux (que d'autres appelleront humilité), très à la mode après certaines démarches et certaines interprétations fallacieuses est un aveu d'impuissance et le recours à la plus facile des solutions faciles fait seulement regretter une fois de plus l'ignorance et sa conséquence : le refus ou l'incapacité d'être responsable de soi.²²⁶ » Straram se prend réellement au sérieux, il manque d'humour et d'autodérision, pour ne pas dire d'humilité ; pour la société canadienne-française de l'époque qui sort à peine du petit catéchisme, cette attitude était certainement rébarbative.

²²⁶ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 15.

L'instinct de compétition est terriblement fort en moi. Un jeu de fers à chevaux dans le camp de bûcherons, je le prends au sérieux, je tiens à le gagner, je « déteste » les autres joueurs qui s'amuse et s'en foutent. Je suis au départ de n'importe quelle course. Et me faire remarquer me comble. Il est incontestable que je cherche toujours dans un beer-parlour à attirer l'attention soit par des excentricités soit en me tenant à l'écart. Il est incontestable que le commentaire sur un poste américain de mes deux lettres à l'animateur d'un programme de jazz m'ont bien contenté. Il est incontestable que mon nom parmi les meilleurs joueurs du match de football entre Revelstoke et Kelowna dans le journal de Revelstoke m'a fait plaisir et emplir d'une certaine fierté. Il est incontestable qu'il faut chercher à la base des symptômes très marqués [...] d'un besoin d'affection envahissant. Il est non moins incontestable que j'ai le sens du jeu, qu'une défaite légitime ne m'atteint nullement, que j'ai choisi à jamais de vivre seul, que j'ai fait mien un certain détachement qui en dit long lui aussi. Il est remarquable qu'on m'ait tellement reproché dans mon enfance ou dans mon adolescence de faire le pitre, d'être un « m'as-tu-vu », de me conduire comme un excité qui amuse la galerie. Toutes ces expressions vite dites méritent qu'on s'y attarde. Ce n'est pas fini : ma femme me reproche sans cesse de jouer un rôle, des rôles. Sur un plan sensiblement différent, mais qu'il faut voir aussi sous le même angle, elle me reproche d'être un enfant. Je tiens à rester cet enfant.²²⁷

Straram ne possède pas la profondeur de Debord. Il nous offre une pensée qui ne revient pas sur elle-même, mais qui explose dans plusieurs directions à la fois, sans avoir l'art de lier tous les points d'impact entre eux. Nous pourrions dire qu'il manque de cohésion. Cependant il écrit ainsi pour joindre tous les aspects de la vie ensemble, sans discrimination aucune, mais sans confrontation non plus, juste ensemble. C'est-à-dire que lorsqu'il utilise l'autobiographie, l'essai, la fiction, l'article de journal, tous ces *genres*, tous ces codes, liés dans un même texte, il le fait parce que c'est une façon unique d'écrire, une façon de se distinguer des autres, une esthétique personnelle. De même, ses pulsions individuelles autant que sa quête d'une société plus juste, marxiste, justifiant ses appels à la révolution sociale, sont assemblées dans une relation dialectique qui va de l'une à l'autre. C'est une pensée qui n'exclut rien et demeure toujours ouverte, ce qui a comme conséquence l'impossibilité d'approfondir aucun sujet. Straram demeure un informateur passionné plutôt qu'un penseur.

Dans une lettre datant de 1966 adressée à Jean-Marc Piotte, un proche ami, Straram exprime ainsi son désarroi :

²²⁷ *Ibid.*, p. 66.

Situation actuelle, et angoisses subséquentes : avocats de ma femme me réclamant 630 dollars sans aucun délai ; mon téléphone coupé ; 38 dollars à payer à la Ville de Montréal dans les 48 heures [...] ; 475 dollars à payer à mon propriétaire, les scellés mis sur la porte de mon appartement, la moitié de mes affaires confisquées. C'est atroce, ça esquinte. Et je demeure en proie à une chimère raisonnable : fuir, aller à Sausalito où Jean-Marie m'invite depuis longtemps, m'assurant gîte, couvert, tabac, alcool, camaraderie, écriture, soleil et Pacifique. Et personne qui mesure le moindrement combien ce mal ronge, désintègre [...] Dans les moments de dépression inévitables, on se considère vraiment le pire des cons de continuer à se bagarrer au sein d'individus qui n'ont alors forcément plus rien en commun avec toi, au niveau des vitalités. [...] je continue à espérer un minimum vital, sans la moindre compromission, en persévérant dans ce travail d'infiltration d'idées morales et politiques dans lequel je me consume depuis quelques années, en l' « insistant » encore, en radicalisant positions et relations.²²⁸

Cette citation se passe de commentaire. Elle dévoile l'étendue du mal, de la pathologie qui ronge ses forces vitales. On pourrait cependant y ajouter cette phrase de Véronique Dassas qui nous fait comprendre les raisons pour lesquelles il n'arrive pas à s'intégrer à la Belle province : « Stram provoque par son arrogance, son refus de se plier aux valeurs du pays, son incapacité à s'intégrer en prenant un travail.²²⁹ » C'est certainement pour cette raison qu'il ira finalement rejoindre son ami en Californie. Là-bas, il essaiera encore une fois de s'intégrer à une société en plein changement en tâchant de comprendre la contre-culture qui était alors à son apogée.

²²⁸ Lettre citée dans Dassas, *op. cit.*, p. 138.

²²⁹ Stram, *Lettre à Guy Debord, op. cit.*, p. 18.

CHAPITRE III

LA DESCENTE DE STRARAM DANS LE QUÉBEC (1967-1988)

Tant ma vie quotidienne que ma conscience politique furent profondément marquées, infléchies, par le questionnement [marxiste] entrepris à partir de 1964 et par les expériences californiennes, Haight-Ashbury, musiques, acide et herbe, ballrooms (Avalon et le Carousel de Grateful Dead et Jefferson Airplane), concerts/fêtes dans des parcs ou dans la rues, presse underground, manifestations contre la guerre au Viêt-nam, luttés pour le People's Park à Berkeley – et dialogues, et amours avec de jeunes hippies.²³⁰

3.1 La contre-culture : le vivier américain

Contrairement à l'Internationale situationniste qui possède une grande cohésion théorique – après tout c'est un groupe limité – la contre-culture, qui est composée de groupes disparates, n'a pas de ligne directrice. Ses thèses manquent de cohérence parce qu'elles viennent d'acteurs allant des Beats aux Merry Pranksters, de la Nouvelle Gauche à la lutte de libération des Noirs et des Amérindiens en passant par les hippies qui vénèrent Gandhi pour son approche non violente de la contestation. La critique sociale n'a pas trouvé de foyer convergent aux États-Unis, entre autre parce que la tradition marxiste avait été trop affaiblie par le maccarthysme. Le capitalisme en a profité pour étendre son pouvoir tentaculaire en faisant la publicité, à travers les médias de masse émergents, de la fonctionnalité technique, du rationalisme et de la spécialisation.

²³⁰ Patrick Straram, *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/005/108, 1975, p. 9.

La modernisation du capitalisme au milieu du XX^e siècle, rendue possible par le système économique étasunien fondé sur l'initiative privée, la libre entreprise, la compétition ainsi que l'accumulation des biens matériels, crée une société d'abondance dans laquelle la croyance dans la science et la technique impose la rationalité et le fonctionnalisme comme seuls horizons. Au milieu des années cinquante, des groupes contestataires de cette culture organisationnelle et scientifique naissent et espèrent changer les choses, en finir avec la technocratie. L'on verra alors s'élaborer une culture en réaction à la culture dominante, une contre-culture, qui s'opposera au mode de vie érigé par l'industrialisation, l'urbanisation et la spécialisation. Théodore Roszak, dans son essai *Vers une contre-culture*, publié en 1968, définit ainsi le nouveau mécanisme de contrôle que représente la technocratie :

Par technocratie, j'entends le système social où une société industrielle atteint le sommet de son intégration « organisationnelle », ou encore l'idéal auquel songent d'ordinaire les hommes lorsqu'ils parlent de modernisation, de rationalisation, de planification. Se réclamant d'impératifs aussi indiscutés que la nécessité d'efficacité, de sécurité sociale, de coordination des hommes et des ressources, d'une prospérité toujours accrue, la technocratie s'emploie à pallier les faiblesses et les erreurs de la société industrielle.²³¹

Devant cette volonté d'efficacité totalitaire, une partie des contre-culturels veut infléchir l'attitude de leurs concitoyens en proposant comme solution de rechange l'exemple d'une vie plus entière et dénuée d'ambition productiviste, en observant une perspective morale dégagée de la réussite à tout prix et loin du modernisme. Les hippies affirment « que l'essence de la sociabilité humaine est tout simplement et tout bellement l'ouverture de l'homme à l'homme, plutôt que l'accomplissement d'exploits techniques et économiques²³² ». Ils questionnent le progrès, critiquent le mode de vie des classes moyennes d'où ils sont issus et cherchent une orientation expressive dont les éléments seraient la réalisation du moi, le souci des autres et la recherche, à travers le psychédélisme, la drogue, le sexe et la musique, de nouvelles voies de compréhension du monde plus intuitives, proches du mysticisme et influencées par les philosophies orientales. Ils expérimentent un style de vie alternatif à l'intérieur de la société détestée, dans les villes au départ, où ils s'entassent dans des « crash-pad » (appartements), puis en campagne, où ils forment des communes, certaines religieuses, et où ils tâchent de

²³¹ Théodore Roszak, *Vers une contre-culture*, Paris, Éditions Stock, 1970 [1968], p. 19.

²³² *Ibid.*, p. 74.

vivre en autarcie. Le quartier de San Francisco nommé Haight Ashbury est un haut lieu de la jeune communauté. C'est aussi une des sources possibles du terme « hippie », qui serait une contraction de Haight Ashbury Independent Property (HIP). Davantage tournée vers l'intérieur et les plaisirs des sens, leur révolte est superficielle car elle ne provoque aucun changement global. Elle consiste avant tout à transformer leur « moi » et à faire la fête. L'exemple d'un groupe constitué au début des années soixante et considéré comme un des initiateurs du mouvement hippie servira ici à le démontrer.

Les Merry Pranksters (joyeux lurons) sont les membres d'un groupe psychédélique qui s'est formé autour de l'écrivain Ken Kesey. Ensemble, ils fument de la marijuana, prennent du LSD et adoptent des comportements pour le moins ludiques. Au départ, Kesey travaillait comme auxiliaire dans un service psychiatrique où des recherches sur des drogues hallucinogènes, comme le peyolt, la mescaline, la psylocybine et le LSD, étaient menées. Il s'était porté volontaire pour en faire l'expérience. Examinant les effets positifs de ces drogues, il a voulu les faire connaître en organisant, en compagnie des joyeux drilles, des fêtes où l'acide, sous forme de petite pilule jaune ou de buvard, était ingéré par tous les convives. Durant l'été 1964, ils ont sillonné les États-Unis dans un autobus scolaire peint de divers motifs multicolores par les Hell's Angels, avec Neal Cassady, le « héros » du roman *On the road* de Jack Kerouac, comme pilote. Ce voyage initiatique avait pour but de dévoiler un style de vie radicalement différent où la productivité n'avait plus cours et où le temps réservé au travail était inexistant. Les Merry Pranksters tâchaient ainsi de montrer, par l'exemple, les possibilités comportementales ludiques que permettait la consommation de drogues. Ils désiraient ainsi faire découvrir au monde une nouvelle manière d'aborder la vie en ouvrant son « moi » à des perceptions et des sensations nouvelles.

Il existe également une branche plus activiste et radicale du mouvement contre-culturel : la Nouvelle Gauche (New Left). Celle-ci est tributaire de deux événements qui changèrent radicalement le paysage politique étasuniens. Dans un premier temps, mettant un terme à l'ostracisme dont étaient victimes les sympathisants des idéologies communiste et socialiste, la chute du maccarthysme a permis aux intellectuels dissidents du régime capitaliste de

retrouver une liberté d'expression sans laquelle l'émergence d'une contre-culture aurait été impossible. En second lieu, le déclin de la gauche communiste et socialiste traditionnelle ayant laissé un vide, les intellectuels contestataires se sont vus dans l'obligation de créer des organisations leur permettant de se faire entendre. Ainsi sont nés divers groupements de la Nouvelle Gauche, comme le Free Speech Mouvement et le Student for a Democratic Society. Contrairement à la gauche traditionnelle, la Nouvelle Gauche est hostile à la hiérarchie, à l'exercice du pouvoir et aux idéologies constituées : « Par le style et le comportement, ces jeunes extrémistes sont extrêmement "personnalistes", soucieux de face à face, de relations directes et ouvertes avec autrui, hostiles aux structures formelles et au bureaucratisme traditionnel du pouvoir et de l'autorité.²³³ » Les jeunes, les étudiants et les intellectuels qui s'inscrivent dans cette mouvance sont donc essentiellement non-violents, et lorsqu'ils usent de procédés brutaux, leur originalité disparaît dans les moyens traditionnels de la lutte pour le pouvoir. Ils tâchent par conséquent d'imiter Jésus ou Gandhi et de prêcher par l'exemple. Les manifestations et les *sit-in* sont les moyens d'action directe privilégiés par la Nouvelle Gauche, mais elle utilise aussi l'éducation populaire, le *teach-in*, pour dénoncer les mécanismes du pouvoir. Comme plate-forme politique, elle propose « une démocratie participative, une société égalitaire entièrement autogérée qui s'opposerait à la société bureaucratique, hiérarchisée et élitiste.²³⁴ ». Son éthique plutôt instinctive de la contestation du pouvoir peut être rapprochée de certaines théories développées par l'anarchisme, sans toutefois en posséder la cohésion interne. Contrairement à la contre-culture telle que pratiquée par les hippies, la Nouvelle Gauche est davantage tournée vers l'extérieur et privilégie l'action, plus susceptible d'apporter des changements dans la société que l'attitude foncièrement contemplative des hippies.

Le mouvement le plus représentatif de la Nouvelle Gauche est certainement le Students for a Democratic Society (SDS). Créé en 1962 sur les campus universitaires, l'université de Berkeley possédant un des campus les plus actifs, le SDS mènera des actions directes, discutées préalablement dans des assemblées où la participation de tous est souhaitée, en vue

²³³ *Ibid.*, p. 80.

²³⁴ Olivier Granger, « D'une apocalypse littéraire à une apocalypse sociale : William Burroughs et Guy Debord », *Mémoire de maîtrise*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2002, p. 27.

de dénoncer les inégalités sociales, la guerre du Viêt-nam et l'autorité sous toutes ses formes ; ses militants relèvent les insuffisances de la démocratie américaine. En fait, leur révolte est entièrement dirigée contre le capitalisme et l'impérialisme. À son déclin en 1969, le SDS était composé de plus de cent mille étudiants à travers le pays. Plus tard, la Nouvelle Gauche deviendra plus intransigeante et extrémiste. Des groupes considérant la révolte romantique armée des guérilléros comme une voie à explorer dans la lutte au capitalisme verront le jour. C'est entre autre le cas du Weather Underground, né du mouvement étudiant *Students for a Democratic Society*. Les *weathermen* attaquèrent à la bombe divers lieux symboliques du gouvernement étasunien en signe de protestation contre les décisions politiques impérialistes de leur pays qui s'exprimaient dans les faits par la mort de millions d'innocents dans le monde. La particularité de ce groupe est qu'il prit un soin méticuleux à ne blesser personne.

En conclusion, le mouvement contre-culturel manque d'unité et la grande majorité de ceux qui s'en réclament ne possèdent pas d'objectif particulier autre que l'atteinte d'un plaisir immédiat qui pourra être amplement satisfait, quelques années plus tard, par l'acquisition d'une carte de crédit, ce qui contribuera au déclin du mouvement. L'arrivée du rock²³⁵ assurera aussi un pont d'or pour le passage de la contre-culture à la culture de masse, dévoilant ainsi le pouvoir récupérateur de la société capitaliste. La conception identitaire qui s'en dégage, tournée en majorité vers des changements personnels, annonce ainsi l'individualisme, la culture underground et la popularité croissante de la pornographie. En centrant son attention sur les plaisir sensuels, par conséquent sur le corps au détriment de l'esprit, la contre-culture a pavé le chemin à la société de consommation, société qu'elle prétendait pourtant dénoncer au départ. Ce mouvement a toutefois le mérite d'avoir contribué à l'assouplissement des mœurs étasuniennes, à l'avancement de la cause des femmes et des homosexuels, de même qu'à la prise de conscience de la nouvelle donne écologiste. C'est en terme d'élargissement de la conscience que nous pouvons mesurer l'apport positif de la contre-culture.

²³⁵ Et non pas du rock and roll, qui émerge dans les années cinquante. Le rock apparaît quant à lui à la fin des années soixante.

3.1.1 Apparition de la contre-culture au Québec

Depuis 1945, une accélération dans l'irruption d'événements contestataires et une modernisation des industries et des institutions a conduit le monde occidental à des changements majeurs quant à son organisation. Malgré ces bouleversements sur le plan international, le Québec, dirigé d'une main de fer par Maurice Duplessis, se « conforte » encore dans le nid de la tradition. Les notables dirigent toujours les villages et les intellectuels et les artistes peuvent s'exprimer dans un très strict cadre culturel contrôlé par le clergé. La lente modernisation du Québec est tributaire des efforts d'artistes et d'intellectuels à vouloir une liberté plus grande que celle consentie depuis près d'un siècle. En 1948, un cri dans le désert est lancé par les artistes du Refus global et une brèche est ouverte ; en 1955, la télévision fait son apparition et diffuse les images de la transformation qui a cours dans les pays occidentaux²³⁶, c'est-à-dire qu'elle fait entrer la province dans un jeu de comparaisons internationale. Il faut toutefois attendre les années soixante avant que ne soient entrepris des changements concrets dans le paysage québécois.

L'irruption du mouvement nationalitaire constitue la première véritable incursion contre-culturelle québécoise et peut être reliée au réveil des particularismes de toutes sortes, ce qui est paradoxal lorsqu'on observe la volonté des pays occidentaux de s'internationaliser, voire de s'uniformiser. La génération de la contestation des années soixante apprend qu'un rapport social s'acquiert dans la construction d'un rapport de force vis-à-vis de l'appareil d'État, alors dominé par les Canadiens anglais. Le mouvement qui se met en marche englobe une grande partie de la population. Il s'agit, entre autres, d'intellectuels et de jeunes Canadiens français qui cherchent une nouvelle manière de changer le monde. Le néo-nationalisme est la réponse au bouillonnement de la jeunesse issue du baby-boom. L'exemple de *Parti pris* est des plus significatifs : la totalité de ses fondateurs a moins de trente ans.

²³⁶ Nous assistons à l'expansion tentaculaire des communications à l'échelle de la planète.

L'avènement de la contre-culture dans un Québec encore secoué par les sursauts de la Révolution tranquille n'est pas des plus simples. Les signes avant-coureurs de la contre-culture à saveur étasunienne sont rendus audibles par la radio et la télévision qui font entendre Bob Dylan (1963, *Blowin' in the wind*) et les Doors (1967, *Light my fire*) ou qui diffusent des images du grand « love-in » hippie au Golden Gate Park de San Francisco (1967). Cette contre-culture prend racine au Québec de manière plus concrète dans les échanges entre les jeunes venant de partout autour du globe durant l'Exposition universelle de Montréal, en 1967. Cet événement est un catalyseur d'expériences nouvelles. L'« Expo'67 » marque l'entrée de la musique rock et facilite la circulation des drogues douces et des psychédéliques tels que le LSD. Le virus contre-culturel consistant à se bercer dans les plaisirs immédiats de la consommation est déjà inoculé à la société québécoise. *Mainmise*, une des revues contre-culturelles underground des années soixante-dix, fortement inspirée de la révolte de nos voisins du sud, « relègue au second plan la thématique d'un Québec libre politiquement, pour celle d'un Québec libre moralement, que garantissait un désengagement tous azimuts.²³⁷ » Cette revue se charge donc de dépolitiser les jeunes : « le magazine underground "Mainmise" a obtenu récemment 6.000 dollars du Conseil des Arts du Canada ; ceux qui le réalisent déclarent avec lucidité : c'est bien peu, puisque nous pouvons jouer le rôle d'éteignoir de la conscience politique des jeunes Québécois²³⁸ ». Le fondateur de cette revue, Jean Basile, avait déjà mis en scène cette dérive hédoniste de la jeunesse, dans *La trilogie des mongols*. Les personnages de ses romans erraient dans les rues de Montréal à la recherche d'endroits louches où se procurer des plaisirs artificiels ou ils consommaient diverses drogues et alcools dans leurs luxueux appartements privés, sans autre but que d'éprouver une union cosmique avec l'univers ou de se divertir en oubliant les nombreuses angoisses de la vie moderne.

Pour délimiter la durée de l'épisode contre-culture québécois dans un temps plus précis, nous dirons qu'il a eu lieu au Québec de 1967 à 1975, la fin en étant marquée par « Les rencontres de la contre-culture » qu'anima, entre autres, Straram. Cette contre-culture, dont le fond de

²³⁷ Clément Moisan et Renate Hildebrand, *Ces étrangers du dedans, Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*, Cap-Saint-Ignace, Éditions Nota bene, 2001, p. 101.

²³⁸ Yves Agnès, « Les jeunes dans la société du Québec », *Le monde*, les 9 et 10 octobre 1973 ; cité par Straram, *Questionnement socra/critique*, op. cit., p. 118.

contestation est rapidement récupéré par les institutions au pouvoir, met l'accent sur la musique, les drogues, les images et la sexualité, détournant ainsi l'attention sur le plaisir vécu dans les heures de loisirs plutôt que sur le travail et la réflexion nécessaire pour comprendre les enjeux du monde moderne. Cette culture, que l'on peut qualifier d'hédoniste, prend le pas dans les publicités, les médias et l'industrie culturelle en général²³⁹, et brise en partie le lien communautaire qui unissait jusqu'alors les citoyens : l'assouvissement des désirs personnels immédiats se concrétisera dans les temps libres de travail, dévoilant ainsi aux travailleurs l'importance de monter en grade pour pouvoir profiter de ces plaisirs.

3.1.2 La particularité québécoise

Le Québec cherche donc une identité à l'extérieur de ses frontières. Peut-être est-ce sa timidité à l'égard de sa propre culture qui le convie à chercher un modèle autre que lui-même et le pousse à devenir une province au caractère métissé, donc capable d'accueillir la différence et même d'en faire sa particularité. À cet égard, il n'échappe cependant pas à son passé, marqué par les cultures française et anglaise, sans pour autant refuser la culture étasunienne, qui frappe désormais à la porte ouvrant sur son futur à coups redoublés. La nouvelle identité qui émerge de ce pluralisme est paradoxalement forgée par la conception selon laquelle les Québécois forment un groupe ethnique, avec une langue et une culture distinctes, qui refuse l'idéalisation du passé en critiquant l'élite clérico-bourgeoise et dont les autres communautés francophones du Canada perçoivent désormais comme *le Canada français*, donc plus qu'un simple groupe social. Par surcroît, cette société distincte doit désormais favoriser le développement et la participation à l'économie et à la politique provinciale, afin de conquérir son indépendance pour qu'enfin le pays puisse s'autodéterminer. Cependant, la contre-culture étasunienne, favorisant l'individualisme et la lutte romantique face aux nouvelles méthodes coercitives de la société technocratique, commence à séduire une bonne partie de la jeunesse et tâche de contenir la révolte qui point en la transplantant de la rue à des pots surveillés où elle pourra fleurir en toute tranquillité,

²³⁹ Nous pensons ici à la revue *Nous*, qui a récupéré certaines revendications de la contre-culture pour entrer dans une confortable indifférence face aux problèmes sociaux.

bien à sa place sur une étagère de béton et profondément assoupie dans des paradis artificiels, rêvant à un monde meilleur. Cependant, il reste des irréductibles qui ne conçoivent la liberté qu'en fonction d'un rapport dialectique entre l'individu et la collectivité. Straram est de ceux-là. Il reviendra de la Californie en dévoilant les insuffisances de la pensée contre-culturelle, mais en essayant aussi d'intégrer les éléments vivifiants de cette culture à son propre discours.

3.2 Straram chez les hippies

Straram quitte la gare ferroviaire de Montréal le 4 janvier 1968 pour aller à San Francisco ; il en revient en septembre 1970, pour être arrêté le 16 octobre à 5 heures du matin²⁴⁰. Durant son séjour, il a pu s'adonner à un style de vie plus souple que celui auquel il était habitué à Montréal parce qu'il n'avait plus à se soucier de ses besoins primaires. Le gîte, le couvert, le tabac et l'alcool lui étaient garantis par Jean-Marie, un ami de longue date. Là-bas, il avait même son propre toit : une petite cabane en bois, de forme rectangulaire, avec un toit de tôle en pente dans laquelle étaient disposés un lit, une table de travail, un tourne-disque et une petite bibliothèque²⁴¹. Ce voyage en Californie semble avoir permis à Straram de prendre du recul par rapport à sa vie montréalaise quelque peu miséreuse, d'écrire beaucoup et d'analyser de plus près les contradictions de la contre-culture.

De Haight Ashbury à Sausalito, de Venice à Los Angeles, d'Oakland à Berkeley, en passant par Sonoma, au ranch de son ami Vati dans la Vallée de la Lune, Straram dérive. Son expérience californienne est un amalgame de fêtes et de réflexions. Sa vie coule doucement au gré des rencontres avec de jeunes femmes hippies, des discussions avec les amis, des beuveries, des absorptions d'hallucinogènes et du travail d'écriture. La trame sonore de ses années passées là-bas est bien sûr composée de jazz, mais aussi de folk-rock et de musiques psychédélices, musiques qu'il découvre pour la première fois. Au San Francisco

²⁴⁰ Straram, *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*, op. cit., p. 4-5.

²⁴¹ Voir les photographies de son séjour en Californie dans le Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/022/007.

International Film Festival 13, il rencontre une fille qui deviendra sa femme, Dianne Carniglia. Ils se marieront pour qu'elle puisse s'établir au Canada ; elle le quittera en 1972. Malgré l'intensité de l'expérience californienne, Straram ne coupe cependant pas pour autant ses liens avec le Québec. Il correspond toujours avec ses amis et Jean-Marc Piotte lui rend visite. Il publie aussi en décembre 1968, aux Herbes Rouges, le texte *Strange orange*, qui produit une forte impression chez une certaine jeunesse attirée par la contre-culture et prépare, sans même qu'il s'en doute, un retour montréalais plein d'espoir au Bison ravi.

3.2.1 La contre-culture, oui, mais plus que la contre-culture

Si Straram est tout entier absorbé dans le quotidien déjanté de la contre-culture, il en fait également une analyse perspicace. Il met de l'avant l'aspect ouvert et non dogmatique de ce projet communautaire par rapport, entre autres, à la politique telle que mise en action par les régimes capitaliste et socialiste :

Le projet contre-culturel est intéressant : la production d'une différence, transgressant les codes établis et irréductible aux entreprises de réification par lesquelles se maintiennent au pouvoir les classes dirigeantes, qui ignorantisent et manipulent pour borner au gain et à la consommation dans un système capitaliste, à la productivité et à la doctrine dans un système « socialiste ». Vivre la vie redevient un mobile premier, et le sujet s'y dépense entier, qui ainsi conteste radicalement lois et habitudes de sociétés où tous les simulacres ont définitivement supprimé toutes valeurs.²⁴²

Straram éprouve une certaine admiration pour le projet contre-culturel parce qu'il s'oppose aux dogmes des pouvoirs capitaliste et socialiste en choisissant de donner l'exemple d'une vie quotidienne entièrement absorbée par la mise en pratique de valeurs fraternelles susceptibles de créer une communauté véritable. En fait, Straram découvre dans la conception existentielle des jeunes contre-culturels le miroir des réflexions qu'il échafaudait, seul, lorsqu'il vivait en Colombie-Britannique. Là-bas, il n'avait pas envie de participer au monde qu'il jugeait mesquin, il avait le goût de s'en extraire et d'errer sur les chemins

²⁴² Straram, *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*, op. cit., p. 10.

comme un beau ténébreux, en donnant sa vie quotidienne en spectacle²⁴³. Son intérêt pour l'ésotérisme était grand et son goût pour l'érotisme, insatiable. En Californie, il découvre un monde parallèle où la liberté sexuelle fleurit, où la consommation des drogues ouvre l'esprit, où la dérive est pratiquée dans le quotidien, *on the road*. Il se retrouve aussi avec du temps libre sur les bras, situation qu'il n'avait pas connue depuis l'époque de Saint-Germain-des-Prés. En pratique, Straram est comme un poisson dans l'eau. Il considère cependant les réflexions théoriques des contre-culturels trop en marge du politique et, peut-être, trop consensuelles. Après tout, le Bison ravi envisage la critique comme un mode de vie. La contre-culture sera donc un motif pour parler d'autre chose, c'est un levier dont Straram se sert pour analyser les contradictions des systèmes politiques occidentaux :

elle est l'occasion d'enfin traiter de contradictions que se sont trop longtemps masqué les politiques. Cette analyse de contradictions qu'on ne peut plus refouler devrait permettre d'élaborer enfin une critique du dogmatisme, qui rend inévitable une contre-culture ; provoquée par la contre-culture, elle permet d'ores et déjà de comprendre en quoi la contre-culture n'est qu'un mythe, un danger réel, elle permet donc de comprendre en quoi il n'y a de choix lucide et utile que celui du politique : un politique qui s'articule désormais fondamentalement en fonction de sujet et culture.²⁴⁴

3.2.2 Un marxisme dialectique critique

Pour Straram, la contre-culture est donc un mal nécessaire, né dans une société sclérosée parce que la politique, fermée et dogmatique, n'entretient plus de lien avec la culture et le sujet. La contre-culture, telle qu'analysée par Straram, réussit à mettre à jour le dogmatisme inhérent aux institutions politiques. Elle fait également la lumière sur un thème cher au Bison ravi: « l'importance du quotidien comme objet de réflexion et d'action dans le cheminement révolutionnaire. ²⁴⁵ » Ce thème, élaboré par Henri Lefebvre, un critique du marxisme, consiste

²⁴³ Dans « L'air de nager » paru dans *Le cahier pour un paysage à inventer*, op.cit., Straram raconte qu'il aurait pu devenir bateleur et se promener de village en village, si sa femme avait voulu nager presque nue dans un grand aquarium.

²⁴⁴ Straram, *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*, op. cit., p. 29.

²⁴⁵ Claude Gonthier, « Patrick Straram ou la constellation du Bison ravi », *Voix et images*, Vol 13, no 3, printemps 1988, p. 443.

à donner au quotidien un caractère révolutionnaire assez proche de l'idéologie contre-culturelle. Comme le fait remarquer Claude Gonthier : « Straram retrouve dans ce nouveau courant des thèmes similaires aux concepts de Lefebvre : accent mis sur l'individualisme, négation et lutte contre l'État dominateur, importance des expériences de la vie quotidienne. ²⁴⁶ »

Cependant, contrairement à Lefebvre qui inscrit ses réflexions dans une pensée politique, la plus grande part des acteurs contre-culturels, les hippies, ont choisi d'imiter les politiques qui se défaisaient d'une réflexion sur la culture, en se séparant, eux, d'une pensée politique. Ainsi détachée d'un réel pouvoir d'action, la contre-culture ne devient qu'une affaire d'attitudes condamnées à s'évaporer dans l'air du temps, au fur et à mesure que ses contradictions sont mises à jour, avant d'être récupérée par le capitalisme. Une révolution qui ne vient que de soi, comme la mettent en œuvre les hippies, ne peut mener à aucun changement social véritable, croit Straram. À partir de là, la contre-culture peut même être dangereuse : « Un des plus sûrs chemins qui mènent à un néo-nazisme : la révolution ne peut être faite qu'à l'intérieur de soi, pour changer le monde *just turn them all on* ! Je me méfie d'une mécanisation de la décontraction [...], *a complete up-tightness about being far out and cool*. ²⁴⁷ » Selon lui, les contre-culturels, qui misent d'abord sur une attitude et de vagues changements personnels plutôt que sur la réflexion et l'action politique, seront toujours récupérés et resteront prisonniers de simulacres.

la contre-culture exclut toute possibilité de bonheur par un apolitisme qui la renvoie au religionisme, faute d'attaquer de front le système. Les simulacres et les liturgies dont elle a besoin pour évangéliser et pour que sa marginalité s'auto-finance, ou le monde des affaires ne la tolérerait pas, parce qu'ils situent hors du réel et de l'Histoire empêchent tout bonheur autre que factice, artifice, opium. ²⁴⁸

Straram estime à raison que le propos des contre-culturels sera récupéré par le monde des affaires qui s'en servira pour créer un nouveau marché très lucratif en plus de neutraliser un

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 443.

²⁴⁷ Straram, *Irish coffees au no names bar & vin rouge valley of the moon*, *op. cit.*, p. 102.

²⁴⁸ Straram, *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*, *op. cit.*, p. 26.

certain esprit contestataire. Pour lui, les hippies sont en communion avec des forces cosmiques indistinctes et ne cherchent pas à transformer réellement le social. Et qu'en est-il des activistes de la Nouvelle Gauche qui coordonnent des manifestations pour exprimer leur opposition à certaines politiques américaines, comme la ségrégation et la guerre au Viêt-nam? Trouvent-ils grâce à ses yeux ? Le Bison ravi considère que leurs actions sont importantes, mais trop ponctuelles. De plus, il juge que leur réflexion sur les causes de l'injustice n'est pas suffisamment approfondie. En effet, une fois ces batailles gagnées, le capitalisme règnera toujours sur le monde. Straram croit que dès le départ de la lutte, ou, du moins, durant la bataille, ils ne pensaient qu'à satisfaire leur égocentrisme.

Leaders et suiveurs de la contre-culture ne pensaient qu'à leur ego et de chimériques au-delà. Ils se méfiaient des politiques, et les politiques n'avaient pas l'intention d'entamer un dialogue avec ces illuminés facilement des agents provocateurs au service des forces de l'ordre. Les politiques n'ont rien compris. La plupart n'y comprennent toujours rien. L'anomie [Petit Robert : absence d'organisation ou de loi] vise (ou devrait viser) à combiner dialectiquement socialisation des rapports entre individus et l'accomplissement le plus intégral par lui-même du sujet. Celui-ci, que spécifient et signifient son inconscient et son désir, est considéré comme accessoire dans une pratique d'édification du socialisme, où il suffit de « décréter » les sciences humaines bourgeoises pour qu'elles n'embarrassent pas, et cette censure de l'inconscient et du désir rend presque inévitable le dogmatisme, qui interrompt le mouvement prévu par Marx vers le communisme. On en arrive à cette ineptie : les classes sont devenues tellement abstraites, dans une analyse et une pratique politiques mécanistes, [...] qu'elles existent sans individus pour les constituer. Ne subsistent que des théories sans saisie des situations concrètes et l'État hégélien érigé en fin, un logos révolutionnaire coupé de tout « sentir » gramscien et des programmes sans pratique. L'individu piégé dans le Grand Vide moderne où l'ont incarcéré et robotisé la famille, l'école et le Discours/Spectacle de la consommation obligée, sans qu'elle corresponde à des besoins/désirs véritables, n'a-t-il pas raison de tenter désespérément de saisir en marge une vie où il puisse vraiment s'investir ? ²⁴⁹

Dans ce passage, le Bison ravi fait l'apologie des désirs individuels. Il explique qu'ils ont été ignorés tant par les marxistes, qui ont suivi les dogmes de leur maître à penser sans les remettre en question, que par les capitalistes, qui les ont détournés pour vendre leurs marchandises enrobées de symboles de liberté. Straram formule l'idée que l'individu doit avoir le temps nécessaire pour chercher le chemin qui convient à sa propre nature, mais il

²⁴⁹ *Ibid.*, p. 12-13.

observe que dans le monde moderne, tel qu'élaboré par des systèmes politiques aux structures rigides et implacables, les chances pour y arriver ne sont pas égales. Elles sont déterminées par la classe sociale bourgeoise ou la bureaucratie, qui est en fait une classe sociale déguisée en *spectateur impartial*. Il n'y a donc pas de salut hors de la lutte des classes.

L'appropriation de sa nature par l'homme, seule finalité qui puisse faire accepter d'être en vie, n'est possible qu'en autant qu'il a la libre disposition de lui-même et les moyens du « plein emploi » de ses capacités. Ce qui n'est plus le cas dès qu'il y a des classes et une hiérarchie selon le pouvoir (selon la possession des moyens de production) d'une classe sur une autre, ou d'autres. D'où : la vie de chaque homme pris isolément ne peut se dérouler qu'à l'intérieur d'un mouvement l'englobant : la lutte des classes.²⁵⁰

La question qui demeure est de savoir comment lutter. Straram estime que seule la critique pratiquée à tous les instants de la vie quotidienne peut permettre de vaincre les oppresseurs. Elle permet de se confronter aux autres et aux théories en éduquant, d'une manière plus ouverte, ceux qui cherchent des informations différentes de celles qui sont présentées dans les médias de masse. Le Bison ravi pense que « l'existence et la créativité de l'homme, qui fondent et infléchissent sa vie, sont en danger constant à cause de la division des sociétés en classes, et du pouvoir qu'a la classe dominante sur la culture (information, éducation), qu'elle sépare du politique.²⁵¹ ».

Straram imagine que certaines idées du marxisme (la lutte des classes, l'appropriation des moyens de production par les travailleurs, la critique du pouvoir hiérarchique), qu'il marie à l'individualisme, arriveront à libérer l'homme de la dictature d'une superstructure. Ainsi, Straram allie au romantisme, consistant à développer le plein potentiel d'un homme selon sa nature, un marxisme critique. Cette nouvelle approche critique serait l'unique moyen pratique dont disposeraient les individus pour sortir de l'état d'assujettissement dans lequel la consommation des marchandises ou les théories dogmatiques des gouvernements socialistes les ont conduits. Le Bison ravi a donc réussi à souligner les contradictions inhérentes aux

²⁵⁰ Patrick Straram, le bison ravi, *Le grand fascisme ordinaire, ou, Walt Disney n'est pas mort, se porte bien et vit à Woodstock*, Fonds Patrick-Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/005/081, 1971, p. 2

²⁵¹ *Ibid.*, p. 25.

théories politiques constituées, en observant les ratés du régime soviétique et le danger de récupération encouru par la contre-culture si elle ne s'auto-dissout pas.

Changer le monde sans changer la vie ne sert à rien, et n'est possible qu'un temps éphémère ; néo-bourgeoisisme et néo-religionisme soviétique le prouvent assez. Changer de vie sans changer le monde ne sert à rien, et n'est possible qu'un temps très éphémère ; les contestations de jeunesses qu'épouvantent l'épouvantable (au Mensonge d'Autorités sans raison d'être mais avec les pleins pouvoirs s'ajoutant les pratiques politiques aberrantes des prétendues « oppositions », à crime et loisirs organisés s'ajoutant l'organisation en outil/matricule sans conséquence ni substance du révolutionnaire assujéti à une autre Autorité/Chose), contre-culture américaine dans la rue ou en communes ou sur les campus, provos aux Pays-Bas, Rudi Dutschke à Berlin, mai 68 en France, le prouvent assez : parties d'une ré-invention radicale de « l'être », et s'appuyant sur « le pouvoir au peuple », elles finissent récupérées entièrement par un Système exploitant ce qu'a d'inoffensif et de rentable, commercialement et idéologiquement, la différence bienvenue qu'elles introduisent dans un monde qui finirait par éclater borné à sa réification, son inertie, ou elles avortent dans un néo-mysticisme dérisoire, quantitativement et qualitativement, s'appuyant sur « Jésus est la Révolution », que le Système ne saurait trop encourager et utiliser, isolant une fois pour toutes la contestation qui pourrait le déranger un peu (si peu).²⁵²

Straram croit effectivement qu'à l'expression personnelle provenant de la contre-culture, il manque la conscience de la lutte des classes, alors que dans le marxisme, l'attention est trop portée sur les dogmes et pas assez sur les désirs individuels. Il apparente le régime communiste soviétique à un « néo-religionisme » et il considère les pratiques de la Nouvelle Gauche comme étant « aberrantes ». Il précise que la contestation qui ne change pas la vie quotidienne ET le monde ne sert à rien parce qu'elle finit par être « récupérée » ou par avorter dans un « néo-mysticisme ». En regard de ces considérations, affirmer que Straram est contre-culturel dans le sens large de l'appellation ne serait pas faux. C'est-à-dire qu'il critique sans cesse la culture aussitôt qu'elle s'institutionnalise. Cependant, ce serait fausser son propos qu'omettre de préciser que c'est dans un mouvement dialectique allant de l'individu à la communauté et vice-versa qu'il jauge la contre-culture et le marxisme. Le Bison ravi possède une conception du marxisme très personnelle qui vise avant tout à libérer l'individu en favorisant l'égalité par la redistribution des « moyens de production de lui-même » :

²⁵² Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 41-42.

Sans les moyens de production de lui-même, l' « être humain », qui ne peut plus se faire, est réduit à un état global d'outil, de marchandise, d' « employé » et d'acheteur, objet entièrement mécanisé, que peuvent manipuler complètement ceux qui possèdent moyens de production, appareils policiers et mass media de la société bureaucratique de consommation dirigée / société d'oppression-répression – dont tous les fabricants de Woodstock.²⁵³

Sa pensée axée sur la différence et la dialectique est donc faite d'accumulations théoriques qu'il combine dialectiquement entre elles, en ayant sa propre vie quotidienne comme point de départ, d'où le caractère autobiographique de ses écrits. Prenant la défense de tous les tiers-monde, des exclus, des marginaux, qui ne sont pas nécessairement des vaincus, Patrick Straram le Bison ravi se place dans la ligne de mire du monstre à deux têtes (capitalisme et marxisme dogmatique) et le laisse avancer à toute allure vers lui en tâchant d'esquiver ses attaques du mieux qu'il peut, c'est-à-dire en dénonçant ouvertement les appareils d'État, les groupes marxistes orthodoxes, mais aussi une conception de l'écriture qui sert la classe dominante : « il n'y a plus de pratique critique, et donc de production d'écritures, que dialectique²⁵⁴ ».

3.2.3 Le mélange des genres

Le Bison ravi s'efforce de peaufiner un style métissé qui échappe à l'ordre classificatoire des genres. Straram pense qu'il n'y a pas d'authenticité plus grande et plus à même de générer un questionnement chez le lecteur que celle qui inclut son propre parcours personnel. En s'exposant ainsi, le sujet de l'écriture met en lumière le mouvement de sa pensée. Ce que Straram inscrit sur le papier, c'est lui-même en train d'écrire, dans le tumulte de ses idées au moment où elles adviennent. Straram, comme Kerouac, ne semble pas apporter beaucoup de corrections à ses *écritures*. En fait, il pense qu'un texte doit contenir le mouvement chaotique de ses réflexions pour démystifier le travail d'écriture et détruire la croyance en l'inspiration :

²⁵³ Straram, *Le grand fascisme ordinaire*, op. cit., p. 20.

²⁵⁴ Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 45.

Ainsi appréhendée ma production d'écritures, visant à l'appropriation et la maîtrise d'une connaissance, où puissent avoir lieu analyse/critique et l'amour, un **plaisir** à/de vivre qui autant que mon endurance de bison capricornien « explique » que je sois encore là, ici maintenant, et c'est ce dont je veux que « parle » mon écriture, tous « genres », qualificatifs et restrictifs, évidemment éliminés, **l'essai**, c'est le même : d'écrire et de vivre, ne valant que par la dimension « autobiographique » garante, pour moi, de critique, production et ma tentation/tentative d'un **amour/camaraderie**.²⁵⁵

L'autobiographie, le journal et l'almanach restent ses genres de prédilection. Le Bison ravi ne réfléchit pas comme un essayiste qui fait le tour d'une question, ni comme un théoricien qui élabore un système, mais comme un autobiographe qui réfléchit aux événements de sa propre vie : les points importants de ses réflexions sont liés aux étapes de son parcours. C'est une pensée qui n'a de véritable attache que dans la certitude d'avoir suivi le seul chemin qui se présentait à elle ; c'est un questionnement qui se débat toujours par peur de tomber dans le dogme, et qui est constamment capable de justifier chacun de ses actes. Sa pensée va de sa vie au romantisme, en passant par le marxisme et la contre-culture. Cependant, cette posture implique de tout accepter de sa vie, même le plus drabe :

Je relis dans ce que j'ai écrit il y a seulement trois ans des trucs qui me font bondir. Je trouve ça lamentable. Mais si je n'avais pas écrit **Irish Coffees**, je ne serais pas capable aujourd'hui de trouver ça lamentable. J'en suis à une époque où je tente de parler d'amour, de politique ou d'écritures, ou de parler avec vous, selon une pensée marxiste-léniniste tout en n'endommageant absolument pas cette espèce de romantisme ou de lyrisme, ce que j'appelle style de vie, parce que pour moi la vie quotidienne est aussi importante que la théorie. Mais je peux pas arriver à concilier tout, tout de suite. Ça prend du temps.²⁵⁶

L'écriture, la manière d'écrire, est cependant un enjeu majeur de la lutte des classes pour Straram. Elle se doit d'être irrécupérable par les idéologies au pouvoir. Cela signifie qu'elle est tenue de détruire l'idée voulant qu'un livre puisse représenter les pratiques sociales des exploités, car il ne faut pas tant mettre en scène un miroir de l'exploitation que donner les outils théoriques et pratiques pour que la population puisse accéder à un savoir

²⁵⁵ Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 44.

²⁵⁶ *Hobo Québec*, op. cit., p. 34.

révolutionnaire critique. L'écriture doit plutôt dévoiler le lien inaliénable entre la culture et la politique, lien que tâchent d'occulter les pouvoirs en place :

tout langage révolutionnaire a pour tâche principale de détruire d'abord ce leurre du reflet [par exemple, un livre ou un film qui serait le reflet des luttes ouvrières] sur lequel la bourgeoisie l'a fondé pour mieux séparer culture et politique, perpétuant, « positivement », l'idée d'une Vérité immanente de Dieu ou de l'Art, dans les règles de l'Ordre établi, d'autre part en se pliant au manichéisme dont cette idéologie a besoin pour « fonctionner ».²⁵⁷

En même temps, Straram démontre par la forme de son écriture que la notion des genres littéraires est dépassée. La vision straramienne de l'écriture est essentiellement politique. À sa pensée inclusive qui accepte la pluralité et la différence, s'oppose l'idéologie des politiques qui cherche créer des différences pour diviser. Le rôle de l'écrivain est alors de faire coïncider, à l'intérieur d'un même texte, des genres différents :

Matérialisme dialectique, psychanalyse, linguistique, épistémologie ont enfin pulvérisé la notion même de genre, il n'y a plus guère que commerçants, mercenaires, imbéciles parasites et Appareils Idéologiques d'État qui tolèrent passivement ou promeuvent fascistement l'asservissement à un ordre classificatoire et qualificatif, qui, loin qu'il concerne l'écriture, relève exclusivement de l'idéologie, et des rapports de forces et de production, qu'impose pour exploiter une classe dominante, la véritable fonction de cet ordre n'étant qu'une : **diviser** (selon la même loi de la division en classes, du travail, entre culture et politique, des sexes). L'écriture aujourd'hui, précisément, n'a d'autre fonction, elle, que de démontrer l'arbitraire de cette division en genres, élaborant ce faisant une théorie/pratique d'un écrire littéral et global – révolutionnaire.²⁵⁸

La pratique de l'écriture propre à Straram, sa conception très critique et cohérente de celle-ci, le destinait à œuvrer toujours en marge des réseaux officiels et à vivre dans une misère peu commune dans le milieu culturel. C'est ce qui s'est révélé de manière définitive à son retour au Québec.

La marginalité (ma bâtardise) qui me « singularise », ici maintenant, Québec 73 (marginalité qui date de bien avant et durera longtemps encore), provient de la production

²⁵⁷ Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 101.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 100.

d'écritures « choisie » et d'une prétendue non-lisibilité (et quand bien même il y aurait d'autres raisons à cette marginalité, alors étiquette et légende, autant que fait réel puisqu'à 40 ans je suis un « assisté social »).²⁵⁹

3.3 Un retour au Québec riche en promesses

Parce qu'il portait un déguisement d'Amérindien à son retour de Californie, le milieu culturel montréalais l'a confondu avec un hippie. Il enfilait pourtant ce costume en signe d'appui à la révolte des mouvements amérindiens concernant la reconnaissance de leur statut de première nation, de l'acceptation de leur différence et de leur expression, c'est-à-dire pour se situer du côté des exploités et du tiers-monde. Cependant, il le portait probablement aussi pour provoquer les biens-pensants et être remarqué. Ne disait-il pas lui-même, en Colombie-Britannique, qu' « il est incontestable que je cherche toujours dans un beer-parlour à attirer l'attention soit par des excentricités soit en me tenant à l'écart²⁶⁰ » ? C'était sa façon de faire de la vie un jeu, d'être un acteur sur la scène de la vie quotidienne, en adoptant le plus souvent un comportement critique. Comme le dit Philippe Haeck, dans sa préface à *La faim de l'énigme*, Straram avait « l'air d'un chef amérindien ou plutôt de Buster Keaton déguisé en chef amérindien²⁶¹ », ce qui dévoile, si l'on met en perspective le côté comique de l'« homme qui ne souriait jamais », le côté ludique et pince-sans-rire du Bison ravi... et un goût certain pour l'esbroufe.

De retour à Montréal, des graffiti folk-rocks plein son sac, Straram rencontre de jeunes inconnus qui lui offrent de le publier. C'est d'abord Louis Geoffroy, éditeur de l'Obscène Nyctalope, qui lance *En train d'être en train vers où être, Québec ...*, le 4 avril 1971. La même année, François et Marcel Hébert des Herbes Rouges publient *one + one/cinémarx et Rolling Stones*. La publication du livre intitulé *Irish coffees au no names bar & vin rouge valley of the moon*, qui sera son ouvrage le plus fréquemment associé à la contre-culture, paraît en 1972. Ce livre est le fait de deux éditeurs diamétralement opposés : l'Hexagone et

²⁵⁹ *Ibid.*, p. 42-43.

²⁶⁰ Straram, *Thymus*, *op. cit.*, p. 15.

²⁶¹ Straram, *La faim de l'énigme*, 1991 [1975], *op. cit.*, p. 10.

l'Obscène Nyctalope. La première maison est dirigée par des écrivains matures, animés avant tout par la problématique du pays à libérer, tandis que la deuxième, mise sur pied par de jeunes contre-culturels, reconnaît dans le style éclaté et l'importance accordée par Straram à la libération des désirs individuels, un fondateur du mouvement québécois contre-culturel. La publication de ce livre représente donc une certaine reconnaissance du travail du Bison ravi au Québec et ce, de la part de deux générations d'écrivains ayant des conceptions différentes de la manière à emprunter pour changer le monde. Cette collaboration a-t-elle pu naître parce que Straram joint la libération de la collectivité à celle de l'individu ? En tout cas, l'*incipit* de *Irish coffees au no names bar & vin rouge valley of the moon* laisse entrevoir cette possibilité:

À entendre dans la perspective de l'interjection admirable propre au Québec : Envoie donc ! Déshabilles-toi. Montre voir. Fais ce que veux comme tu peux. L'expression **exposition**.

Cette **écriture** à deux temps – dialectique – (deux temps de vécu et deux d'écritures, comme deux de lieux et d'alcools), [...] cette écriture est inséparable d'une somme ou un mouvement englobant toutes les autres, nouvelles ou chroniques cinéma, « interprétations de la vie quotidienne » pour la revue **parti pris** ou, surtout, « Blues clair », et y compris autres écritures à venir, radio, télévision, film...

Tout individu dont le travail est de communiquer à autrui un ensemble d'idées, de sensations et d'indicibles (communiquer à autrui c'est-à-dire à tous, saurait-on n'en pouvoir dans l'immédiat alerter qu'un seul), s'il a la moindre envergure, qui est selon l'honnêteté et l'intégralité qu'il prend la responsabilité d'écrire, **propriétés** auxquelles conformer quelque expression que ce soit (la tentation/tentative et la raison d'être de l'expression), ne dit jamais qu'une seule et même chose.

Soi, selon un rapport au monde, qui motive et à la fois élucide une morale, et la dure, dure existence fidèle à celle-ci...²⁶²

En fait, s'il est un élément caractéristique des textes de Straram, c'est ce désir manifeste de faire coexister un penchant vers un certain individualisme, qu'il résume par l'importance de vivre sa propre vie selon un code moral qu'on s'est soi-même choisi et qui incorpore « l'honnêteté et l'intégralité », avec la responsabilité d'œuvrer à l'épanouissement de la collectivité en lui communiquant « un ensemble d'idées, de sensations et d'indicibles ». Dans un autre texte, il expliquera plus avant son rôle dans la construction collective d'une pensée critique :

²⁶² Straram, *Irish coffees*, *op. cit.*, p. 5.

Il faut ici souligner d'autres éléments importants, dans la production de l'individu que je suis par rapport à la collectivité, à une action et des objectifs collectifs : style de vie dans la quotidienneté, acharnement dans l'effort à tout dire et à dire l'authentique, conception d'une écriture critique/autobiographique, usage à fins de singularisation de citations et de répétitions – dans la tentative de transgresser les codes établis la mise en situation d'un personnalisme me paraissant un préalable à l'utilisation par la collectivité de producteur et ses productions. Si l'on tient l'information/éducation pour une priorité dans l'entreprise de politisation des classes travailleuses (productrices), je crois avoir fait beaucoup, si c'est plus à long terme que dans l'immédiat, et je pense que je continue.²⁶³

Straram continue donc à vivre sous le signe de la critique. La décennie 1970 sera pour lui une période de production intense, marquée par l'arrivée d'un nouveau lectorat pour Straram : les contre-culturels. Cette productivité dévoile aussi le mal éprouvé par le Bison ravi à faire admettre ses positions littéraires d'un bloc et à œuvrer au sein d'un groupe. De surcroît, l'accueil médiatique de ses textes a souvent été lapidaire. En 1971, il collabore à *Presqu'Amérique*, à *Ovo*, à *Hobo Québec*, à *la Barre du jour*, à *Stratégie* et à *Opus International* et il publie, en plus des trois livres cités plus haut, *Gilles-cinéma-Groulx le Lynx inquiet* aux éditions Québécoise/Cinémathèque Québécoise. En 1973, il fonde, avec les frères Gagné, André Duchesne, Régis Painchaud, Gilbert Langevin et Armand Vaillancourt, *Conventum* et *l'Atelier d'Expression Multidisciplinaire*. Ces activités se présentent comme des « conférences » dans lesquelles les animateurs discutent avec l'audience de questionnements concernant la production culturelle. Il y anime 24 séances de rencontres/questionnement ainsi qu'une « fabrique d'écriture ». Avec Langevin et Vaillancourt, il va également animer des débats dans les cégeps. En 1974, il fait partie, avec Robert Daudelin et Claude Chamberland, du jury du festival de cinéma *La semaine de films sur les tablettes*. Cette même année, il publie *4 X 4/4 X 4* aux Herbes Rouges et *Questionnement socra/critique* aux éditions de L'Aurore. Il écrit aussi dans *La Nouvelle Barre du Jour*, *Trajectoires*, *Estuaire*, *Dérives*, *Temps fou*, *Copie zéro*, *Possibles*, etc. En août, le journal *Le jour* publie ses billets sur les Championnats du monde cycliste à Montréal. En 1975, il publie, en collaboration avec Jean-Marc Pottle et Madeleine Gagnon, *Portraits du voyage*. Toujours avec eux, il fonde *Chroniques*, une revue qui se donne pour mission de critiquer la culture dans une perspective marxiste plus souple que celle de *Stratégie*. Dans

²⁶³ Patrick Straram, *Productions culturelles, lutte des classes*, Fonds Patrick Straram, Bibliothèque nationale des archives du Québec, 391/005/103, 1971, p. 6.

cette publication, il signe la rubrique « Le cinéma, bien, mais plus que le cinéma ». Au bout d'un an, il se retire de la revue, dont il reste pourtant un collaborateur ponctuel. Toujours en 1975, il publie également *La faim de l'énigme* et *Bribes 1/Pré-textes & lectures* à l'Aurore. De 1976 à 1978, il collabore à la revue *Cinéma/Québec*, dans laquelle il signe la rubrique qu'il tenait auparavant à *Chroniques*. Il écrit également des textes pour une émission de radio à CBF/FM, sur les ondes de Radio-Canada, intitulée *L'atelier des inédits*, et des demi-heures consacrées à Henri Lefebvre et Paul Nizan. En août, il publie *Bribes 2/Le bison ravi fend la bise*, toujours à l'Aurore, qui réunit ses textes sur le cyclisme. En 1978, il travaille au poste CBF/FM de Radio-Canada: son émission *Blues clair* diffuse, les samedi et dimanche soir, de la musique afro-américaine. Cette émission sera en ondes jusqu'en septembre 1979. En 1980, il écrit dans *Le livre d'ici*. En 1983, il publie *Tea for one/No more tea* aux Herbes rouges. En 1984, il fait paraître *Blues clair : Quatre quatuors en trains qu'amour advienne*, dont le texte est accompagné d'illustrations de Francine Simonin. Ce sera le dernier livre publié de son vivant.

3.3.1 L'homme cassé

Cette persistance à vouloir éveiller la population du Québec à la possibilité d'une vie plus passionnante est à mettre sur le compte de la sincérité de ses intentions. Cependant, cet acharnement à travailler seulement dans le milieu culturel sans être rétribué, ou peu, rend sa vie matérielle misérable. Straram n'arrive toujours pas à gagner un salaire convenable. Ses revenus le classent parmi les pauvres et pour cette raison il bénéficie souvent de l'assurance-chômage. Plus tard, lorsque le travail se fera plus rare, il devra s'inscrire à l'assistance sociale : il en sera prestataire jusqu'à sa mort. Il ne faut cependant pas oublier les abus de toutes sortes qui définissent le quotidien du Bison ravi parce que si l'on met de côté ses excès, on pose alors implicitement l'hypothèse qu'il est une pure victime des injustices de ceux qui dirigent le milieu culturel montréalais, alors qu'il a également sa part de torts dans l'affaire. La détérioration manifeste de sa santé physique et son inspiration qui flanche pour sombrer le plus souvent dans la mélancolie et l'amertume l'ont obligé à se retirer peu à peu du milieu culturel. Straram boit et fume avec tant de passion qu'il doit subir plusieurs

opérations durant les années soixante-dix, opérations qui émiettent sa production et résultent en perte de jouissance dans l'échelle qualitative du bonheur quotidien.

De 1973 à 1974, Straram doit subir d'urgence trois opérations : l'extraction d'une tumeur ulcéreuse et deux chirurgies pour guérir des perforations du duodénum. En plus de ces opérations, il va chez le dentiste se faire enlever ses dix-sept dernières dents. En 1981, une pneumonie, des pleurésies et une pneumothoraxie obligent Straram à s'installer à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont pour environ une année. Un chirurgien procédera à l'ablation du poumon droit et à une bronchiectasie au poumon gauche. Un an plus tard, soit en 1983, Straram se brise des côtes, la hanche gauche et les clavicules²⁶⁴. Il souffre également d'anorexie et d'anoxie. C'est un euphémisme que de dire qu'il n'aura plus l'énergie d'antan. En mars 1984, il se casse l'humérus droit suite à une perte de conscience. Il meurt le 9 mars 1988 dans l'ambulance qui le menait à l'hôpital, vraisemblablement d'un cancer des os. Cependant, jusqu'à sa mort il fut un « personnage debout jusqu'au bout ²⁶⁵ ». C'est cette image de Straram que laisse aussi transparaître son unique roman publié.

3.3.2 *La faim de l'énigme*

En 1970, quand Straram revient de Californie, Gérard Binet se montre intéressé par le roman, mais il doit être réécrit dans le but d'être lu à la radio, en épisodes de 10 minutes. Gaétan Tremblay, un ami, l'invite alors à Cap-Chat où Straram remanie le roman jusqu'à ce qu'il se fasse arrêter à cinq heures du matin, le 16 octobre 1970. Des douze chapitres originaux, on passe à vingt-quatre, probablement pour cadrer avec les dix minutes exigés par les lectures radiophoniques. Cependant, dans le sillage des dénonciations et de la suspicion qui a suivi la crise d'Octobre, Binet lui dira que Radio-Canada ne pourra évidemment plus utiliser son

²⁶⁴ Jacques Pelletier, qui a rencontré Straram pour une entrevue au début des années quatre-vingts, peut témoigner de l'état d'ébriété dans lequel était le Bison ravi lorsqu'il s'est fracturé les clavicules en déboulant les escaliers du Bar Bistrot Saint-Denis.

²⁶⁵ Dassas, « Le blues du bison », *op. cit.*, p. 142.

texte vu le contexte. Straram le laissera donc en plan durant deux ans pour l'achever et le publier en 1975 aux Éditions de l'Aurore.

Les ajouts, faits durant les années soixante-dix, sont moins denses que les suppressions effectuées en 1958, mais sont extrêmement importants relativement à la signification globale du roman. Celui-ci témoigne du parcours du Bison ravi depuis son arrivée au Québec, en passant par son séjour en Californie jusqu'à son retour au Québec et de son inscription dans la lutte des classe. Premièrement, Straram donne une plus grande place au concept du jeu et à la théorie marxiste. Ensuite, il ajoute un passage de trois pages sur Elle²⁶⁶, la messagère du gouverneur chargée d'orchestrer un possible massacre. Le Bison ravi rendait probablement hommage à sa première femme, Lucille Dewirst. Mais plus vital est le changement apporté au contenu idéologique dans les derniers chapitres. En effet, on passe d'une pensée vaguement anarchiste, voire existentialiste, et résolument mystique, construite d'intuitions glanées dans ses dérives européennes et de sa volonté d'échapper à la vie morne de la Colombie-Britannique, à une vision du monde qui résout les problèmes sociaux et l'énigme en martelant une idéologie marxiste. Pour comprendre ces changements, le chapitre 19 et le chapitre 23, qui sont reliés à Zamco le métis, le sage vivant en retrait de la société qui a choisi de ne pas inscrire son expérience dans l'Histoire, seront analysés plus avant.

Pour commencer, les chapitres 19 et 23, respectivement celui du questionnement et celui du choix, sont rigoureusement nouveaux quant au contenu. En 1956, dans le chapitre du questionnement, Zamco explique à Paul, dans un long monologue, sa vision individualiste du monde, alors que dans la dernière version, le monologue se transforme en dialogue entre les deux hommes ; dialogue car il y a désormais relation entre l'individuel et le collectif, entre l'un et l'autre, pour effectuer un choix qui décidera du sort des habitants de la ville et du chemin qu'empruntera la vie de Leiris. Celui-ci formule ainsi son questionnement : « Je tiens entre mes mains le sort de la ville. Il me faut aller au bout d'un acte qui me situe dans mon rapport au collectif, ou casser radicalement tout rapport entre le collectif et moi. Par quel

²⁶⁶ Il s'agit des pages 147 à 151 dans la version de 1975 rééditée en 1991.

geste accomplis-je le plus intégralement celui que je suis ?²⁶⁷ » Straram semble ainsi vouloir démontrer que le parcours traversé par un homme, ses expériences de vie, comptent pour beaucoup dans ses choix. Il y a une authenticité à préserver chez soi qui implique une certaine exigence morale. Dans la première version, le suicide de Zamco consistait à « accomplir l'union de la pensée au geste²⁶⁸ » et par sa mort, Zamco devait aider Paul « au moment grave [...] de renoncer ou [d'] accomplir.²⁶⁹ ». L'énigme se résolvait dans la reconnaissance de la solitude existentielle des deux hommes, donc de l'individualisme comme constat d'existence et... du suicide ou de la fuite en avant comme réponse à cette solitude intrinsèque. Comme nous l'avons vu antérieurement, dans le chapitre du choix de 1956, Paul décidait de démontrer son envergure personnelle, puis de quitter la ville où il ne pouvait se réaliser pleinement pour aller errer comme un beau ténébreux de par le monde. La dernière version formule le même questionnement concernant l'individu au sein du collectif, mais il propose désormais une avenue qui implique plus que la reconnaissance de la solitude existentielle de chacun. Il suggère dorénavant une pratique de la vie quotidienne qui met le jeu au centre des préoccupations, qui fait du jeu le moteur de la socialisation. En même temps, il dévoile l'importance des marginaux pour promouvoir la différence dans la société :

Or l'enjeu, Leiris, l'enjeu... C'est toi, mais plus encore c'est eux. Ils réprouvent que leur sort dépende d'un jeu. Tu aimes et tu sais juste que le sort de l'homme dépend de la façon dont il le joue. Tu joues, et tu gagnes. Tu sauves des hommes et des femmes qui méprisent le jeu, qui ne savent plus le sens de la vie, et ne veulent pas courir les risques qu'il y aurait à chercher à savoir. Tu joues, et ta victoire va faire durer un ordre et une communauté où l'on ne veut pas du jeu. Tu m'entends, Leiris? Penses-y. [...] Et puis, pense aussi à la part de vanité qu'il peut y avoir dans l'entreprise. Ils savent que tu n'admettras jamais leur ordre. Cet ordre impuissant si le jeu lui est imposé. Tu leur démontres que toi seul, l'inadapté, le déséquilibré, le dés-ordonné, le hors-la-loi, tu es capable de jouer le jeu...²⁷⁰

Ce discours de Zamco, qui reprend à son compte la problématique pensée par Pierre en 1956, se confronte désormais à la possibilité que laisse entrevoir Leiris de sauver les habitants pour ensuite faire de sa vie un exemple et choisir d'éduquer la population en dévoilant les

²⁶⁷ Straram, *La faim de l'énigme*, 1991 [1975], *op. cit.*, p. 190.

²⁶⁸ Straram, *La faim de l'énigme*, [1956 ?], *op. cit.*, p. 198.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 198.

²⁷⁰ Straram, *La faim de l'énigme*, 1991 [1975], p. 192-193.

perspectives qui s'ouvrent à l'horizon de chacun si l'on choisit de ne pas se laisser imposer un mode de vie axé sur la consommation passive et les compromis. C'est d'ailleurs ce que fait Straram dans tous ses textes de manière directe, il donne l'exemple de sa vie : « Si un seul comprend, à me voir jouer, que seules les mythologies prétendent qu'il y a des choses qu'on ne peut pas faire, qu'en réalité tout est possible à qui le désire vraiment ? Vanité, Zamco ? ²⁷¹ ». Et Zamco de répondre : « Peut-être... Alors... Tu es arrivé au bout de tout, Leiris. Enfin, déjà. Maintenant, tu n'as plus qu'à parier. Seul. Toi. Le monde. *Parier, en matérialiste.* ²⁷² » Voici l'idéologie marxiste qui point dans le récit et se déploiera bientôt. Mais pour le moment, Leiris explique sa conception dialectique de la vie qui manquait à la première version du roman, c'est-à-dire le lien qui unit l'individu à la société, constat que Straram a vérifié en s'alliant aux intellectuels du Québec après avoir essayé de vivre seul à Revelstoke :

Le jeu de la vérité, Zamco... Je crois que je sais... Je ne peux plus ne pas parier. C'est ce qui me met hors de portée d'eux tous, ce qui ne veut pas dire qu'alors je dois juger, et ne pas jouer, ce qui ne veut pas dire qu'ayant compris la nécessité de mon égoïsme je dois m'y réduire, ce sont l'amour dont je suis capable et l'amour dont je suis l'objet qui définissent l'entièreté de mon égoïsme. Je ne suis celui que je suis que celui-ci avec tous... Hors de portée de leur ordre faux, c'est bien. Mais pas à part d'eux, l'homme ne vit pas seul. C'est lorsqu'on a compris cela qu'on comprend entièrement que l'homme est ce qu'il produit. ²⁷³

À ce point de l'histoire, la réflexion de Leiris dépasse celle de Zamco en choisissant de s'inscrire dans l'Histoire ²⁷⁴ :

Tu es maintenant au plus haut point de ton appropriation de ta nature. Tu en es au point où tu vas vivre ta mort ou tuer ta vie. C'est la première fois que je peux te dire le plus important, qu'il ne sert à rien de dire avant que l'homme ait vécu toutes les contradictions et qu'il se soit exercé à vivre responsable de sa vie, selon ses désirs, pour son plaisir. Une science de moi/l'autre, une suprématie, un style sont des nécessités inhérentes à l'être. Mais de structures, elles peuvent devenir fétiches, et retourner l'être, le confiner à l'illusoire. Tout est dans une dialectique des rapports entre l'individu et la totalité où il a

²⁷¹ *Ibid.*, p. 193.

²⁷² *Ibid.*, p. 193.

²⁷³ *Ibid.*, p. 194.

²⁷⁴ *Ibid.*, p. 212.

lieu, selon l'histoire. L'homme qui désire un vivre intégral n'y parvient que dans l'intégralité de son rapport à/avec l'autre et les autres... Je n'ai rien d'autre à te dire, que ceci que j'ai attendu que ce soit le moment pour te le dire :

LA RÉVOLUTION DE/DANS L'INDIVIDU EST CONCRÈTE À PARTIR DU MOMENT OÙ IL SE CONÇOIT SELON SA SOCIÉTALISATION.

L'INITIÉ N'A DE VALEUR QUE RÉACTIONNAIRE, IL SE FIGE EN ORDRE ÉTABLI QUI INERTISE. SEUL INDIQUE UN DEVENIR L'ENSEIGNÉ.

JE N'A LIEU QU'AVEC L'AUTRE, AVEC TOUS. C'EST DANS LE TRAVAIL DE PRODUCTION D'UN AMOUR QUE SE COMMENCE LA LUTTE POUR CHANGER LA VIE.

Souviens-toi que n'a pas de fin la lutte contre les mythologies. À toi de jouer, camarade.²⁷⁵

Nous venons d'entrer dans une pensée qui est personnelle à Straram, une conception de la vie qui tâche de faire la symbiose entre les désirs individuels, « vivre responsable de sa vie, selon ses désirs, pour son plaisir », et certaines idées du marxisme, « Tout est dans une dialectique des rapports entre l'individu et la totalité où il a lieu, selon l'histoire », en confrontant, par la dialectique, justement, la vie quotidienne aux idéologies. De plus, le Bison ravi indique que l'initié, le mystique, est réactionnaire, ce qui signifie que la contre-culture fait fausse route et qu'il faut plutôt enseigner la confrontation par la dialectique allant de l'un à tous. Le personnage de *La faim de l'énigme* choisira de résoudre l'énigme et d'éduquer la population à ce savoir critique : « Pour jouir entièrement de la vie, il faut que je combatte sans cesse ce et ceux qui l'ont réduit à une caricature de lui-même, qu'ils exploitent, pour jouir seuls et impunément d'une caricature de vie. Voilà ma raison d'être, le sens qu'a ma vie...²⁷⁶ »

Dans *La faim de l'énigme*, Leiris, le personnage principal, subit une conversion. Au début du récit, il s'affirme en adoptant une posture d'individualiste hédoniste, de « beau ténébreux », un peu comme les contres-culturels, pour, dans le dénouement, devenir marxiste en choisissant d'unir ses forces à celles de la collectivité. Il y a donc une espèce de révolution dans cette cité et Leiris en est le maître d'œuvre. Il laisse l'épreuve de la menace de mort faire son chemin chez les habitants pour que ceux-ci en viennent à questionner le sens de leur vie :

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 194-195. C'est moi qui souligne.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 195.

je voulais surtout que la ville soit soumise à une expérience qui la transforme, que ses habitants comprennent qu'il faut être responsable de/dans la vie, des responsabilités réelles d'homme, pas les responsabilités qu'on enseigne qui sont pour consolider l'ordre d'un système réduisant l'homme à un reflet mécanique de lui-même, son envers. Au point d'ignorance où ils ont été confinés par leurs exploiters, les habitants de la ville ne sauraient plus entendre aucun discours, aucun texte, c'est une pratique la plus différente et la plus dure qu'il fallait. Je voulais que chacun mesure dans le réel que la vie est fonction de la consommation de soi, et pas de la consommation de marchandise faussant les vrais besoins, je voulais que chacun prenne conscience qu'il n'y a de devenir que dans le dépassement, celui de chacun et celui de tous les travailleurs. D'une part, le problème principal est celui de la propriété privée des moyens de production. La ville est ce que la forcent à être Luisan et ses policiers. D'autre part, pour révéler comment des mythologies dé-naturent la vie et les détruire, j'ai eu recours à cette autre mythologie qui occulte le réel (les rapports sociaux déterminés par des rapports de production) : l'esprit d'initiative d'un héros qui aurait seul le pouvoir de transformer le monde. Mais que faire, puisqu'il faut modifier le socio-culturel pour que tous comprennent qu'il y a barbarie parce qu'est conservée la propriété privée des moyens de production?... Il me fallait apprendre, et tout ne fait que commencer...²⁷⁷

Suite à ce temps de réflexion, Leiris demande ensuite aux habitants de suivre ses ordres s'ils veulent qu'il résolve l'énigme.

Que Luisan soit chassé, que les policiers deviennent des ouvriers. Que le Borgne et toi le Bateleur soyez les enseignants des enfants. Qu'on me donne ta loterie, le Bateleur, où ce ne sera plus pour de l'argent qu'on jouera, où je ferai jouer de façon à ce qu'il y ait pour tous questionnement du jeu, comme un autre enseignement avec tous. Que la Mère propose aux deux Messagers du Gouverneur de travailler avec elle à la Taverne du Bison. Qu'Alanis s'occupe de l'Hôpital et de fêtes. Et que chaque année la population discute pour décider qui sera responsable de quoi. Il faudra aussi que nous choissions d'être de la plus extrême vigilance et de combattre sans répit tous ceux qui n'accepteront pas que nous vivions un tel « état » autre, ayant compris pourquoi, qu'ils nous attaquent et soumettent à leurs lois ou qu'ils tentent de nous acheter. Si la majorité des habitants de la ville accepte ces conditions, je vais répondre à l'énigme que pose le Livre des Onze Ponts sur les Onze Lacs.²⁷⁸

Cependant, on ne peut pas dire que Leiris devient tyrannique parce que ses ordres visent à libérer chaque individu. En effet, lorsque la cité accepte sa proposition, plutôt que d'imposer une idéologie unique en appliquant la censure en cas de rébellion, Leiris favorise la

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 217-218.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 218-219.

différence et l'expression chez chacun des individus de la cité, mais il les force à assumer cette différence, comme lui-même assume la sienne. C'est-à-dire que, comme il n'y aura plus de policiers pour régler les différends, les gens devront se confronter les uns aux autres. De plus, contrairement aux exemples de révolutions où un chef s'empresse d'asseoir son pouvoir et de reconstruire une nouvelle structure sociale de coercition, Leiris chasse Luisan, l'exploiteur capitaliste, oblige les policiers à devenir des ouvriers et offre aux deux messagers du gouverneur de travailler à la taverne du Bison pour servir les habitants ; il place ainsi les anciennes figures du pouvoir sur un pied d'égalité avec les autres citoyens. Il cherche donc à instaurer une révolution sociale, sans recourir à un pouvoir coercitif qui viendrait du haut, en redonnant à chacun le risque, ou la chance, de se construire par lui-même. Pour « orienter » les gens sur une voie qui les ouvrirait à eux-mêmes, à leur propre discours plutôt qu'au discours aliénant que les gouvernements en place leur fourrent dans le crâne, Leiris deviendrait un maître du jeu qui accoucherait des esprits. D'ailleurs, il insiste pour « qu'on [lui] donne la Loterie, où ce ne sera plus pour de l'argent qu'on jouera, où [il] [fera] jouer de façon à ce qu'il y ait pour tous questionnement du jeu, comme un autre enseignement avec tous.²⁷⁹ » Par conséquent, Leiris tâchera de donner des chances égales à *chacun*.

Même si c'est un texte de fiction, *La faim de l'énigme* est la mise en forme de questionnements que Straram formulait déjà, comme nous avons pu le constater dans ce chapitre, dans ses chroniques journalistiques et dans ses essais poético-autobiographique, ses *écritures*. À l'individualisme, Straram oppose un marxisme personnel. Sans appartenir complètement à l'une ou l'autre de ces doctrines, mais en allant chercher dans l'une (le marxisme) plus que dans l'autre des éléments qui lui serviront à se forger une pensée essentiellement critique, Straram construit sa pensée. Sa réflexion est irréductible à une seule idéologie, la critique doit pouvoir s'effectuer en tout temps. Même s'il appartenait à la mouvance marxiste, il s'est toujours efforcé de questionner le côté coercitif des dogmes rencontrés dans les groupements orthodoxes qui enlèvent à l'individu son pouvoir critique et font de lui un pion parmi les pions. Cependant, Straram ne s'enfonce pas pour autant dans un relativisme, il défend certains principes fondamentaux. Il s'en explique d'ailleurs dans une lettre à Jean-Marc Piotte :

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 218.

Ce dont je souffre le plus, dans le fond, c'est d'être aussi intolérant au niveau de quelques principes fondamentaux et si tolérant au niveau des détails qui font de chacun ce qu'il est. Dans un monde où l'on tolère les pires scandales mais en étant d'une intolérance maniaque quant aux particularités et essences de chacun. [...] Ce qui est essentiel dans la vie, c'est d'être pour ou contre certaines choses importantes, et de tout accepter des individus.²⁸⁰

Les principes de Patrick Straram le Bison ravi sont liés à la vie quotidienne à libérer. Il place la responsabilité de chacun au centre névralgique qui garantirait la liberté pour tous, mais il le fait en restant souple face aux différences présentes dans le parcours des individus. L'important dans la vie, ce qui lui donne un sens, c'est de se battre « pour ou contre certaines choses importantes ». Straram a réussi à incarner un personnage fier et toujours debout, un Don Quichotte avec des étoiles dans la tête qui fonce à vive allure pour défendre la cause des laissés-pour-compte en tâchant de montrer l'exemple de ce que peut être la communication véritable, dénuée de tous artifices.

²⁸⁰ Dassas, « Le blues du bison », *op. cit.*, p. 143.

CONCLUSION

À l'encontre de toute théorie, le dit du vécu d'un homme en particulier seule *ouverture-au-monde* véritable et efficiente que je sache (concept de l'autobiographie qui n'est pas en contradiction avec la théorie et ne l'annule certainement pas : je tiens l'autobiographie pour un complément nécessaire de la théorie, et vice-versa).²⁸¹

Dans ce mémoire, j'ai d'abord cherché à démystifier la prétendue appartenance de l'œuvre de Straram à certains groupes avant-gardistes européens, soit l'Internationale lettriste et l'International situationniste, ainsi qu'au mouvement contre-culturel étasunien. Pour ce faire, je me suis attardé à définir leurs théories et leurs thèmes pour ensuite être en mesure de montrer la différence de la posture straramienne par rapport à ces courants. De ces comparaisons a émergé le caractère irréductible de la pensée de Straram. Il a en effet été impossible de rattacher sa démarche à un seul groupement ou à une seule idéologie, bien qu'à partir des années soixante le marxisme ait occupé une assez grande place dans ses réflexions. Le constat qui s'impose en regard de la pensée du Bison ravi est qu'elle n'est pas centrée, mais éclatée, donc plurielle. Les avenues innombrables de celle-ci ont comme point de départ et comme centre sa propre vie, ce qui a permis de justifier l'approche biographique utilisée ici. À ce sujet, il faut se souvenir de son discours, alors qu'il était en Colombie-Britannique :

²⁸¹ Straram, « truckin' », *op. cit.*, p. 122-123.

Il me faudra maintes fois reprendre ces deux mots qui prêtent à toutes sortes de confusion: « ma vie ». [...] Il reste donc une seule chance de situer là où je le veux ce que j'ai à situer – ma vie. C'est bien d'ailleurs de cette façon que je l'entends et à quoi je réduis la conscience que j'ai du phénomène d'exister : une seule chance, ma vie.²⁸²

J'ai ainsi suggéré que la vie de Straram était aussi confuse que son œuvre, c'est-à-dire que sans accès à sa biographie, son œuvre demeure largement incompréhensible. C'est en effet une proposition difficile à réfuter à partir du moment où l'on réalise combien celle-ci se confond avec celle-là. Rarement une vie et une œuvre auront autant coïncidé. Je dirais même plus : étudier Straram sans avoir une bonne connaissance biographique du personnage, c'est inévitablement se condamner à l'échec. La méthode prescrite pour l'étude de ce personnage, méthode utilisée dans ce mémoire, est avant tout l'herméneutique. Il faut lire les textes en constante relation avec sa biographie et comprendre sa vie à partir de son œuvre. En d'autres mots, pour comprendre un texte, il faut avoir compris sa biographie, mais pour comprendre sa biographie, il faut avoir compris les textes. Toutes les clefs sont là.

Ce mémoire s'inscrit également dans la mouvance démystificatrice, initiée par Boris Donné et Jean-Marie Apostolidès en France, concernant les origines des groupes lettriste et situationniste. L'intérêt nouveau pour Patrick Straram le Bison ravi est en lien avec l'engouement pour ces groupes. Cependant, ce qu'il convenait de faire, ce n'était pas tant d'inscrire sa démarche dans celle de l'I.S., comme l'a fait Marc Vachon dans son essai *L'arpenteur de la ville, L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*, en appliquant une grille situationniste sur l'œuvre de Straram, mais plutôt d'examiner la trajectoire de ce personnage dans un rapport constant à l'œuvre et à son auteur, comme l'ont fait Pierre Rannou et Véronique Dassas.

J'ai voulu mettre en évidence que c'est dans ses pratiques de la vie quotidienne, comme la dérive, l'expérience du jeu et les beuveries, que Straram pouvait être lié à ces groupes, et non pas dans ses réflexions qui ont toujours débordé leurs cadres théoriques. Straram est quelqu'un qui a su se réclamer de toutes les idéologies en n'en épousant vraiment que

²⁸² Straram, *Thymus*, op. cit., Note 1 de la page 4.

quelques-unes : l'existentialisme, le romantisme, le mysticisme, le « lettrisme » et le marxisme. En même temps, son caractère libertaire l'empêche de sombrer dans celles-ci : critiquant sans cesse ce à quoi il se mesure, il transcende les limitations des idéologies. Straram est multiple. Sa pensée est toujours décalée d'une ligne éditoriale stricte, elle est par essence marginale, tout en ayant absolument besoin d'un groupe pour s'exprimer, sinon elle deviendrait purement individualiste et perdrait de sa force. Straram semble chercher à exprimer l'individualité *à l'intérieur d'un collectif*. Contrairement à la majorité des contre-culturels, ce n'est pas un individualiste hédoniste, c'est un individu qui veut démontrer l'importance d'un groupe ouvert pour accueillir et libérer les désirs individuels. La tension entre l'individuel et le collectif est caractéristique de la pensée straramienne : le Bison ravi brandit la dialectique allant de l'individu au groupe et vice-versa. Les idéologies exprimées par des rassemblements doivent donc passer après les désirs individuels des participants de ces rassemblements. L'idée de se sacrifier pour les autres est opposée à l'authenticité individuelle, seule vraie selon Straram. Cependant, l'oubli du collectif au nom de l'individualisme est également proscrit. Ça paraît confus, mais c'est en fait une alchimie du verbe, une pensée qui passe à travers divers filtres, sans jamais être complètement retenue dans sa chute. Elle n'arrête jamais le travail critique, jusqu'à l'essoufflement de toute ses forces.

Alcools

Le fait qu'il refuse de vivre des temps morts, qu'il soit de toutes les fêtes et qu'il boive toujours autant, ce qui implique des journées où le travail est physiquement impossible, rend sa situation précaire. « Straram ne connaissait que des temps forts [...] ²⁸³ », dit Jean-Claude Germain dans une chronique sur la bohème de l'époque. Il ne faut pas oublier que Straram avait commencé à tâter de la dive bouteille dans les bars germanopratin dès l'âge de quatorze ans. L'ivresse aura d'ailleurs été une constante de son parcours qui a été confirmée dans ce mémoire.

²⁸³ Jean-Claude Germain, « Les verres fumés de René Thomas », *L'aut'journal*, n° 273, novembre 2008, p. 15.

L'homme que je suis, ce sont beaucoup des bars et les délires d'alcools (et la « réflexion » ou l'abîme les lendemains) qui l'ont fait. C'est en buvant comme je l'ai fait et avec ceux avec lesquels j'ai bu que j'ai pu comprendre quelque chose, et savoir ce que signifient, « vitalement », **générosité** et **liberté**, un au-delà du bien et du mal, **l'intégrité/intégralité** à appréhender et construire. **Ou vivre n'est pas vivable** (c'est pourquoi les pouvoirs acculent à la « boisson » les classes dominées et pourquoi une morale bourgeoise, au comble de l'hypocrisie qui la fonde, prétend tellement la réprouver). Les valeurs fondamentales, et qui n'ont déjà à peu près plus cours, selon lesquelles, avant que d'être réifié, un homme « naturel » s'alimente, d'une compassion lucide à l'excès qui engage l'Autre dans sa véracité, nul enseignement n'y fait accéder, on n'en approche qu'à force de **trinquer, à tous les sens du mot mais à des santés.**²⁸⁴

Pour Straram, boire conduit à la découverte de l'Autre, dans un au-delà historique, c'est-à-dire un continuuel présent. S'enivrer lui a permis de découvrir des connaissances qu'aucun enseignement ne peut divulguer, qui doivent passer par l'ivresse et son lot de révélations. Cela lui a aussi permis d'expérimenter des comportements pleins d'audace. Et qui dit ivresse, dit rêve éveillé, dit poursuite de chimères presque attrapées par la queue... La fonction même de l'ivresse n'est-elle pas de refaire le monde à sa mesure ? Il ne faut pas oublier qu'*Au-dessous du volcan*, le roman de Malcolm Lowry, était un livre de chevet pour le Bison ravi. À une certaine époque, il se faisait même appeler le Consul, en l'honneur du personnage principal de ce récit. Le consul, alcoolique diabolique, conçoit que l'ivresse apporte une lucidité froide, une conscience supra-lucide de l'existence qui révèle ainsi les diverses combinaisons alchimiques du quotidien. Il n'est donc pas surprenant que Straram ait pris comme modèle ce personnage ricanant. Quant à savoir pourquoi il buvait autant, une réponse peut être esquissée à la lumière de sa réflexion concernant la distinction entre la *consommation* et la *consumation* :

Ce conflit opposant irréductiblement connaissance par un dérèglement de tous les sens et sens de la fête à savoirs/pouvoirs et pouvoir de réduire l'homme à sa seule utilité mécanique de travail et d'obéissance passive à Ordre et Loi qui lui sont le plus contraires, un simple schéma en rend compte : CONSOMMATION / CONSUMATION.

Le point critique est celui où la consumation s'abolit et devient consommation, qui empêche toute production.

Comment exactement établir à quel niveau curiosité et disponibilité font obstacle à une production d'écritures, qu'elles ont provoquée, l'inscrivant dans son entièreté réelle, à quel niveau contradiction principale et contradiction secondaire se renversent-elles ?

²⁸⁴ Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 73.

Chacun est seul à ce point critique. Il a fallu que je boive beaucoup pour être capable de m'arrêter radicalement de boire. Et pour accepter l'ironie. J'arrête de boire pour matérialiser par une production d'écritures le rapport de moi à/avec l'Autre, dont c'est peut-être au long de cette « crucifixion en rose » à l'alcool que j'ai entièrement compris qu'en dépendait tout je, malgré tabous et lois qui régissent nos sociétés [...], la consommation seule m'ayant permis la transgression de la consommation, mais maintenant la consommation deviendrait consommation et empêcherait cette production à laquelle elle mène, j'entre en solitude.²⁸⁵

Selon le Bison ravi, il y a ceux qui *consomment* et ceux qui *se consomment* ; ceux qui prennent ce qu'on leur donne, qui exécutent les ordres et ne renâclent devant aucune tâche et les autres qui se consomment dans la fête pour en sortir avec de nouvelles réflexions sur la vie et qui décident ensuite d'agir sur le cours communautaire de celle-ci, dans le but de poursuivre les festivités avec tous. La *consommation* va de pair avec une attitude d'aliénation, tandis que la *consumation* concerne avant tout la révélation de sa propre personnalité en faisant fleurir le désir de produire une pensée, une interprétation de la vie quotidienne qui concourt à la rendre plus vivante. L'intranquilité est au cœur de l'œuvre stramienne. Il s'agit de préserver la fièvre en brûlant pour oublier le temps qui passe. Straram veut vivre plus que juste vivre sa vie. Il veut que celle des autres s'harmonise à la sienne pour que le monde devienne un endroit moins morose, plus fraternel, où la cohésion de la société ne viendrait pas de la législation, mais serait entreprise individuellement par chacun pour la joie de tous. Il rêve tout haut d'une utopie franchement marxiste, comme en témoigne son roman *La faim de l'énigme*. En regard de son parcours, il faut bien admettre qu'il a réussi à se consumer dans le sens premier que lui accorde le Petit Robert, soit d'épuiser complètement ses forces, comme s'il préférerait brûler son talent dans la frénésie de l'alcool. « L'alcool, l'ivresse : peut-être sa façon de devenir imperméable à la catastrophe générale. ²⁸⁶ », disait de lui Philippe Haeck, de se consumer avec passion plutôt que de concentrer ses forces, de se retirer de la scène du monde et de s'accorder plus de temps pour écrire : « Comment exactement établir à quel niveau curiosité et disponibilité font obstacle à une production d'écritures, qu'elles ont provoquée ²⁸⁷ », dit-il dans *Questionnement Socra/critique*. À vouloir tout faire et tout être, il s'est égaré. Il a continué de crier ce que déjà, à l'époque de l'Internationale lettriste,

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 75.

²⁸⁶ Préface à *La faim de l'énigme*, 1991 [1975], *op. cit.*, p. 11.

²⁸⁷ Straram, *op. cit.*, p. 75.

Chtcheglov et lui vitupéraient dans les rues comme des enfants perdus dans un monde parallèle de conte de fées, « personne ne m'aime ». Ses textes proviennent peut-être de l'imagination d'un buveur attardé dans ses chimères, tel un chevalier errant au gré des moulins dans un monde utopique ?

La fièvre prolongée par l'écriture

L'écriture de Straram révèle peut-être la nécessité de penser tout haut, l'urgence d'agir à la construction d'un monde plus fraternel en fixant le plus vite possible les épisodes de sa vie quotidienne. L'impression qu'il écrit à toute vitesse justifie peut-être le malaise que l'on éprouve en le lisant. Plutôt que de s'embarrasser à intérioriser les pensées des autres et à se les réapproprier, pour qu'elles sortent de sa plume d'elles-mêmes, il préfère les citer sans cesse. Son discours est entièrement tourné vers le *dit* : « Il ne donnait pas un texte où c'était au spectateur ou au lecteur à faire le travail d'articulation. Il proposait déjà une articulation qu'il voyait. Libre au lecteur, par exemple, d'accepter son hypothèse ou de la refuser.²⁸⁸ » Il ne laisse pas à ses lecteurs la chance (et le travail) de comprendre par eux-mêmes. Il explique sans cesse en utilisant la répétition. Malgré son goût pour la dialectique, c'est un éducateur totalitaire plutôt qu'un polémiste. Le polémiste tâche de détruire le discours de son interlocuteur à l'aide d'arguments qu'il juge supérieurs, dans l'espoir que son adversaire lui réponde en le contredisant à nouveau et ainsi, les deux partis en sortent gagnants. L'un donne à l'autre la possibilité de contre-argumenter. L'éducateur par contre utilise, entre autres, la répétition pour arriver à « faire entrer du savoir » dans l'esprit de quelqu'un. Le travail de Straram a toujours consisté à ouvrir l'horizon des possibles à ses lecteurs et à ses auditeurs. Il considérait son rôle dans les médias comme une forme d' « information/éducation ».

Comme nous avons pu le voir dans ce mémoire, *La faim de l'énigme* participe aussi de cette conception de l'éducation. La version finale s'est transformée en roman à thèse où certains concepts du marxisme sont révélés dans la conclusion. Le roman ne laisse pas au lecteur la

²⁸⁸ Daniel Canty, « Le jeu du *je* (Un long fil silencieux), Entrevue avec Philippe Haeck », *Esse, Revue en art des étudiants de l'UQAM*, n° 19, automne 1991, p.30.

chance de trouver lui-même ses réponses. *La faim de l'énigme*, c'est la vision personnelle d'une communauté organisée par un seul qui veut le bien de tous sans le posséder, qui désire la fin des peines pour chacun. Un pour tous, tous pour un. Voilà ce que sous-tend ce roman : un homme au désir total, pour ne pas dire totalitaire, poursuit une chimère qui se matérialise par l'écriture, mais qui ne dépassera peut-être jamais ce stade. Straram croit que l'éducation des masses n'est pas réellement désirée, qu'elle est liée à la capacité des masses à rendre la monnaie de leurs pièces. Pour ce faire, la population doit consommer sans se consumer, sans brûler, sans éblouir d'une chaleur humaine et irradiante. Straram se promène dans le monde des choses et des êtres en voyant, en se faisant le visionnaire de ce qui pourrait être. Son imaginaire s'articule autour du changement. La bouteille lui sert de projecteur fantasmagorique : son goulot projette les images lumineuses d'un monde plus fraternel.

De plus, à l'instar des lettristes et des situationnistes, qui ne se sont pas servi de la littérature pour proposer une esthétique neuve, Straram n'a pas utilisé sa plume pour créer des formes originales. Il a toujours jugé le contenu supérieur à la forme. Si son écriture semble parfois assez particulière, cette particularité ne se veut pas tant stylistique que politique. Ses textes ont utilisé plusieurs genres pour éviter de s'inscrire dans la hiérarchie bourgeoise de l'Art, qui accorde une valeur plus haute à certains d'entre eux. S'il en utilisait autant à l'intérieur d'un même texte, c'était avant tout pour éviter d'être récupéré.

Straram persiste d'ailleurs à écrire des articles qui ne cadrent dans aucun journal, sinon dans ceux d'avant-gardes qui ne paient pas. Il refuse de modifier son style d'écriture très personnel pour *arriver*. Il se bat plutôt en faveur des vaincus et des laissés-pour-compte, ce qui le rapproche de la figure de Don Quichotte, personnage qu'il aimait par dessus tout et qu'il a magnifiquement incarné toute sa vie. Comme nous l'avons vu dans ce mémoire, Straram s'était rapidement identifié aux opprimés du tiers-monde et aux rejetés de l'Histoire.

La marginalité (ma bâtardise) qui me « singularise », ici maintenant, Québec 73 (marginalité qui date de bien avant et durera longtemps encore), provient de la **production d'écritures** « choisie » et d'une prétendue non-lisibilité (et quand bien même il y a d'autres raisons à cette marginalité, alors étiquette et légende, autant que fait réel puisqu'à 40 ans je suis un « assisté social »)²⁸⁹.

Maintenant, quel était le réel pouvoir de son discours à changer les choses ? Disons qu'il se révèle foncièrement idéologique, c'est-à-dire que sa parole agit sur les consciences, mais pas du tout sur la matière : il n'a pas, à l'instar d'un politicien, la capacité juridique de changer les choses concrètement, de modifier l'apparence d'un quartier par exemple, comme le fit le maire Drapeau dans les années soixante en « modernisant » Montréal. Il peut cependant influencer les consciences. Straram refuse le pouvoir pour avoir l'entière latitude de le critiquer. Il cherche à transformer la conception bancale de la vie qu'entretiennent ses concitoyens en critiquant les politiques en place et en montrant que le sérieux mis dans telles ou telles actions, c'est de la blague, et inversement, que la dérision et la désinvolture quelques fois absurdes présentes dans ses textes, ou sa vie, sont beaucoup plus sérieuses, voire plus aptes à créer un plaisir d'être dans le dialogue, donc dans la confrontation, qui est la pierre angulaire de toute démocratie. Straram réussit ainsi à faire entrer toutes ses cartes dans un même jeu : le fâcheux problème est que ça ressemble à du bluff.

L'escamotage d'une possible réussite est en effet un thème récurrent dans son œuvre. Tout se passe comme s'il avait décidé d'être perdant par choix, pour la beauté des actions sans lendemains et parce que la « réussite » est un symbole du monde capitaliste. Le Bison ravi a tâché de montrer l'exemple d'un raté dans le but de mettre en évidence le dégoût qu'il éprouvait pour le monde hiérarchique. Dans une entrevue réalisée par Michèle St-Jacques au bar Le Bistro à Montréal en avril 1986 pour l'émission « Paradoxes » de Radio Centre-Ville (102,3 FM), Straram disait : « Je préfère me faire engueuler que de réussir ». Il faut entendre dans cette affirmation une volonté de vivre en marge d'un système de plus en plus froidement fonctionnel.

²⁸⁹ Straram, *Questionnement Socra/critique*, op. cit., p. 42-43.

L'écriture de Straram se distingue des études *objectivantes* de l'époque, dont le haut du pavé était tenu par les structuralistes. Peut-être a-t-il cherché à trouver une véritable communication en dévoilant autant sur ses propres expériences. Il écrit sa vie en s'allongeant de lui-même sur un divan ouvert aux quatre vents pour en permettre l'accès à tous et, finalement, pour en donner l'exemple. L'écriture n'est là que pour remettre les idées en place et exalter les anecdotes de la journée en les racontant, en les intensifiant. Son comportement erratique servait quant à lui à attaquer la fixité des idées et des choses, pour les remplacer par un jeu du renouvellement et de la déstabilisation ; un jeu de tous les instants qui n'a rien à voir avec le réalisme des institutions. Il veut au contraire les faire sauter pour qu'une communication d'homme à homme s'installe et ouvre à une vie sans temps mort. De l'utopie, quoi ! Du rêve conscient de l'être, mais voulant tout de même devenir.

Il y a un certain solipsisme qui suinte parfois de sa pensée, un refus de s'ouvrir véritablement aux autres, d'accepter leurs visions du monde. Dans le but de donner une vague idée de l'attitude radicale de Straram, il faut la rapprocher de celle d'une personnalité publique d'aujourd'hui et Pierre Falardeau semble tout désigné comme élément comparatif. Chez chacun des auteurs, il y a un refus de s'expliquer plus avant et une volonté de vociférer contre les institutions. On peut croire en la sincérité de leur combat, mais leur attitude à l'égard de leurs nombreux détracteurs les rend parfois si gratuitement antipathiques qu'on peut délibérément choisir de ne pas les suivre plus avant. Ils n'entrent pas en dialogue, mais répètent sans cesse la même chanson vociférante pour ensuite se plaindre de ce que les institutions en cause ne leur permettent plus de travailler. Ils refusent tout compromis. Ils n'acceptent pas de jouer le jeu de dupe exigé par les convenances : ils s'en fichent et cette attitude les rend suspects. On leur coupe alors l'accès aux journaux, à la télévision et aux subventions. En fait, ils acceptent d'en prendre plein la gueule et de se faire rabrouer pour ensuite se servir du fait qu'ils sont écartés des médias pour dire : c'est de la censure. Il semble qu'ils n'aient cependant pas complètement tort. Il est possible que la critique au Québec soit trop consensuelle pour les êtres qui refusent tout compromis.

L'écriture du *Bison ravi* tend peut-être aussi à montrer la confusion d'une société où l'information et les réseaux informatifs, les médias, ont remplacé en quelque sorte la politique fondée sur un discours cohérent, d'homme à homme. Sa façon d'avoir la tête toujours ailleurs, vers l'idée-qui-va-surgir-après-celle-qui-vient-d'être-écrite, de se dépenser verbalement en voulant tout dire tout de suite, en faisant des liens de manière associative, en sautant du coq à l'âne, me semble parfois drôlement proche des nouvelles d'aujourd'hui données à toute vitesse, avec la triste réalité que sans profondeur, sans *ruminement*, on ne contrôle rien. Il s'ensuit que le cœur est ouvert à une suite sans fin d'enthousiasmes et de surgissements qui ne proposent pas la certitude, mais favorisent le doute par l'éclatement des réseaux de sens désormais disponibles. L'intranquillité est décidément au cœur de l'œuvre straramienne.

Le legs straramien

Les intellectuels québécois de l'époque ont peut-être perçu un certain exotisme dans les textes de Straram, en marge des préoccupations centrales d'une littérature repliée sur elle-même, mais de plus en plus encline à accorder une place à la mise en forme de thèmes et de réalités perçus comme excentriques. De plus, le *Bison ravi* arrivait ici avec un bagage culturel considérable : il avait entendu le jazz dans les caves de Saint-Germain-des-Prés, il connaissait les films avant-gardistes et son savoir littéraire était éclectique. Il réunissait en lui toutes les connaissances dont avaient été privés les Canadiens français, qui accusaient alors, selon les chantres du néo-nationalisme, un retard historique. La grande facilité de Straram à intégrer le milieu culturel montréalais venait certainement de son exil dans le désert britannico-colombien : les quatre années passées dans l'Ouest lui avaient servi à économiser un capital de désirs et à ramasser ses forces si l'occasion d'œuvrer dans un milieu intellectuel se présentait. Il était donc particulièrement sur la détente lorsqu'il est entré au Québec et, comme nous l'avons vu dans ce mémoire, il a saisi sa chance et s'est joint à plusieurs intellectuels et artistes de l'avant-garde québécoise. Il a ensuite fait beaucoup pour donner accès à des œuvres encore inconnues ici. Qu'elles viennent de la littérature, du cinéma ou de

la musique, le Bison ravi a tâché de donner à voir et à entendre celles qu'il jugeait les plus fortes et les plus susceptibles d'enrichir le questionnement.

Paradoxalement, l'œuvre et la vie de Straram ont souvent été confondues pour arriver à rattacher son oeuvre à celle d'un groupe de plus grande notoriété, comme si l'œuvre ne se suffisait pas en soi, mais qu'elle avait besoin d'un élément comparatif supérieur qui l'englobe, sans pour autant rejeter sa spécificité. Ainsi, qu'on l'assimile à l'Internationale lettriste, à l'Internationale situationniste ou au mouvement contre-culturel, son œuvre reste avant tout autobiographique et plurielle. Straram a profité de ces comparaisons pour se confronter à elles et définir plus avant sa propre posture critique. Son œuvre est ainsi ouverte comme une halte, c'est un chemin qui s'ouvre et non pas un point d'aboutissement. Philippe Haeck explique bien la spécificité de sa posture :

Straram cite et incite, lutte pour la jouissance de la vie, attaque les règles qui briment les besoins et les désirs de l'individu qui veut vivre sa vie à bout de souffle. Quand Straram fait une critique il joue dans ce texte toute sa vie du moment – l'autobiographie compte tenu des circonstances qui font et défont sa vie, la vie –, met en jeu la culture qu'il juge la plus critique – l'animation culturelle passe par citations et informations. Pratiquer Straram c'est apprendre à reconnaître compagnons et amies, profiteurs et castrateurs. Il questionne sans cesse, apprend à joindre le privé et le public, l'angoisse et la jouissance, l'enfance et la critique, la passion et le plaisir. Il ne fait jamais de la lecture et de l'écriture des gestes académiques : rien de plus inscrit dans une vie, dans une histoire ; il y a dans ses textes un inachèvement, une ouverture qui met en rapport ce qui arrive avec ce qui est arrivé, qui sont le contraire du texte qui donne l'impression d'avoir tout dit. L'exubérance de Straram ne doit pas cacher sa vigilance à souligner le travail des individus capables de création et d'amour.²⁹⁰

Le legs straramien consisterait en un devoir : élaborer une pensée qui est authentique et critique en toute occasion et qui évite les compromis du pouvoir. Du point de vue de l'écriture, il s'agirait de mettre sur papier la partition de notre quotidien, sans emprunter un style en particulier, en tâchant de tout dire, même si cela implique digressions et confusion, car pour Straram, « ça n'aurait pas eu de sens de faire une critique de quelque chose sans montrer quelle partie de sa vie était mise en jeu par le quelque chose qu'il analysait. D'où la

²⁹⁰ Philippe Haeck, *Préparatifs d'écriture, Papiers d'écolier 2, essais*, Louiseville, VLB éditeur, 1991, p. 115-116.

grande importance de la biographie, du trajet individuel ; tous les textes de Straram sont hautement autobiographiques.²⁹¹» Cependant, en regard des publications contemporaines, il faut bien admettre que cette posture a quelque chose d'impraticable, sauf, peut-être, dans le cas du journal intime. En effet, aujourd'hui, quel écrivain écrit en disant tout ? Aucun. L'autofiction est d'ailleurs là pour le confirmer. Comme si les auteurs de ce genre avaient trouvé nécessaire de faire appel à la fiction pour insuffler un peu de piquant dans leur quotidien. Tout dire pour dire vrai s'est révélé être une direction littéraire bien peu prisée, finalement. Cette liberté absolue qui traverse les textes de Straram était peut-être possible dans les années soixante-dix, mais plus maintenant. Cela nous apprend peut-être la défaite de la franchise et de l'authenticité en écriture. Après tout, la littérature est avant tout artifice. En regard de son lectorat presque inexistant, on peut penser que l'avertissement de Debord avait du bon :

Quand apprendrez-vous à n'écrire que laconiquement, sans rien dévoiler, avec la plus grande prudence ? Ou quand apprendrez-vous à vous taire ? Toute cette désinvolture un peu luciférienne est irritante. Quoi ! Allez-vous cesser un jour d'être le voyou titubant de Saint-Germain-des-Prés, au génie désintégré à l'alcool et au ricanement ?²⁹²

²⁹¹ Canty, « Le jeu du je », *op. cit.*, p. 30.

²⁹² Lettre de Debord insérée dans le récit de Straram, *Blues clair*, *op. cit.*, p. 30-31.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Straram, Patrick. *La faim de l'énigme* (roman). Coll. «Courant». Québec: VLB éditeur, 1991 [1975], 228 p.

-----. *La faim de l'énigme* (roman). Fonds Patrick Straram. Bibliothèque nationale des archives du Québec. 391/003/001. [1956 ?], 203 p.

-----. *Les bouteilles se couchent* (roman). Italie: Éditions Allia, 2006, 141 p.

Œuvres de Patrick Straram

Straram, Patrick. 1962. « 20 000 draughts sous la table ». In *Écrits de la taverne Royal*, sous la dir. d'Alain Stanké, p. 109 à 139. Montréal: Les Éditions de l'Homme.

-----. « L'air de nager ». *Cahier pour un paysage à inventer*, n°1 (seul paru) (1960), p. 36-52.

-----. *Agenda 1949-1961*. Fonds Patrick-Straram. Bibliothèque nationale des archives du Québec. 391/015/001.

-----. *Blues clair* (roman), Fonds Patrick-Straram. Bibliothèque nationale du Québec. 391/002/012. 1957-1958, 191 p.

-----. *Bribes I : Pré-textes & lectures*. Coll. «Écrire». Saint-Justin (Qué.): Éditions l'Aurore, 1975, 171 p.

-----. « Interprétations de la vie quotidienne ». *Parti pris*, Aliénation et dépossession, Vol. 4, n° 9-10-11-12 (mai-août 1967), p. 214-219.

----- . *Irish coffees au no names bar & vin rouge valley of the moon*. Montréal: Éditions l'Hexagone/l'Obscène Nyctalope, 1972, 254 p.

----- . *Lettre à Guy Debord [1960]*. Préface de Jean-Marie Apostolidès et Boris Donné. Paris: Sens et tonka, 2006, 84 p.

----- . « nationalité ? domicile ? ». *Parti pris*, La difficulté d'être québécois, Vol. 2, n° 10-11 (juin-juillet 1965), p. 52-79.

----- . *Réflexions/questionnement : contre-culture ?*. Fonds Patrick Straram. Bibliothèque nationale des archives du Québec. 391/005/108. 1975, 33 p.

----- . *Tea for one, no more tea*. Saint-Félix-de-Valois (Qué.): Éditions Les herbes rouges, 1983, 64 p.

----- . *Thymus*. Fonds Patrick Straram. Bibliothèque nationale des archives du Québec. 391/001/020. 1958, 148 p.

----- . « truckin' ». *La barre du jour*, n° 31-32 (hiver 1972), p. 116-133.

----- . *Questionnement Socra/critique*. Coll. «Écrire». Saint-Justin (Qué.): Éditions l'Aurore, 1974, 263 p.

----- . *La veuve blanche et noire un peu détournée*. Fonds Patrick-Straram. Bibliothèque nationale des archives du Québec. 391/002/001. 1955-1956, 36 p.

Études sur Patrick Straram et/ou son œuvre

Canty, Daniel. « Le jeu du je (Un long fil silencieux): Entrevue avec Philippe Haeck ». *Esse*, n° 19 (automne 1991), p.29-40.

Dassas, Véronique. « Le blues du bison : Évocation de Patrick Straram ». *Conjonctures*, n° 38 (hiver-été 2004), p. 125-143.

Germain, Jean-Claude. « Les verres fumés de René Thomas ». *L'aut'journal*, n° 273 (nov. 2008), p. 15.

Godbout, Jacques. « Les livres : la tête et le cœur ». *Le Maclean*, vol. 13 (juillet 1973), p. 46.

Gonthier, Claude. « Patrick Straram ou la constellation du Bison ravi ». *Voix et images*, vol. 13, n° 3 (printemps 1988), p. 436-458.

Hobo Québec. « Spécial Straram », n° 9-10-11 (oct.-nov. 1973), 64 p.

Ploegaerts, Léon, et Marc Vachon. « Patrick Straram ou un détour par le détournement ». *Voix et images*, vol. XXV, n° 1 (automne 1999), p. 147-163.

Rannou, Pierre. « Des véritables rapports de Patrick Straram le bison ravi avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste ». *Inter, Art actuel*, n° 93 (printemps 2006), p. 40-44.

Séguin, Jean-Gaétan. *Patrick Straram ou Le Bison ravi : Entretien*. Montréal: Guernica, 1991, 47 p.

Vachon, Marc. *L'arpenteur de la ville : L'utopie urbaine situationniste et Patrick Straram*. Montréal: Triptyque, 2003, 289 p.

Ouvrages portant sur l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste

Apostolidès, Jean-Marie, et Boris Donné. *Ivan Chtcheglov : Profil perdu*. Italie: Éditions Allia, 2006, 117 p.

Bourseiller, Christophe. *Vie et mort de Guy Debord*. Paris: Plon, 1999, 461 p.

Chtcheglov, Ivan. *Écrits retrouvés*. Italie: Éditions Allia, 2006, 109 p.

Debord, Guy. 1999. *Correspondance*. Vol. 1. Paris: Fayard, p. 317.

-----. *La société du spectacle*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1996 [1967], 211 p.

-----. *Potlatch (1954-1957)*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1996 [1985], 292 p.

-----. « Théorie de la dérive ». *Les lèvres nues*, n° 9 (nov. 1956), p. 6-10.

-----. *Rapport sur la construction des situations*. Italie: Éditions Mille et une nuits, 2000 [1957], 62 p.

Jappe, Anselm. *Guy Debord : Essai*. Saint-Amand-Montrond (Paris): Éditions Denoël, 2001 [1993], 266 p.

Kaufmann, Vincent. *Guy Debord : La révolution au service de la poésie*. Paris: Fayard, 2001, p. 220.

Marcus, Greil. *Lipstick traces : Une histoire secrète du vingtième siècle*. Paris: Éditions Allia, 1999, 551 p.

Ouvrages sur la contre-culture

Duchastel, Jules. « *Mainmise : la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes* ». *Chroniques*, n° 18-19 (juin-juillet 1976), p. 38-58.

Harouel, Jean-Louis. *Culture et contre-cultures*. Coll. «Quadrige». Paris : PUF, 2002 [1994], 329 p.

Moore, Marie-France. 1975. « *Contre-culture et culture politique au Québec : une analyse de contenu de la revue Mainmise* ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 287 p.

Rochon, Gaétan. *Politique et contre-culture : essai d'analyse d'interprétation*. Coll. «Science politique», Lasalle (Qué.): Éditions Hurtubise (HMH), 1979, 197 p.

Roszak, Théodore. *Vers une contre-culture : Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*. Paris: Stock, 1970 [1968], 318 p.

Ouvrages théoriques généraux

Granger, Olivier. 2002. « D'une apocalypse littéraire à une apocalypse sociale : William Burroughs et Guy Debord ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 120 p.

Haeck, Philippe. *Préparatifs d'écriture: Papiers d'écolier 2*. Coll. «Essais critiques». Louiseville (Qué.): VLB éditeur, 1991, 195 p.

Major, Robert. *Parti pris : idéologie et littérature*. Coll. «Littérature». Montmagny (Qué.): Éditions Hurtubise (HMH), 1979, 341 p.

«Manifeste». *Parti pris*, n° 1 (octobre 1963), p. 2 - 4.

Moisan, Clément, et Renate Hildebrand. *Ces étrangers du dedans : Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. Coll. «Études». Cap-Saint-Ignace (Qué.): Éditions Nota bene, 2001, 364 p.

Pelletier, Jacques. *La gauche a-t-elle un avenir ? : Écrits à contre-courant*. Cap-Saint-Ignace (Qué.) : Éditions Nota bene, 2000, 239 p.

------. *Le poids de l'histoire*. Coll. «Essais critiques». Montmagny (Qué.): Nuit Blanche éditeur, 1995, 346 p.

Sous la direction de Jacques Pelletier. *L'avant-garde culturelle et littéraire des années 70 au Québec*. Coll. «Les cahiers du département d'études littéraires», n° 5. Montréal: Université du Québec à Montréal, 1986, 193 p.

Sites internet

Entrevue avec Jean-Marie Apostolides par Alexandre Trudel concernant les origines de l'I.L.
<http://www.post-scriptum.org/alpha/entrevue/entrevue-apostolides.htm>, p. 17.

De la misère en milieu étudiant, considérée sous ses aspects économique, politique, psychologique, sexuel et notamment intellectuel, et de quelques moyens pour y remédier
<http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/12>

Thomas Genty, *La critique situationniste ou la praxis du dépassement de l'art*,
<http://library.nothingness.org/articles/SI/fr/display/219>

Bulletin de l'Internationale situationniste
<http://i-situationniste.blogspot.com>

Biographie de Patrick Straram
<http://www.lucienfrancoeur.com/potestextes.html>